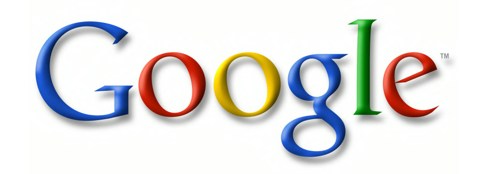


[illegible]

LES ÉTATS LATINS

DE

L'AMÉRIQUE

PARIS

[illegible], ÉDITEUR

LES
ÉTATS LATINS
DE
L'AMÉRIQUE

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

LES

ÉTATS LATINS

DE

L'AMÉRIQUE

MEXIQUE, PÉROU, CHILI, RÉPUBLIQUES DIVERSES,
BRÉSIL, CUBA, ETC., ETC.



PAR

AD.-F. DE FONTPERTUIS



PARIS

A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR

9, RUE DE VERNEUIL, 9

1882

AVANT-PROPOS

L'esprit que trouble ou dégoûte le spectacle des agitations perpétuelles et des troubles incessants dans lesquels un trop grand nombre d'États américains de souche latine (1) consument leurs forces vives ; l'esprit risque de déclarer cet état de choses irrémédiable, quand il ne tient pas compte des circonstances qui ont présidé à la naissance de ces États, et surtout quand il subit la fascination des

(1) Ethnographiquement, ces mots *latin*, *latine* sont des expressions fausses, mais l'expression d'*anglo-saxon*, d'*anglo-saxonne* ne l'est pas moins. Toutes cependant ont acquis par l'usage un sens auquel on ne se trompe pas, et c'est pourquoi il n'y a nul inconvénient à les employer couramment.

merveilles d'activité et de liberté soutenue qu'il aperçoit de l'autre côté de l'Isthme.

Une philosophie de l'histoire, aujourd'hui d'autant plus à la mode qu'elle a pour elle la sanction d'un mémorable triomphe encore tout récent, explique volontiers le contraste entre les Républiques hispano-américaines et la grande République anglo-saxonne par la supériorité ethnique des races du Nord sur les races du Midi. Mais ce dogmatisme, aussi exclusif que hautain, ne se soutient pas devant l'histoire, même en Amérique où les faits, à première vue, semblent toutefois lui donner raison. Car il est entré de nombreux éléments ethniques dans la colonisation des États-Unis, et tous ces éléments, depuis le Français de la Louisiane et le Hollandais de New-York, jusqu'à l'Anglais du Massachusetts ou de la Virginie, l'Allemand de la Géorgie et le Suédois du Nouveau-Jersey, ont contribué, pour leur part, à les faire ce qu'ils sont aujourd'hui. Puis les treize colonies possédaient dans leur chartes, déjà définitives ou en germe, les libertés qui s'étalent aujourd'hui dans les sept titres de la Constitution fédérale. Point de liberté qu'elles ne connussent, à part

celle de conscience ; encore existait-elle dans le Maryland, le Rhode-Island, la Pensylvanie, et elles auraient été exemptes de toute iniquité sociale n'eût été l'esclavage, qui n'était pas de leur invention d'ailleurs et qu'aucun peuple ne se faisait alors scrupule de trouver naturel et légitime. Des bords du Penobscot aux rivages des Carolines, on tenait pour une incontestable vérité, pour un axiome d'application quotidienne, ce mot de William Penn, « que la grande fin du gouvernement est de maintenir dans le peuple le respect du pouvoir et de garantir le peuple des abus de l'autorité ; car la liberté sans obéissance n'est que confusion et l'obéissance sans liberté n'est que servitude. » Aussi, aux entreprises des ministres de Georges III, les colons américains purent-ils opposer une longue possession de leurs franchises ; ils parlèrent plus du trouble qu'on y apportait, comme dirait un jurisconsulte, que de prérogatives violées et par leur émancipation, ils ne passèrent pas soudainement d'un état social à un autre, de la servitude à la liberté. En devenant un peuple, il s'assuraient la paisible jouissance de leurs vieux droits, et c'était tout.

Tout autre était à la veille de leur insurrection, la situation des colonies espagnoles ou portugaises du Nouveau-Monde : pour elles, le passage d'une ignorance complète et d'un joug abrutissant à la liberté politique et à l'indépendance nationale a été instantané : il a eu lieu, pour ainsi dire, du soir au lendemain. Le régime politique sous lequel elles vivaient était l'absolutisme pur, ou plutôt le bon plaisir d'un gouverneur qui leur était envoyé de Madrid, avec le titre de vice-roi et dont les pouvoirs, bien que délimités en principe, s'exerçaient en toute liberté et tout à fait arbitrairement par le fait. Leur système économique n'était pas moins détestable : toute sa philosophie, si l'on peut ainsi dire, consistait à les isoler du reste du monde et à les exploiter au profit de la métropole.

Cet état de choses dura jusqu'en 1811, époque où des mouvements insurrectionnels éclatèrent sur les rives de la Plata et, se propageant de proche en proche, eurent pour effet d'amener l'émancipation de toutes les colonies sud-américaines. L'histoire a prouvé que de pareils changements ne sont jamais sans danger quand ils s'improvisent, et ici le changement était particulièrement brusque. Tout

à coup, ces peuples, illettrés et élevés dans une haine systématique de tout ce qui n'était pas eux-mêmes ; ces peuples, qui n'avaient pas la première notion des droits et des devoirs du citoyen, se donnaient une Constitution des plus libérales ; ils passaient sans transition de l'obéissance la plus passive à la résistance à main armée contre leurs oppresseurs, et pendant de longues années, le succès de leur indépendance devait être leur préoccupation constante, leur souci unique. Pour cela, ils avaient besoin des militaires, et il n'est guère surprenant que la guerre de l'Indépendance une fois terminée, ses anciens généraux, animés d'ambitions et de cupidités personnelles, se soient transformés en *caudillos* (partisans) et se soient disputé le pouvoir, de telle sorte que la guerre civile éclatait incessamment des bords de la Plata aux rivages du Pacifique. Tel est, avec l'inexpérience de la liberté, le grand mal dont les anciennes colonies espagnoles ont toutes plus ou moins souffert : elles sont allées alternativement de l'anarchie au despotisme et du despotisme à l'anarchie, jeu auquel quelques-unes se sont si bien épuisées qu'en ce moment même, elles semblent sur le

point d'en mourir. Mais, il en est d'autres qui, plus heureuses, ont su fermer à temps l'ère de leurs discordes civiles et qui voient s'ouvrir devant elles des perspectives économiques rassurantes, en même temps qu'elles développent déjà des éléments de richesse et de prospérité intérieure qui sans atteindre aux proportions de ce qui se passe dans la grande république de l'Amérique du Nord, n'en sont pas pour cela moins dignes d'attirer l'attention des hommes politiques, des économistes et des gens studieux de toutes les classes de la vieille Europe.

L'AMÉRIQUE LATINE

I

LA DÉCOUVERTE, LA CONQUÊTE ESPAGNOLE, LES INDIGÈNES ET LE RÉGIME COLONIAL.

C'est une remarque souvent faite que la rareté et l'inexactitude des connaissances géographiques des anciens ont tenu principalement à l'état d'enfance de l'art de la navigation. Les pythagoriciens Philolaüs, Hicetas, Seleucus, Aristarque, Ecphantus, Héraclide de Pont, qui ont devancé le système de Copernic; Thalès et Aristote; les géographes Strabon, Marin de Tyr, et Ptolémée connaissaient la sphéricité de la terre. L'école d'Alexandrie, Pomponius Mela, Isidore de Séville, croyaient à la communication de l'océan Atlantique et de la mer des Indes. Senèque prophétisait le jour où l'Océan « rompant les chaînes des choses », une grande terre apparaîtrait à l'horizon :

> Venient annis
> Sœcula seris quibus Oceanus
> Vincula rerum laxet, et ingens
> Pateat tellus, Typhisque novos
> Detegat orbes, nec sit terris
> Ultima Thule (*Medea*).

Mais, à côté de ces vérités et de ces pressentiments destinés à une longue stérilité, que d'erreurs scientifiques et populaires sur la forme de la terre, la relation de ses parties entr'elles, leur configuration, leur climat, leurs habitants ! Ptolémée immobilisait la terre au centre de l'univers ; Hipparque accréditait le système funeste des bassins fermés des mers et de la contiguïté de l'Afrique et des contrées à l'embouchure du Gange, qui devait tromper Marco Polo, Mandeville et Christophe Colomb. Alexandre, qui avait fait cependant de la géographie une étude particulière, confondait, au témoignage de Strabon, les eaux de l'Hydaspe avec les sources du Nil et préparait une flotte pour atteindre l'Egypte par le premier de ces cours d'eau. Ptolémée plaçait le grand bras du Gange à cent soixante-six, au lieu de cent cinq degrés du méridien des Iles Canaries. Polybe soutenait bien, avec Eratosthènes, que sous l'équateur la masse terrestre est plus renflée que dans ses autres parties, et défendait l'opinion que la zone torride est susceptible d'habitation. Mais Strabon, Parménide, Cicéron, Pline, considéraient cette zone comme le siège d'une chaleur insupportable, et cette erreur ne cédait pas devant l'ouverture au commerce de quelques parties de l'Inde situées entre les tropiques.

Il était réservé au XVIe siècle de l'ère chrétienne de voir la solution de ce grand problème et au Génois Christophe Colomb de découvrir le nouveau continent (1). Fils d'un cardeur de laine et de Suzanne Fontanarossa, embarqué dès l'âge de quatorze ans et tour à tour au service de Jean d'Anjou, de René de Pro-

(1) Voir Édouard Cat. *Les grandes découvertes maritimes du XIIIe au XVIe siècle.* 1 vol. (*Bibliothèque de vulgarisation*) ; Degorce-Cadot, éditeur.

vence et des autres princes italiens, faisant le commerce, ou combattant les Barbaresques, le futur inventeur du Nouveau-Monde arrivait à Lisbonne vers l'année 1470. Il s'y mariait quelque temps après avec Dona Felipa, fille de Monis de Penestrello, cavalier italien qui avait gouverné et colonisé l'île de Porto-Santo. Dans son enfance, Colomb avait étudié, à l'université de Pavie, le latin, la géométrie, l'astronomie, la navigation, la géographie. La dernière de ces sciences venait de refleurir; les Grecs émigrés de Constantinople avaient apporté à l'Europe lettrée les œuvres de Strabon et de Pomponius Mela. Emmanuel Chrysoloras, dès le commencement du siècle, et plus tard Angelo de Sciarpiaria avaient traduit le livre de Ptolémée. La mère de Dona Felipa, qui avait cultivé elle-même la géographie et l'astronomie, s'aperçut bientôt de l'intérêt très vif que son gendre prenait aux choses de la navigation. Elle lui raconta ce qu'elle savait des voyages de son mari, lui communiqua ses plans, ses cartes, ses mémoires. Naturalisé portugais, sa situation financière était alors des plus médiocres : il paraît même avoir vécu, dans ce temps, surtout de la vente des cartes géographiques qu'il dressait lui-même, et dont la bonne exécution le mit en rapport avec Paolo Toscanelli, un des hommes du temps les plus versés dans la science géographique et auteur lui-même d'une mappemonde fameuse.

Colomb résida quelque temps dans l'île de Porto-Santo, où sa femme possédait quelques biens et fit divers voyages à la côte de Guinée. Cette côte était le rendez-vous, en ce moment, de tous les navigateurs portugais ; Colomb les fréquenta et entendit leurs récits, souvent empreints d'une exagération visible et de couleurs trompeuses, mais bien faits pour agir en

même temps sur une imagination elle-même ardente et déjà remplie d'une grande pensée. L'esprit des navigateurs, des marchands, des populations maritimes avait reçu des récentes découvertes un étrange et puissant contre-coup. On remettait en circulation les rêves des anciens ; on répétait souvent l'histoire d'Antilla, grande île de l'Océan, jadis découverte par les Carthaginois ; on reparlait de l'Atlantide de Platon et bien des gens en retrouvaient des débris, échappés à la submersion, dans les Açores et dans les Canaries. On espérait en retrouver d'autres dans les solitudes perdues de l'Océan. Un nommé Antonio Léoni, habitant de Madère, racontait qu'à huit cents lieues à l'ouest de cette île, il avait entrevu trois hautes terres dans le lointain. L'imagination populaire se plaisait à reconnaître dans ces visions fantastiques, l'île des Sept-Cités, ou celle encore de Saint-Brandan, dont la légende conservait le souvenir et l'a perpétué jusqu'au milieu du dernier siècle. Enfin la poésie, comme au temps de Sénèque, prophétisait un nouvel hémisphère, et Pulci, le précurseur de l'Arioste, en annonçait la découverte dans des vers bien remarquables en ce qu'ils renferment à la fois le pressentiment d'un nouveau monde et l'énonciation de vérités qu'il a fallu de longues années pour vérifier (1).

(1) « Sache, dit le démon à Renaud, son compagnon, sache que cette théorie est fausse. Le hardi nautonnier poussera un jour sa barque bien au loin sur les vagues occidentales, plaine plane et unie, quoique la terre soit façonnée en forme de roue. L'homme, jadis, était d'une intelligence plus épaisse, et Hercule rougirait d'apprendre combien le plus lourd bâtiment déploiera ses voiles au delà des colonnes qu'il a vainement plantées.

« L'homme découvrira un nouvel hémisphère puisque toutes choses tendent à un centre commun ; la terre, bien balancée, par un curieux mystère de la volonté divine, est suspendue parmi les

Colomb, cependant, prenait note de toutes les rumeurs vraies ou fausses qui lui parvenaient. Il s'était remis à l'étude de l'astronomie et de la géographie, et le grand projet que sa pensée caressait se dégageait peu à peu du vague. Il lui paraissait évident, d'après a sphéricité de la terre et sa grandeur présumée, que l'Europe, l'Asie, l'Afrique, dans leurs dimensions alors connues, ne formaient qu'une partie de la surface terraquée. Il savait qu'Aristote, Pline, Sénèque, avaient soutenu la possibilité de passer, en peu de temps, de Cadix aux Indes, et que Strabon plaçait sous le même parallèle les côtes de la Mauritanie et celles de l'Inde. Martin Vicente, pilote, au service du roi de Portugal, lui avait raconté qu'à quatre cent cinquante lieues à l'ouest du cap Saint-Vincent, il avait trouvé flottante une pièce de bois sculptée, avec un instrument de fer. Pedro Corréa, son beau-frère, avait également aperçu dans ces mêmes parages une pièce de bois semblable. Corréa tenait encore du roi de Portugal que des roseaux d'un immense volume étaient venus des îles à l'ouest de l'Afrique. Les habitants des Açores parlaient de grands troncs de pin que les vents d'ouest avaient jetés sur leurs côtes et de deux cadavres, recueillis aux îles Florès, dont les traits différaient de ceux de tous les peuples connus. Enfin un marin affirmait avoir vu dans son trajet en Irlande, une terre à l'ouest que l'équipage avait prise pour l'extrémité de la Tartarie.

D'un autre côté, la comparaison du monde de Ptolémée avec la carte plus ancienne de Marin de Tyr faisait croire à Colomb que les anciens avaient connu

sphères étoilées. Aux antipodes sont des cités, des États, de puissants empires, qu'on n'a jamais devinés. Mais, vois, le soleil se hâte vers sa course occidentale afin de réjouir ces nations de sa lumière attendue....... »

quinze des vingt-quatre heures, de quinze degrés chacune, dans lesquelles Ptolémée divisait la surface terrestre. En découvrant les Açores et les îles du cap Vert, les Portugais avaient reculé cette limite d'une heure. Il restait encore à explorer un tiers de la circonférence terrestre. Cette lacune, les régions est de l'Asie, qui vraisemblablement s'étendaient assez loin dans la même direction pour s'approcher des rivages occidentaux de l'Afrique et de l'Europe, devaient la remplir en partie. Bien que les anciens n'eussent pas pénétré dans l'Inde au delà des affluents supérieurs du Gange, Ctésias, Pline, Strabon, avaient donné à la péninsule hindoustanique un immense développement. Les relations de Ruysbroëck, d'Ascelin, de Simon de Carpiani, de Marco Polo, de Mandeville; leurs descriptions des provinces riches et populeuses de Cathay et de Mangi, de l'île de Cipango avaient beaucoup contribué au crédit de cette erreur. Colomb resta convaincu que les Portugais ne cherchaient pas la route la plus directe et la plus sûre vers les Indes. Puisque le continent asiatique, à mesure qu'il s'avançait vers l'est, devait s'approcher, à raison même de la sphéricité de la terre, des iles récemment découvertes à l'ouest de l'Europe, la route la plus courte entre l'Europe et l'Inde devait se trouver en naviguant à l'ouest. Si Colomb eût encore conservé des doutes à cet égard, Toscanelli les eût probablement levés. Il lui adressait, en effet, en 1474, copie d'une lettre qu'il avait écrite à Fernand Martinez, savant chanoine de Lisbonne. Dans cette lettre, Toscanelli soutenait la possibilité d'arriver aux Indes par une navigation directe à l'ouest. Il affirmait que la distance de Lisbonne à la province de Mangi près du Cathay, n'était que de quatre mille milles. Il ajoutait que les îles de Cipango et d'Antilla, distantes l'une de

l'autre de deux cent vingt-cinq lieues seulement, se trouvaient sur cette route, qu'elles offraient d'excellents mouillages et toutes facilités pour les approvisionnements. N'est-il pas remarquable, comme le fait observer d'Anville, que la plus grande des erreurs ait conduit à la plus grande découverte de terres nouvelles ? Mais bien heureuse erreur, peut-on ajouter, qui, en déguisant les distances réelles, n'a pu qu'enhardir Colomb à tenter son audacieuse entreprise.

L'illustre Alexandre de Humboldt a dépeint, dans une page magnifique, l'importance de la découverte de Christophe Colomb : les nouvelles familles de végétaux et de quadrupèdes que l'Amérique présentait au naturaliste, l'immense chaîne de montagnes, qui la parcourait dans tout le sens de sa longueur, qu'elle livrait à l'examen du physicien et du géologue ; les races nombreuses d'hommes cuivrés, jaunes, bruns et même de couleur parfois presque noire ou blanche, qu'elle posait comme une énigme à la curiosité de l'anthropologue (1). « Jamais, disait-il, depuis l'établissement des sociétés, la sphère des idées relatives au monde extérieur, n'avait été agrandie d'une manière si prodigieuse; jamais l'homme n'avait senti un besoin plus pressant d'étudier la nature et de multiplier les moyens de l'interroger avec succès. » La variété humaine qui vivait en Amérique a eu surtout le privilège d'exciter cette curiosité, ainsi que la manière dont ce continent fut peuplé pour la première fois, et, quoique un pareil problème, pour parler comme Humboldt lui-même, loin de rentrer dans le domaine des sciences naturelles, n'ait rien de philosophique au sens strict du

(1) *Examen critique de la géographie du Nouveau-Continent*, I, p. 88.

mot, il est peu de sujets qui aient davantage exercé l'imagination et enfanté d'aussi nombreux systèmes. Tout le monde voulut peupler l'Amérique à sa guise et sous de très doctes plumes, non seulement les Phéniciens et les Carthaginois, qui du moins étaient des peuples navigateurs, mais encore les Egyptiens et les Israélites, comme plus tard la plupart des peuples modernes, se trouvèrent être les devanciers du grand Génois. Hanconius et Suffridus ont conduit les Frisons au Chili; Guillaume Postel, Jacques Charron, Abraham Milius y ont jeté les Gaulois ; Huet et Kircher se sont faits les avocats des Egyptiens, tandis que Vatable et Robert Etienne retrouvaient Ophir dans la terre ferme de l'Amérique du Sud. Arius Montanus est allé plus loin : non content de placer Ophir et Parvaïm sur les côtes du Mexique, il donna Jectan, fils d'Héber, pour fondateur à l'empire péruvien ; il fit émigrer Johab, autre fils du même patriarche, sur la côte de Paria, et la montagne de Séphar s'incorpora dans la chaîne des Andes. D'autres savants interprètes des Écritures ont fait franchir l'Atlantique aux tribus d'Israël amenées en captivité par Salmanazar, et cette thèse, qui a eu pour défenseurs le Portugais Moraëz, l'Anglais Thorough Good et le grand rabbin d'Amsterdam, Manach Ben Israël, au dix-septième siècle, a séduit, au siècle suivant, Adair dans son *History of the American Antiquities*, livre d'ailleurs si intéressant et si consciencieux. La magnifique compilation de lord Kingsborough sera sans doute tout ce qui subsistera de ce système. Il est allé rejoindre dans le gouffre sans fond des hypothèses fallacieuses, une autre thèse, à savoir le peuplement du Nouveau-Monde par les tribus de Chanaan que Josué refoula, thèse qui a eu tour à tour pour avocats, Gomara, Jean

de Léry, Marie Lescarbot et, de nos jours, l'Américain Styles.

Un grand nom va paraître dans cette arène, c'est celui de Hugues de Groot, à la fois publiscite, jurisconsulte, théologien, philologue, historien, antiquaire. Le livre de Grotius — *de Origine gentium americanum* — parut en 1642, et inaugura le système que l'on peut appeler le système des origines complexes. L'Amérique du Nord s'était peuplée, par la voie de l'Islande et du Groenland, de Norvégiens, de Suédois, de Danois, tandis que le Yucatan avait reçu ses premiers habitants de l'Ethiopie, et l'Amérique du Sud, de la Nouvelle-Guinée, de Java et des Moluques. Grotius faisait une exception cependant pour les Péruviens, dont les lois, les coutumes, le gouvernement, lui paraissaient trahir une origine chinoise. Jean de Laët combattit ce système; il lui substitua ses propres rêveries, et les Celtes devinrent ainsi le premier noyau de la population américaine. Georges de Hoorn (1), qui vint ensuite, exclut les Scandinaves et les Hébreux, les Chananéens et les Indiens, ceux-ci « parce qu'ils croient à la métempsycose »; mais en revanche, il accueillit les Phéniciens, les Tartares, les Huns, les Chinois, les Japonais. « Voilà certainement », dit à ce propos le spirituel Charlevoix, « une origine fort mélangée et bien bizarrement assortie; mais enfin, le savant Hollandais veut que tous ces peuples aient envoyé des colonies en Amérique, et pour le prouver, il n'est pas concevable où il va chercher des mots cathaques, coréens, chinois et surtout japonais, dans toutes les parties du monde. Il y a souvent entre ces mots les mêmes rapports

(1) Le livre de Georges de Hoorn — *De originibus Americanis*, parut en 1699.

qu'entre l'*Alfana* et l'*Equus* de Ménage ; mais aussi on leur fait faire un si long chemin qu'on ne doit pas être si surpris qu'ils aient changé sur leur route (1). »

Nous ne parlerons que pour mémoire de l'identification de l'Amérique avec la terre renfermant le paradis terrestre, que Cosmas Indicopleustès a placée en face de l'île en forme carrée qui figurait à ses yeux l'ancien continent tout entier, et nous ne nous rallierons pas davantage, malgré le très docte et le très ingénieux plaidoyer dont tout récemment il a fait l'objet (2), au système qui confond l'Amérique avec l'*Atlantide* de Platon, ou du moins la fait peupler par des colonies du peuple Atlante. L'Atlantide, ainsi que le continent perdu dont parle Plutarque dans un passage remarquable, a inspiré à Humboldt une remarque très juste sur « les mythes géographiques, qui sont la source antique des premiers aperçus de cosmographie et de physique » ; mais il s'est refusé de lui accorder une existence réelle, et nous faisons comme lui. Nous partageons l'avis d'Aristote, que citait naguère Arago (3), « que celui qui avait créé l'Atlantide l'a détruite », et nous restons convaincu, avec Letronne, M. Renouvier et M. Th. H. Martin, du caractère purement mythique ou philosophique qu'offre le récit qu'a encadré le fils d'Ariston dans son dialogue du *Timée*. Il y suppose l'existence des Atlantes, un ancien peuple qui habitait une grande

(1) *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*, p. 50.

(2) Voir dans la *Revue de Géographie* — avril, juin et juillet 1880, — les articles de M. Gaffarel.

(3) *Eloge de Bailly*.

île au nord des colonnes d'Hercule et dont les Athéniens, alors soumis aux lois de l'Égypte, arrêtèrent les irruptions, quand à ses autres conquêtes, la Libye en Afrique et la Tyrrhénie en Europe, il voulut joindre celles de la Grèce et de l'Égypte. Un tremblement de terre engloutit l'Atlantide, la mer submergea l'Attique et engloutit les Athéniens. Ainsi, maître de l'histoire, Platon frappe un grand coup : il déclare qu'un rapport merveilleux existe entre les institutions de l'Atlantide et les institutions tant de l'ancienne Grèce que de celles d'une république philosophique dont il a lui-même conçu le plan. « Nos ancêtres et les citoyens de ma république idéale seront les mêmes hommes, dit-il, si nous supposons que ces citoyens, hier imaginaires, deviennent réels aujourd'hui. » M. Renouvier a très bien vu que cette histoire des Atlantes était essentielle au plan du philosophe grec, et qu'elle lui permettait de passer hardiment de la théologie à la politique (1). C'est dans un passé imaginaire et lointain que Platon place son idéal social, son modèle de sagesse politique; fatigué de la mobilité et de la variété de l'esprit grec, d'un brusque mouvement, il retrograde vers l'unité, l'immobilité de l'Orient, et il voudrait bien que l'esprit grec le suivît dans son évolution personnelle.

Toutefois, de cet amas de systèmes contradictoires, d'hypothèses aventureuses et de divagations réelles, la critique moderne a fait émerger quelques résultats moins problématiques. Elle a circonscrit le problème, en le dégageant de ses données arbitraires et, dès à présent, il n'y a nulle témérité dans l'affirmation d'antiques rapports entre les deux hémisphères. Un

(1) *Manuel de philosophie ancienne*, II, p. 158 et suivantes.

premier point acquis, c'est la facilité de communication entre les deux continents et des migrations de l'un à l'autre. Un illustre géologue, sir Charles Lyell, supposait l'espèce humaine tout entière réduite à une seule famille, reléguée dans une île polynésienne, et se sentait assuré que ces insulaires, dans le cours des âges, finiraient par se répandre sur toute la terre, dispersés partie par la tendance naturelle des populations à épuiser les ressources d'une région restreinte, partie par l'accident de canots que les marées et les courants entraînent vers de lointains rivages. Mais le peuplement du nouveau monde n'a point offert de difficultés pareilles; il existe entre le sud-est de l'Asie et le nord-ouest de l'Amérique des points de contact si nombreux et si pressés qu'on s'est souvent demandé où finissait l'une et où commençait l'autre. Par la latitude de 65 degrés 50′ N., une ligne tirée à travers le détroit du Behring, du cap du Prince de Galles au cap Tschowkostkoy, ne mesurerait pas une distance de 60 kilomètres, que trois petites îles partagent, et il est aujourd'hui certain que des tribus asiatiques ont pu parvenir, d'îlot en îlot, d'un continent à l'autre sans faire au large plus de vingt-quatre ou de trente-six lieues. Enfin de la Mandchourie au promontoire d'Alaska, le Japon, les Kouriles, les Aléoutiennes, forment une chaîne presque continue, de sorte que la plus longue navigation en mer n'excéderait pas deux cents milles sans que, des deux côtés, la route s'écartât jamais de la côte de plus d'une quarantaine de lieues.

La possibilité des migrations reste donc parfaitement établie : le difficile est de fixer leur point de départ et leur direction. Au début de ses immenses investigations américaines, A. de Humboldt avança

que les Toltèques et les Aztèques du plateau mexicain pourraient bien provenir de ces Hiongnoux qui, mêlés aux Huns et à d'autres peuplades de souche finnoise et aralienne, désolèrent les plus belles parties du monde civilisé et, sous la conduite de leur chef Punou, se perdirent, d'après les histoires chinoises, dans les déserts de la Sibérie (1). Il rechercha les rapports qu'un examen attentif pouvait révéler entre la civilisation mexicaine et les civilisations de la Haute-Asie, et il en signale, en effet, de très remarquables entre le Mexique et le Thibet, dans la hiérarchie ecclésiastique, les pénitences, les zodiaques et l'astronomie. De cet ensemble d'analogies, Humboldt déduisait d'une manière « indubitable » la communauté d'origine des Asiatiques et des Américains (2). Plus tard, l'illustre savant se sentit pris à l'égard de cette conclusion de quelque scrupule ; il manifesta le désir qu'une étude plus approfondie des langues asiatiques et des idiomes américains vînt la confirmer, et l'anthropologie lui laissait quelques doutes. Assurément, disait-il, il est impossible d'imaginer deux races plus voisines que ne le sont les Américains et les Mongols ; cependant la ressemblance de nombreux traits ne constitue pas une identité, et l'ostéologie nous apprend que l'angle facial de l'Américain, son crâne et son os frontal diffèrent assez de ceux du Mongol.

Les antiquités de Mexico, les monuments qui recouvrent la plaine du Micaotl (3), les pyramides tronquées et divisées par assises comme le temple de Bélus à

(1) *Tableau de la nature*, I, 53.
(2) *Vues des Cordillères, etc.*, II, 32, 97 et 99.
(3) *Nouvelle Espagne*, I, 367-69.

Babylone, reportent aussi vers l'Asie centrale la pensée de l'historien du Mexique avant la conquête espagnole. M. l'abbé Brasseur de Bourbourg ne contredit point l'hypothèse de l'origine mongole, sous la condition toutefois que l'on considère la race américaine comme une race séparée de son tronc pendant une longue suite de siècles, opinion qui est celle d'Hervaz, de Clavigero, de Gallatin, de Humboldt lui-même, et, en tout état de cause, il rejette le système d'un peuplement unique (1). L'ethnologie lui a donné raison: elle a montré chez les peuples du nouveau monde la présence de l'élément blanc, de l'élément jaune, même de l'élément noir. Le type jaune domine chez les peuples arctiques ainsi que dans les familles, Mexicaine, Athabascane, Orégonienne, Puébléenne, et s'accuse d'une manière non moins caractéristique dans plusieurs familles méridionales, les Guaranis, par exemple, dont un groupe, celui des Botocoudos, rappelle presque trait pour trait la physionomie des populations chinoises et indo-chinoises (2). Maltebrun a indiqué des migrations d'Ainos, de Kouriliens, de Japonais, qui auraient suivi les rives du Pacifique, au moins jusqu'au Mexique, et, selon Siebold, jusqu'au Rio Gila. Le type blanc se montre presque pur chez une grande partie de la famille des Peaux-Rouges et, au sud, dans la famille Antisanienne, quoique à un degré moins marqué. Quant à l'élément noir, il n'a été rencontré à l'état pur que par Balboa lorsqu'il traversa l'isthme de Darien, et le petit nombre de

(1) *Histoire des peuples civilisés du Mexique*, I, 16.

(2) Au témoignage de M. Auguste de Saint-Hilaire, les Botocoudos traitent les Chinois d'*oncles* quand ils les rencontrent dans les ports brésiliens (*Voyage dans l'intérieur du Brésil*, 1830).

populations qui le représentent là-bas se rencontrent seulement sur les points où viennent aboutir soit le Kouro-Sivo, soit le courant équatorial de l'Atlantique et ses divisions. Ces éléments, plus ou moins noirs, ont été amenés des archipels asiatiques et de l'Afrique, sur les côtes de l'Amérique par quelques accidents de mer; là, ils se sont mêlés aux races locales, et ont formé ces groupes isolés que leur teint permet aisément de ne pas confondre avec les races environnantes.

M. de Quatrefages qui fait cette observation (1), ajoute qu'il comprend très bien comment le type jaune a des représentants si nombreux en Amérique: les facilités que les races asiatiques avaient d'y passer étaient si grandes qu'il ne serait guère compréhensible qu'elles n'en eussent pas profité. Pour lui, il est très persuadé, par exemple, que les Chinois connaissaient l'Amérique bien avant que les Européens eussent à ce sujet d'autres indications que des données plus ou moins légendaires, et dont la signification est encore vivement débattue de nos jours. C'est la thèse que de Guignes soutenait au siècle dernier en parlant, d'après les livres chinois, d'un pays appelé Fousang, situé à l'ouest de la Chine à des distances dépassant de beaucoup les limites de l'Asie. De Guignes n'hésitait point à l'identifier avec l'Amérique, et ce système a rencontré parmi nos contemporains la chaleureuse adhésion de MM. d'Eichtal et Paravey, tandis que Klaproth s'est efforcé de prouver que le Fousang n'était autre chose que le Japon. A en croire M. Vivien de Saint-Martin, notre grand géographe, c'est décidément Klaproth qui

(1) Voir dans son livre l'*Espèce humaine* (Bibliothèque scientifique internationale) le chapitre XVIII; voir aussi son *Rapport sur les progrès de l'anthropologie*, 526 et 591.

aurait raison, et de Guignes, pour que de pareils paradoxes n'aient pas à jamais pesé sur sa mémoire, a bien fait d'écrire son *Histoire des Huns*. Mais M. de Quatrefages, qui est lui aussi une bien haute autorité en ces matières, pense d'une tout autre façon. Pour lui Klaproth, en voulant que le Fousang fût le Japon, oubliait que le pays dont parlent les auteurs chinois renferme du cuivre, de l'or, de l'argent, et que cette caractéristique, inapplicable au Japon, convient à tous égards à l'Amérique. Pour soutenir son système, Klaproth déclarait que les Chinois n'auraient su ou pu reconnaître leur direction, ni mesurer les distances avec quelque exactitude. C'était ne plus se souvenir que les habitants du Céleste Empire connaissaient de longue date la boussole, et qu'ils possédaient des cartes géographiques fort supérieures à nos informes essais du moyen âge. Enfin, quant à la prétendue erreur de distance dont arguait Klaproth, elle n'existait pas. M. Paravey place, en effet, le Fousang à 20,000 *li* de la Chine, et le *li* selon M. Pauthier, le savant sinologue, vaut 444 mètres. Or, suit-on le cours du Kouro-Sivo, ces données nous transportent précisément en Californie, là où vont échouer les jonques abandonnées, et elles démontrent ce qu'indique la théorie, à savoir que ce courant avait servi de route pour aller d'Asie en Amérique.

Les populations que les Espagnols trouvèrent en Amérique, lorsqu'ils y abordèrent, comprenaient de nombreuses familles dont une, la famille Mexicaine proprement dite, appartenait à l'Amérique du Nord. Cette famille comprend deux groupes : le groupe Mexicain proprement dit, et le groupe Guatémalien. Le plateau de l'Anahuac et tout le Mexique ont été le théâtre d'un de ces grands mélanges ethniques dont la trace se

discerne en tant de lieux, et l'histoire s'accorde avec l'anatomie pour attester que presque toutes les races de l'Amérique septentrionale ont envahi ce point remarquable. Les Toltèques et les Chichimèques vinrent les premiers, puis les Nahuas ou Aztèques, avec une quinzaine d'autres peuplades, qui arrivèrent au plateau d'Anahuac par la frontière du Nord. Toutes ou presque toutes ces nations subsistaient encore lors de la conquête espagnole, et leurs débris comprennent encore, croit-on, 5,000,000 de personnes, c'est-à-dire la moitié et plus de la population totale de la République mexicaine. Les Aztèques avaient fondé une civilisation raffinée, étrange et monstrueuse; elle rappelait, par certains côtés, la civilisation assyrienne et offrait les contrastes les plus saisissants : à côté de lois sages, de traités d'une admirable morale, d'une agriculture perfectionnée, une sauvagerie atroce, une théocratie sanguinaire, le cannibalisme et des sacrifices humains à peu près journaliers. Le clergé mexicain possédait d'immenses richesses : rien que dans Mexico même, il y avait 2,000 temples et on en comptait 8,000 dans la vallée du Grand-Lac ; il distribuait l'assistance publique, ainsi que l'instruction populaire, et il faut reconnaître qu'il s'acquittait de ce dernier soin avec un zèle exemplaire et qui, selon le mot de M. Hubert Bancroft « aurait pu servir de leçon à notre Sainte-Mère l'Eglise de ce temps ». Mais aussi, il faisait sacrifier chaque année, par le couteau ou le feu, 20,000 personnes, et les compagnons de Cortez trouvèrent dans certains temples jusqu'à 120,000 crânes empilés ! Après chaque sacrifice, on distribuait aux prêtres, aux nobles et au peuple la chair des victimes, et, selon un chroniqueur espagnol, elle se vendait au marché comme une denrée ordinaire.

L'Amérique méridionale renferme huit familles, dont la première, la famille *Guaranie*, caractérisée par un teint jaunâtre, mêlé d'un peu de rouge, une taille moyenne, des formes massives, des yeux obliques, des pommettes peu saillantes, une face pleine et de forme circulaire, s'étend de la mer des Antilles au Rio de la Plata, dans le Vénézuéla, les Guyanes, le Brésil, l'immense vallée de l'Amazone, le Paraguay, l'Uruguay, la Confédération Argentine. Elle comprend deux grands groupes, le *Galibi* et l'*Aymoré*, qui correspond l'un aux Guaranis dont le langage, sous le nom de *lingua geral*, est compris dans presque toute l'Amérique du Sud, l'autre aux Botocudos ou Botocondos. Les Caraïbes, que les Européens trouvèrent aux Antilles, appartenaient au groupe Guarani qui embrasse une infinité de tribus et les Botocudos proprement dits habitent, au Brésil, le bassin du Rio-Doce.

La famille *Moxéenne* habite vers les confins du Brésil, du Pérou et de la Bolivie, tandis que la famille *Chiquitéenne* est répandue dans le sud-est de cette dernière république. Quelques-unes de ses tribus ont embrassé le christianisme et s'étaient soumises aux Espagnols, mais la plupart sont demeurées indépendantes. Les Monis, des anciennes missions catholiques, se sont aussi à moitié civilisés. « Tant qu'ils furent sous le joug des bons pères Jésuites », dit un des derniers explorateurs de l'Amazonie, M. l'ingénieur Franz Keller-Leuzinger, « c'est-à-dire, jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, leur état matériel et moral fut le dernier mot de l'oppression et de l'abrutissement. C'était l'esclavage, à la traite près. » Leur sort, pour être aujourd'hui un peu meilleur, n'en est pas plus enviable : ils sont là, dispersés dans les *Pueblos*, une

trentaine de mille qu'exploitent et maltraitent, de la façon la plus scandaleuse, une bande d'aventuriers « rebut de toutes les nations, depuis l'éternel cons- « pirateur bolivien jusqu'au faussaire fugitif de Rio- « de-Janeiro, depuis l'ignare trafiquant polonais jus- « qu'au sale douanier napolitain. »

Les rares débris de la famille *Charruane* errent entre le Parana et l'Urugnay, et la famille *Pampéenne* s'étend du Rio-Colorado, au nord, au détroit de Magellan, au sud. On y distingue deux groupes, le *Téhuelche* et le *Toba* correspondant comme population aux Patagons et aux Abipones. Pigafetta, qui en a parlé le premier, puis Byron et Bougainville ont assigné aux Patagons une taille vraiment gigantesque (2^{m},123 à 1^{m},981 ; 2^{m},057 à 1^{m},840), tandis que Wallis, King et Musters ont, chacun isolément, fixé leur moyenne à 1^{m},777 et qu'Alcide d'Orbigny la calculait de 1^{m},730 à 1^{m},930 seulement. Nous n'essaierons pas de concilier ces différences, quoique évidemment il y ait eu exagération chez les plus anciens voyageurs et que peut-être Alcide d'Orbigny n'ait pas été favorisé, comme le dit M. Topinard. Quoi qu'il en soit, M. Topinard (1) a eu raison de faire remarquer que le type patagon, « ou plutôt certain type patagon demandait une mention à part, avec sa taille fort élevée, ses membres et son tronc proportionnés, sa tête grosse et sa face ovale, son teint brun olivâtre, son nez épaté et court, son front préminent et bombé. » Jusqu'ici, ajoute le savant anthropologiste, il y a peu de différence avec le type américain moyen » ; mais il ne s'agit que des Patagons actuels. Or, cinq crânes, provenant d'anciens *Paraderos*, ou campements préhis-

(1) *Manuel d'anthropologie*, chap. xv, 1878.

toriques de la Patagonie, présentent en effet une physionomie profondément distincte de tous les autres crânes de la collection américaine réunis dans le musée du laboratoire anthropologique de notre école des hautes études.

La famille *Araucanienne* comprend les Aucas ou Araucans, et les Fuégiens ou Pécherais; ceux-ci errent dans les îles de la Terre-de-Feu ou sur les côtes méridionales de la Patagonie et comptent parmi les peuplades les plus abruties du globe. Les Aucas, au contraire, qui habitent le Chili austral, bâtissent des maisons et peuvent être regardés comme les plus policés de tous les Indiens de l'Amérique du Sud demeurés indépendants. Ils descendent des belliqueuses tribus qui mirent la valeur castillane à de si rudes épreuves et qui inspirèrent au Basque Alonzo de Ercilla son poème épique de l'Araucana, dont les quinze premiers chants ont été composés sur les lieux mêmes de la lutte, au milieu de ses marches et de ses combats.

Les Yakararès, les Tacanas, les Mocétanès, de la famille *Antisienne*, habitent les Andes boliviennes. L'habitat de la famille *Quichuenne* est beaucoup plus étendu : il comprend le Pérou occidental, les parties occidentales et méridionales de la République de l'Équateur, ainsi que le sud de la Nouvelle-Grenade ou Colombie. Cette famille embrasse les Aymaras, les Quichuas, les Changos du haut Pérou, les Napos et les Gibaros de la République de l'Équateur. Les Aymaras, comme on le sait, étaient le plus important des peuples — Collahuas, Chinchas, Quichuas, Canas, Atacamas, Changos — qui fournirent au Pérou sa première population immigrante. Ils habitaient la sierra péruviano-bolivienne, principalement les alentours du lac de Titicaca, ainsi qu'une zone littorale. Il y a moins

d'un siècle qu'on comptait encore 75,000 Aymaras purs et 15,000 de leurs métis ; mais de nos jours ils sont à peu près fondus dans la nation péruvienne ou du moins dans sa partie indienne. Ces peuples disaient eux-mêmes venir du nord, et il est bien difficile de croire que leur civilisation relative, qu'attestent une série de ruines parmi lesquelles le fameux temple de Tiguanaco, avait pris naissance dans les Andes désolées de la Bolivie. Les Aymaras avaient l'habitude de modeler le crâne de leurs nouveau-nés avec des éclisses de bois, garnies de coton et placées soit dessus, soit sur les côtés, selon le genre de transformation, plate, oblongue, pointue, que l'on voulait obtenir. Leurs sépultures étaient des pyramides tronquées, hautes de quinze à trente pieds, renfermant une chambre-cave sans autre ouverture qu'une étroite lucarne, pour laisser pénétrer l'air et le soleil. Les cadavres, généralement au nombre de cinq ou six, étaient rangés en cercle comme s'ils causaient et accroupis à la façon indienne, c'est-à-dire le corps assis sur les jambes avec les genoux au menton; on en a trouvé quelques-uns d'embaumés au *Chenopodium Ambrosioides :* tous sont enveloppés dans des sacs-paniers en fibres végétales, les recouvrant jusqu'à terre et ne laissant voir autre chose que les bouts des pieds de la momie et sa face grimaçante.

A l'époque où les Espagnols débarquèrent sur les rivages du nouveau monde, il ne pouvait guère entrer dans l'esprit des gouvernements, comme l'illustre Rossi en fait justement la remarque (1), qu'en conquérant un pays, on pût se proposer autre chose que son asservissement complet, corps et biens, à la mère pa-

(1) *Cours d'Économie politique*, t. I, l. XIII.

trie. L'idée d'appeler à une sorte de vie civile et politique des hommes d'une autre race, d'une autre langue, d'une autre religion et d'une autre couleur, cette idée ne pouvait naître dans l'esprit des hommes du XVI[e] siècle, des orgueilleux et fanatiques Castillans moins que tous autres. Fernan Cortez au Mexique, les Pizarre au Pérou et Quesada, sur les plateaux de Condinamarca, en agirent de même avec les civilisations indigènes en face desquelles ils se trouvèrent: ils les détruisirent par le fer et le feu. A la cupidité et à la force militaire des *Conquistadores* vint se joindre, d'ailleurs, le sombre zèle de ces moines qui les suivaient, le crucifix à la main ; ceux-ci n'éprouvaient pour les Indiens idolâtres (1) qu'un sentiment d'horreur et imaginaient, en les immolant, être agréables au dieu sanguinaire et farouche qu'à l'Escurial, Philippe II avait substitué au Dieu miséricordieux et tendre du Golgotha. L'Espagne et le Portugal livrèrent donc les indigènes de l'Amérique à l'Inquisition, qui leur imposa le baptême par la crainte du bûcher, tandis que les colons les assujettissaient aux plus rudes travaux, leur imposaient un complet servage et s'appropriaient tout ce qu'ils avaient de plus cher, leurs femmes et leurs champs.

Les armes à feu des Espagnols remplissaient les Indiens d'une terreur superstitieuse, et ils les croyaient maîtres du feu du ciel lui-même. Leurs chevaux faisaient fuir d'épouvante les indigènes, tandis que sous leurs armures, ils bravaient les inoffensives flèches de ceux-ci. Trop faibles pour résister utilement aux nou-

(1) On sait que cette dénomination d'Indiens — *Indios* — appliquée aux aborigènes de l'Amérique tient à l'erreur de Colomb et des premiers découvreurs, qui regardaient le nouveau monde comme un prolongement des Indes.

veaux-venus, les Indiens se résignèrent en général à subir leur joug. Quelques-uns, par exemple les Caraïbes du golfe du Mexique, aimèrent mieux se faire exterminer et d'autres, tels que les Araucans du Chili, surent conserver leur existence nationale à côté de la colonisation étrangère. Cependant d'habitudes indolentes et de complexion faible, les Indiens ne pouvaient, même sous le stimulant du fouet qui ne leur était pas ménagé, fournir la somme de labeur quotidien, exorbitante pour leurs forces physiques, que les Espagnols exigeaient d'eux. Ils mouraient à la tâche par centaines et par milliers. Les Espagnols n'avaient pas tardé, d'ailleurs, à s'apercevoir que les nègres africains étaient beaucoup plus résistants à la besogne que les Indiens et qu'ils prospéraient là où les derniers ne savaient que languir et dépérir.

Robertson a commis une erreur et une injustice tant en attribuant à Barthélemy de Las-Casas l'idée première de faire venir en Amérique des esclaves noirs, qu'en opposant sa conduite, en cette circonstance, à celle du cardinal de Ximénès qui, selon lui « aurait péremptoirement rejeté la proposition, convaincu de l'injustice de réduire une race d'hommes en esclavage pour en racheter une autre, tandis que Las-Casas, avec l'inconséquence naturelle aux hommes possédés d'une idée dominante et en subissant l'obsession, se montra incapable de faire cette même distinction. » L'historien Herrera assigne à la résolution de Ximénès des motifs tout financiers et Washington Irving, qui a discuté la question en détail et avec beaucoup d'impartialité (1), fait observer que Ximénès « quoique un

(1) Dans la notice sur Las-Casas insérée dans les annexes de son volume intitulé : *Voyages and discoveries of the companions of Christopher Columbus.*

homme d'État sage et intègre s'inquiétait peu de pareils scrupules sur les questions de droit naturel, et ne se piquait pas de plus de tolérance envers les peuples sauvages et infidèles que le gros de ses contemporains. » Il était grand-inquisiteur d'Espagne et, en cette qualité, il avait condamné à l'esclavage, pendant les dernières années du règne de Ferdinand, un grand nombre de Maures réfractaires à son autorité. De plus, il avait autorisé plusieurs expéditions à la même fin contre les Caraïbes, qu'il qualifiait « d'ennemis des chrétiens et de cannibales », et qu'il trouvait physiquement des mieux appropriés au travail colonial. Il y a d'ailleurs un fait certain, c'est que l'évêque de Chiapa n'est pas venu en Amérique avant 1502 et que l'année précédente, un édit royal y avait autorisé l'importation de nègres esclaves qui, dès l'année 1443, avaient été mis en vente sur le marché de Lisbonne. Dans sa généreuse sympathie pour les naturels d'Hispaniola et de la Côte-Ferme, qu'il voyait succomber journellement sous le poids des plus rudes travaux et sous les plus mauvais traitements, Las-Casas encouragea, sans doute, de son mieux leur remplacement par ces noirs qu'il savait plus robustes de corps, et qu'il croyait peut-être inférieurs d'esprit. Ce fut là son tort, et il est grave ; mais il n'en a pas eu d'autre : il n'a point suggéré la mise en esclavage d'une race pour en rédimer une autre.

Après cette substitution, le sort des Indiens n'en resta pas moins des plus misérables : les Espagnols les exploitèrent sous toutes les formes et de toutes les façons, sans trêve et sans merci. Ils usèrent, surtout pour cela, de deux procédés plus ingénieux l'un que l'autre chacun dans son genre : le *Ripartimiento* et la *Mita*. On entendait, par celle-ci, une sorte de circonscrip-

tion civile à reprises, en vertu de laquelle chaque Indien âgé de 18 à 50 ans, était appelé, tous les trois ans et demi à servir, pendant un certain temps généralement six mois, soit dans les mines, soit sur les haciendas, où ils travaillaient à outrance au prix d'une demi-piastre par jour. En outre, les débiteurs de l'État, ou même des gouverneurs locaux pouvaient être condamnés à ce labeur forcé et y rester attachés pour un temps arbitraire. Quant au Ripartimiento, c'était une vente forcée que tout dépositaire de l'autorité — gouverneur, commandant militaire, alcade, — avait le droit de faire aux Indiens de sa circonscription, ou de sa juridiction. Bon gré mal gré, l'Indien était tenu de prendre, et de payer au prix fixé par le vendeur, non ce qu'il désirait lui acheter, mais ce qu'il plaisait à ce vendeur de lui fournir. Un jour, au Pérou, l'on vit un gouverneur de ville, qui avait reçu d'Europe une pacotille de rasoirs, forcer chacun de ses administrés de lui en prendre un lot ; un autre leur vendit, de la même manière, des bas de soie. Et l'on sait que les Indiens n'ont point de barbe et qu'ils vont toujours nu-pieds !

Au Mexique, comme au Pérou et au Chili, dans le bassin de la Plata, comme au Brésil, le régime économique des possessions tant de l'Espagne que du Portugal fut le même, avec cette seule différence que l'une de ces puissances en maintint les principes avec une sévérité plus grande et plus constante que ne le fit l'autre peut-être. Ce régime était, nous l'avons déjà dit, profondément détestable. Les colons américains ne pouvaient trafiquer ni avec l'étranger, ni entre eux de colonie à colonie. Le monopole de leur propre commerce était affermé à des traitants, quand, ce qui arrivait parfois, toute exportation ne leur était pas interdite, et le caprice administratif décidait des pro-

ductions que telle province devait cultiver, sans tenir le moindre compte souvent de la nature du sol ou des conditions climatériques. A l'une, on interdisait la culture du café et à l'autre celle du sucre; une troisième ne devait pas planter du coton et une quatrième se voyait défendre de cultiver le tabac, fût-ce pour son usage exclusivement local. Toutes les marchandises et toutes les denrées que la métropole produisait devant être achetées dans la métropole même : on eut arraché le cep de vigne qu'un colon aurait été assez osé pour planter, et celui qui aurait tenté de naturaliser l'olivier dans le nouveau monde eût été sévèrement châtié.

On sait que cet immense empire colonial de l'Espagnè s'est effondré dans le premier quart de ce siècle. Le cri d'indépendance poussé d'abord sur le plateau de l'Anahuac se répercuta vite sur le bord du Pacifique, dans le bassin de la Plata, dans la Nouvelle-Grenade, dans l'Amérique centrale, et de tous côtés des Etats indépendants surgirent qui se constituèrent sous la forme républicaine. Le Brésil avait reçu la maison de Bragance chassée d'Europe par les méfaits de Napoléon I[er], et l'occasion lui parut plus tard excellente pour se former lui aussi en État indépendant, mais sous la forme monarchique. L'Espagne garde encore Porto-Rico et Cuba la *Perle des Antilles*, mais combien de temps les conservera-t-elle encore ? Elle a failli la perdre à la suite d'une formidable insurrection, et la pacification ne s'est faite qu'au prix des plus grands sacrifices. Cette partie qu'ils ont une fois perdue, les *Cubanos* voudront certainement la jouer une deuxième fois, et peut-être la gagneront-ils si l'Espagne continue de les traiter eux et leur île en gens conquis, en pays taillable et corvéable à merci.

II

LE MEXIQUE

« De tout le grand empire qui reconnaît l'autorité de l'Espagne dans le nouveau monde, aucune partie n'est aussi intéressante ou aussi importante que le Mexique. Et cela reste vrai, soit que l'on considère la variété du sol ou du climat de ce pays, ses inépuisables ressources minérales, le cachet de grandeur sans rivale de ses paysages, ou encore qu'on s'arrête de préférence à son ancienne population, qui surpassait non seulement en intelligence les autres peuples de l'Amérique du Nord, mais dont la civilisation fait souvenir, par certains côtés, de l'antique Egypte ou de l'Inde ancienne; soit enfin que l'on se sente plus particulièrement attiré par les circonstances de sa conquête par les Espagnols, circonstances qui ne le cèdent en rien aux récits d'aventures les plus romanesques des bardes normands ou italiens des temps chevaleresques (1). »

Ces lignes sont le commencement même du beau livre dans lequel l'Américain William Prescott a décrit la vieille civilisation du Mexique et la conquête de ce pays par les Espagnols, sous les ordres de

(1) *History of the Conquest of Mexico*, etc., chap. I (Édition Routledge).

Fernando Cortez. Les Aztèques qui occupaient le plateau de l'Anahuac, lorsque ces nouveaux venus l'envahirent, étaient eux-mêmes arrivés sur ses frontières vers le commencement du XIIIe siècle avant notre ère et, après y avoir assez longtemps mené une vie nomade, avaient fini par se fixer dans la magnifique vallée de Mexico, où les avaient précédés, quelques siècles auparavant, les Toltèques, venus comme eux des contrées lointaines du nord, qui semblent avoir été, dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, une officine de nations. Les Toltèques connaissaient l'agriculture et ils savaient travailler le fer et les métaux; ils pratiquaient plusieurs autres arts mécaniques et semblent, en un mot, avoir été les vrais fondateurs de la civilisation qui régnait dans l'Anahuac, lors de l'arrivée des *conquistadores* espagnols. Les Aztèques s'établirent sur les bords méridionaux du principal des cinq grands lacs qui occupaient la vallée, et y fondèrent la ville de Tenochtitlan, que les Européens connaissent sous son autre nom de Mexico, qui est un dérivé de Mexitli, ainsi que les Indiens nommaient leur dieu de la guerre. Ce ne fut tout d'abord qu'un assemblage de cabanes en roseaux, et la position des nouveaux arrivants demeura longtemps précaire, d'autant plus qu'ils étaient en proie à des dissensions intestines. Peu à peu, les Aztèques, cependant, grâce à leur courage et à leur discipline, triomphèrent de ces difficultés. Tenochtitlan, leur capitale, changea ses cabanes contre de somptueux édifices de pierres ou de briques; ils franchirent les limites de l'Anahuac pour se répandre sur les bords du golfe du Mexique et, au commencement du XVIe siècle, au moment même où débarquaient les Espagnols, l'empire aztèque, sous le sceptre du hardi et sanguinaire Ahuitzotl, avait étendu ses

conquêtes jusqu'aux extrémités du Nicaragua et du Guatémala.

Chez les Aztèques, la forme du gouvernement était monarchique et, en fait, les souverains, quoique électifs, jouissaient d'un pouvoir absolu. Cependant, l'autorité judiciaire y possédait une indépendance assez grande dans l'exercice de ses fonctions, et ses sentences ne relevaient en dernier ressort que de la royauté seule. Il y avait tout un système de tribunaux inférieurs et de cours supérieures unis par un lien de judicature hiérarchique, et il semble qu'à tout prendre, les anciens Mexicains ne laissaient pas de témoigner une assez grande sollicitude pour le respect soit des personnes, soit de la propriété. Les lois étaient recueillies et montrées au peuple, sous la forme de ces hiéroglyphes qui constituaient l'écriture de ce peuple. La plupart d'entre elles, comme il arrive toujours dans les civilisations à demi barbares, concernaient la sécurité des personnes plutôt que celle des biens, et la peine capitale était des plus fréquemment appliquée, dans une espèce comme dans l'autre. La prodigalité et l'intempérance étaient sévèrement punies, et le mariage était aussi respecté et garanti que dans aucune société chrétienne : il existait même un tribunal particulier pour décider de toutes les questions matrimoniales, et c'était à lui seul qu'appartenait le droit de prononcer les divorces. Mais, détail caractéristique, la partie la plus remarquable des codes aztèques s'appliquait à l'esclavage et aux esclaves. Il y avait plusieurs sortes de ces derniers : les prisonniers faits à la guerre et qui étaient réservés à ces horribles sacrifices humains qu'exigeaient les rites sombres et sanglants de la mythologie aztèque; les esclaves par autorité de justice, tels que certains criminels et les

débiteurs du fisc; les personnes, enfin, que leur extrême pauvreté réduisait à cette cruelle extrémité d'aliéner leur liberté personnelle et les enfants enfin vendus par leurs propres parents. Disons, cependant, à la louange des anciens Mexicains, que leur législation n'admettait dans aucun cas l'esclavage natif, disposition qu'aucune nation, ancienne ou moderne, ayant pratiqué cette abominable institution n'a inscrite dans les codes qui la régissaient. Personne ne naissait esclave chez les Aztèques, et ceux mêmes qui l'étaient devenus ne pouvaient être mis en vente par leurs maîtres, si ce n'est pour cause de pauvreté bien avérée de ceux-ci. Cependant, l'esclave vicieux ou rebelle pouvait être conduit au marché, avec un collier au cou qui indiquait ses vices, et il y était vendu aux enchères publiques. En cas de récidive, son sort était d'être sacrifié dans une fête religieuse.

Mais la grande fin des institutions aztèques en vue de laquelle la discipline privée, ainsi que les honneurs publics, étaient également dirigés, était le métier des armes. Au Mexique, comme dans l'antique Égypte, la considération publique se partageait entre le prêtre et le soldat; le roi devait être un guerrier de renom et la principale divinité était le dieu de la guerre. Les expéditions qui avaient lieu avaient pour but en grande partie de pourvoir ses autels de victimes, et le soldat qui succombait sur le champ de bataille était, selon les prêtres, transporté sur-le-champ dans les demeures de l'ineffable bonheur. Les princes aztèques avaient devancé les Européens dans l'invention des ordres de chevalerie et des décorations militaires. Il y en avait de différents degrés, destinées les unes aux plus hauts grades, les autres aux simples soldats. Il y avait même une sorte de confrérie militaire dont il fallait faire

partie pour avoir le droit de porter certains ornements soit sur ses armes, soit sur ses vêtements. Ces vêtements étaient riches et même magnifiques pour les guerriers de haut rang; les soldats portaient une sorte de cotte de mailles en tissu de coton, qui leur rendait de si bons services à la guerre que les Espagnols finirent par l'adopter. Les chefs supérieurs cependant la remplaçaient par une somptueuse cuirasse faite d'épaisses plaques d'or ou d'argent, suivant leur opulence. Ils portaient aussi des casques en métal, parfois de bois, faits à l'image des bêtes fauves, et que surmontaient des panaches de plumes diverses mêlées à des ornements d'or et d'argent, ou bien à des pierres précieuses. Des bracelets et des colliers d'or et d'argent complétaient leur costume.

Lorsque le 21 août 1519, jour du vendredi saint, Cortez et ses compagnons débarquèrent sur la plage où s'élève aujourd'hui la ville de la Vera-Cruz, Montezuma était le monarque des Aztèques. Il avait été élu à cette dignité dix-sept ans plus tôt, de préférence à ses frères et à raison des talents supérieurs dont il avait fait preuve tant comme prêtre que comme soldat, réunion de titres qui était très fréquente chez les anciens Mexicains. Pendant les premières années de son règne, il avait constamment guerroyé et promené ses bannières victorieuses dans les provinces les plus reculées des bords du Golfe, ainsi que dans le Nicaragua et le Honduras. Ces expéditions ne l'avaient pas empêché de veiller d'un œil attentif au gouvernement intérieur de ses provinces, et il avait conquis dans leur administration la réputation d'un prince sévère, mais équitable, qui aimait à récompenser royalement les bons serviteurs et qui montrait la plus vive sollicitude pour les travaux publics, bâtissant de nouveaux tem-

ples et embellissant les anciens; amenant à Mexico l'eau potable qui lui manquait; construisant enfin à Coalcuhan un hôpital pour les soldats invalides. Avec le temps néanmoins, à ces grandes qualités s'étaient mêlés des vices non moins grands : des velléités souvent despotiques et parfois sanguinaires; un intolérable orgueil et des goûts de faste personnel qui l'avaient amené à charger ses peuples des impôts les plus lourds. Il s'était fait de nombreux ennemis, non seulement parmi les princes ses voisins, mais encore parmi sa propre noblesse, et son empire, à mesure que de nouvelles conquêtes en avaient reculé les limites, avait perdu en cohésion ce qu'il avait gagné en étendue.

Telle était la situation de l'empire aztèque au moment même de l'arrivée des Espagnols. Ceux-ci n'étaient qu'une poignée d'hommes, mais d'hommes qui avaient pour eux la supériorité de leur tactique, leurs armes à feu, et dont les chevaux, inconnus des peuples du Nouveau-Monde, terrifiaient les Mexicains. De plus, le peuple était mécontent de son chef, et les dissensions intérieures devaient venir en aide aux envahisseurs. Trente ans s'étaient écoulés déjà depuis la première apparition de Christophe Colomb aux îles Lucayes et plus de vingt depuis sa première visite au continent américain. De vagues rumeurs couraient parmi les nations indiennes d'hommes blancs, porteurs du tonnerre et d'éclairs dans leurs mains, qui avaient déjà asservi plusieurs tribus et ces rumeurs étaient parvenues jusqu'au plateau de l'Anahuac. Elles étaient d'accord avec les traditions qui y avaient cours au sujet de Tueizalcoatl, divinité au teint blanc et à la barbe flottante qui, après avoir visité, disait-on, les Aztèques, s'était embarquée sur l'Atlantique, à destination des rivages mystérieux du Tlapallan, mais en pro-

mettant de revenir quelque jour avec sa postérité et de ressaisir le gouvernement de l'empire. Or, au temps de Montezuma, l'opinion s'était accréditée que ce retour était imminent et des prodiges semblaient l'annoncer à coup sûr. En 1510, le grand lac de Tezcuco, sans aucune cause sensible, sans ouragan ou tremblement de terre, avait débordé et inondé les rues de Mexico, détruisant sous ses eaux plusieurs temples. L'année suivante, le grand temple de cette ville avait pris feu, spontanément en apparence; des comètes s'étaient montrées à diverses reprises; peu avant l'arrivée des Espagnols, une grande lueur éclatante et affectant une forme pyramidale avait illuminé tout l'Orient; enfin des voix lugubres et menaçantes s'étaient fait entendre dans les airs, semblant présager quelque terrible calamité.

Ces prétendus prodiges et ces sinistres pronostics avaient troublé l'âme altière du souverain lui-même, et ce fut l'esprit plein de noirs pressentiments qu'il apprit le débarquement de Cortez. On sait qu'ils ne furent pas trompeurs et comment Cortez, parti de Villa-Rica de Vera-Cruz à la tête de quatre cents fantassins, de quinze chevaux et de sept pièces d'artillerie qu'accompagnaient treize cents guerriers indiens et un millier de *tamanes* ou porteurs; comment Cortez, disons-nous, dans l'espace de deux ans (1), acheva la conquête du Mexique, déracina la civilisation aztèque et planta la croix sur les ruines des temples du Soleil, ac-

(1) Le départ de Villa Rica de Vera Cruz est du 16 août 1519 et la seconde entrée des Espagnols dans Tenochtitlan ou Mexico est du 15 août 1521, jour de saint Hippolyte. La ville fut prise d'assaut après un horrible carnage. Guatemozin, qui avait succédé à Montezuma, mis à mort par les ordres de Cortez, avait refusé de se rendre.

complissant ainsi un des plus merveilleux exploits militaires dont l'histoire fasse mention, quoi que l'on puisse dire sous le point de vue moral de l'entreprise et de ses mobiles. Dans l'espace de quatre années, sur l'emplacement de Tenochtitlan ruinée s'éleva une nouvelle ville, qui lui était inférieure sous le rapport de l'étendue, mais qui l'emportait grandement en magnificence. Elle occupait si exactement la même place, que la *Plaza Mayor* de la nouvelle ville couvrait le terrain jadis occupé par le palais de Montezuma et son grand *teocalli*, et qu'à l'endroit où s'élevait le temple du dieu de la guerre, se dressait la majestueuse cathédrale de Saint-François. Les soins de Cortez ne s'arrêtèrent point d'ailleurs à Mexico seule; il fonda dans des situations favorables Zacatula, sur les rivages du Pacifique; Colima, sur le territoire de Meehoacan; San-Esteban, sur le littoral de l'Atlantique et Medellin, près de la moderne Vera-Cruz. Dons libéraux de terrain et privilèges municipaux de toute sorte, il ne négligea rien pour attirer de nombreux colons dans les nouveaux établissements. La grande difficulté était d'y faire venir des femmes sans lesquelles, cependant, Cortez comprenait bien que ces colonies n'auraient qu'une existence éphémère. Il y pourvut en décidant que tout colon marié devrait faire venir sa femme dans l'intervalle de dix-huit mois, sous peine de perdre ses terres, et en infligeant une pareille pénalité aux célibataires qui, dans le même laps de temps, ne se pourvoiraient pas d'une compagne.

S'il fallait ajouter foi aux récits des historiens de la conquête, le plateau de l'Anahuac aurait été alors peuplé de 10 à 12,000,000 d'habitants. Toutefois, il est probable que pour donner plus de relief aux exploits de leurs compatriotes, ils ont quelque peu grossi le

chiffre des vaincus. Toutefois est-il que deux siècles et demi plus tard, en 1794, sous la vice-royauté de Ravillagigedo, le Mexique ne comptait pas plus de 5,270,000 habitants, chiffre qu'en 1803, Humboldt élevait à 5,837,000 dont 17 0/0 appartenant à la race blanche. Poinsett, en 1824, parlait de 6,500,000 et le recensement officiel de 1842 a indiqué 7,015,509 habitants, chiffre que les recensements de 1855, de 1857 et de 1876 ont successivement porté à 7,661,520, 8,247,660 et enfin 9,445,157. Tous ces chiffres, il faut bien le reconnaître, ne sont qu'approximatifs, et la difficulté d'obtenir des renseignements corrects, surtout sur la période de la guerre de l'indépendance, ainsi que de nombreuses causes perturbatrices parmi lesquelles figurent en première ligne les épidémies et l'état politique si troublé habituellement du pays, rendent à peu près impossible toute évaluation mathématique de la population mexicaine. Sous le rapport ethnographique, elle se groupait en 1811 à peu près comme suit : blancs, 1,106,041 ; Indiens, 3,646,032; métis, 1,311,943, chiffres qui sont devenus, d'après le recensement de 1876, les suivants : blancs, 1,783,998; Indiens, 3,567,995; métis, 4,637,468. Autrement dit, en soixante-six ans, il y aurait eu une augmentation annuelle de 1 0/0 quant à la population blanche, tandis que les races mêlées auraient triplé et que la race indigène aurait subi une diminution très considérable (1).

(1) Voir *les Etats-Unis mexicains*, par Ernest van Brussel, consul général de Belgique à la Nouvelle-Orléans (Paris, Challamel aîné, 1880). Voir également Geiger (John Lewis), *a Peap at Mexico*, narrative of a journey across the Republic from the Pacific to the Gulf (London, 1874). — Michel Chevalier : *Le Mexique ancien et moderne* (Paris, 1866). — Domenech : *Le Mexique tel qu'il est* (Paris, 1866).

De ces données telles quelles, il n'en résulte pas moins que l'élément blanc ne compte pas pour un cinquième dans la population totale du pays, tandis que la race indienne pure en représente bien près des deux cinquièmes, le reste appartenant aux races issues des mélanges du blanc avec le nègre et le Peau-Rouge. Les Indiens purs et les métis ont fourni à la patrie mexicaine des écrivains, des médecins, des industriels et jusqu'à des présidents de la République. Ils parlent de nombreux dialectes, parmi lesquels figure l'aztèque, dialecte qui dominait dans le pays lors de l'arrivée des Espagnols, et quelques-unes des peuplades d'Indiens *Bravos*, c'est-à-dire indépendants, ignorent même la langue des conquérants. Les Indiens *Mansos,* c'est-à-dire soumis, sont, au dire de tous les voyageurs, des hommes graves, tristes, qu'on voit rarement sourire et qu'on dirait encore mal consolés de la défaite que leur race, leur religion et leurs coutumes ont subie dans la personne des Montezuma et des Guatemozin. Ils ont le caractère doux, d'ailleurs, mais fort indolent, et l'on croirait, à voir leur invincible apathie, qu'ils subissent la vie plus qu'ils ne l'acceptent et surtout ne l'aiment. Les Bravos, eux, sont des nomades tout à fait endurcis, de véritables centaures, et des ennemis aussi invétérés que dangereux des citadins et des laboureurs, qu'ils aient le visage blanc ou le teint couleur de brique.

Quant aux blancs sans mélange, aux descendants des premiers *Conquistadores* et des colons espagnols, qui s'intitulent eux-mêmes *christiani vieji* — vieux chrétiens — c'est à peine, peut-être, s'ils sont trois cent mille; les autres huit cent mille ne sont blancs que par à peu près. Ceux-ci exercent dans les villes le petit commerce, tandis que ceux-là ont des palais à Mexico, ou

mènent dans leurs *haciendas* la vie de grands propriétaires, ou pour mieux dire de grands seigneurs féodaux. Ces haciendas, disséminées sur le sol mexicain à de grandes distances les unes des autres, embrassent des étendues de terrain parfois plus considérables qu'un de nos départements français, et entretiennent souvent sept à huit cents personnes de divers métiers. C'est là que se fait en grand l'élève des chevaux et des taureaux, paissant en liberté dans les prairies, sous l'œil de péons ou de vaqueros presque aussi sauvages et aussi indomptés qu'eux-mêmes. Entourées de territoires inhabités pour la plupart, si ce n'est par les fauves et que parcourent incessamment des bandes de Peaux-Rouges pillards, en quête de gibier et de la chevelure des quelques blancs que le métier de la chasse ou le goût des aventures attire dans les solitudes; ces haciendas s'élèvent le plus souvent sur le sommet de collines abruptes dans une position facile à défendre; leurs murs sont élevés, épais, entourés d'un fossé. En un mot, ce sont de vraies forteresses qui renferment dans leurs enceintes crénelées, non seulement l'habitation du hacendado lui-même, mais encore de nombreuses dépendances, telles que granges, magasins, logements des péons, chapelle.

D'après les calculs les plus récents, il existe actuellement au Mexique 5,724 haciendas et 13,318 *ranchos* ou fermes. On voit par là combien la petite propriété s'est peu répandue jusqu'ici sur le sol, et l'on peut hardiment affirmer que les hacendados ou grands propriétaires ont été au Mexique les fléaux de l'agriculture. Comme au Chili, au Pérou, sur les bords de la Plata, ils ont fait de la campagne mexicaine ce que les Chigi, les Borghèse, les Barberini avaient fait de la campagne romaine : un désert en certains endroits et

un foyer d'infection dans d'autres. La grande masse des cultivateurs se compose des *peones*, gens qui pour la plupart n'ont ni domicile fixe, ni liens réguliers de famille, et qui constituent de vrais prolétaires dans l'acception actuelle du mot, comme dans sa signification première d'éleveurs d'enfants. C'est parmi eux parfois, mais le plus souvent dans la classe supérieure qui fournit les *rancheros* ou petits propriétaires, que se recrutent les *servientos del campo*, que l'on pourrait appeler l'état-major de confiance de l'hacendado. Ce sont le *capataz*, sorte de majordome ou d'inspecteur placé à la tête de tous les conducteurs de chevaux, charretiers, bergers de l'habitation, et le *vaquero* ou bouvier en chef, qui prend soin particulièrement du gros bétail. Ils sont placés eux-mêmes sous la direction d'un *majoral*, qui est le gérant de l'habitation et son maître véritable en l'absence de l'haciendado. Et cette absence est un fait non seulement fréquent, mais pour ainsi dire normal, du moins dans le voisinage de Mexico et des plus grandes villes de la Confédération.

La grande propriété et l'immense étendue des domaines ne sont pas le seul obstacle à la prospérité de l'agriculture mexicaine : il y a encore le chiffre de la population qui est si peu dense, eu égard au développement du territoire qu'elle habite. L'argent ne fait pas défaut aux grands propriétaires, assurément, et les fortunes colossales ne sont rien moins que rares parmi eux. Mais ils n'ont pas le goût des améliorations et des nouveautés : descendants des anciens *conquistadores* et très fiers de cette origine, ils vivent les yeux tournés vers le passé, pour eux si plein de grands souvenirs, et s'ils pratiquent avec grandeur et simplicité tout ensemble l'hospitalité de leurs ancêtres,

s'ils sont loyaux et fidèles à leur parole, ils se soucient fort peu de l'agriculture et de ses mille tracas journaliers. Quant aux rancheros, ils disposent de peu de ressources pécuniaires, et chez eux le sentiment du progrès n'a fait encore que des progrès peu rapides. Aussi, est-ce à peine si l'on connaît au Mexique les machines agricoles les plus usuelles aux États-Unis et en Europe. Le système de rotation des récoltes n'y est guère appliqué et l'irrigation est rare. Quelques étrangers, parmi lesquels figurent un petit nombre de Français ou de Belges, ont cherché, il est vrai, à introduire au Mexique les méthodes perfectionnées de l'agriculture européenne; mais jusqu'ici leur exemple n'a pas été suivi : il n'y a exercé qu'une influence médiocre sur la culture indigène, et la routine a continué d'être la plus forte.

Baigné à l'est par l'Atlantique et à l'ouest par le Pacifique ; s'étendant sur une superficie de 200,000,000 d'hectares, du 15e au 22e parallèle nord et du 86e au 117e de longitude occidentale, le territoire mexicain occupe cependant une position privilégiée. Son littoral, sablonneux et aride en certains endroits, entrecoupé de lagunes, de marais et de forêts épaisses, appartient à la région intertropicale ; les bananiers, les orangers, les citronniers y viennent à merveille et mêlent leur verdure à celle des mimosas, des plaqueminirs et des palmiers. Cette zone partant de l'Océan se prolonge jusqu'à une hauteur de 3 à 4,000 pieds et comprend ce que l'on appelle les terres chaudes — *tierras calientes* — extrêmement fertiles, mais soumises à l'influence des miasmes pernicieux de la côte. La deuxième zone, celle des terres tempérées — *tierras templadas* — constitue dans son ensemble un immense plateau, situé entre le versant de l'Atlantique et

celui du Pacifique; on y range tous les territoires atteignant de 4,000 à 8,000 pieds d'altitude, c'est-à-dire la plus grande partie des États mexicains. Au-dessus de ce plateau s'étage la troisième zone, celle des terres froides — *tierras freddas* — laquelle embrasse les dernières assises des Andes et monte jusqu'à la région des neiges éternelles. On conçoit qu'avec une pareille disposition topographique, le Mexique présente tous les climats et une réunion des productions des diverses zones. Pour mieux dire, on y passe en quelques heures d'une température à une autre et de la flore intertropicale à la flore européenne. Ainsi, à Toluca, à quelques 2,600 mètres au-dessus des eaux du Golfe, on cultive l'agave ou l'aloès américain, tandis qu'à Tenochtitlan, plus bas de 326 mètres, on récolte des blés superbes, comparables aux meilleures variétés européennes. A Actopan, à 1,926 mètres d'altitude, on rencontre des champs de coton en plein rapport, et à Istla enfin, à 981 mètres au-dessus de la mer, on cultive la canne à sucre qui y vient à merveille.

Ces immenses ressources naturelles, l'agriculture mexicaine est loin, comme nous l'avons déjà dit, d'en tirer tout le parti possible. C'est, cependant, quelque chose que ce commencement de souci de l'agriculture chez les Mexicains, quelque faible qu'il soit encore; car ce n'est pas chez eux une tradition de race, et tout ce que les *Conquistadores*, leurs ancêtres, demandèrent, pendant trois siècles, à ce sol si nourricier, ce furent ses richesses minérales; ce fut l'or et l'argent qu'il recèle dans ses profondeurs. Alexandre de Humboldt a calculé que pendant toute la durée de la domination espagnole, les mines d'argent du Mexique n'ont pas livré moins de 4,500 tonnes du précieux métal, soit en

argent monnayé, quelque chose comme 12 milliards de francs, et l'on n'est pas tenté de trouver ce calcul exagéré, lorsque l'on songe qu'un seul gîte, celui de Valenciana, près de la ville de Guanaxato, produisit de 1768 à 1810, c'est-à-dire pendant quarante-deux ans, plus de 7,000,000 de francs, bon an mal an, et fit du seigneur Obregon, son heureux propriétaire, à la fois un comte de Valenciana et l'homme le plus riche de la terre. Les Indiens connaissaient eux aussi ces richesses; ils les avaient même exploitées avant l'arrivée des Espagnols, et l'on sait que Cortez ravit à Montezuma les lingots que le prince indien avait amassés. Ils ne se bornaient pas d'ailleurs à extraire de l'argent du sol : ils en tiraient aussi du plomb, de l'étain, du cuivre, tandis que les Espagnols ne s'inquiétaient que des métaux dits précieux et ne s'occupèrent que de ceux-ci. Aussi, dans l'Etat de Durango, ils creusèrent de nombreux gîtes argentifères, mais ils négligèrent tout à fait, quoique situé à une faible distance de la capitale de l'Etat, le *Cerro de Moncado*, énorme masse de fer d'une homogénéité telle que Humboldt la prit pour un colossal aérolithe et que, mise en œuvre, elle pourrait, assure-t-on, livrer annuellement 15,000,000 de tonnes de minerai. Eh bien! elle gît toujours à sa place; les Espagnols n'en ont rien tiré, pas plus que des deux mines de houille du Colima, ou de ses dépôts de fer magnétique.

Les gîtes d'argent natif de Batapilos sont classiques, et ceux de la Sonora, de San-Luis de Potosi, de Guanaxuato, de Real-del-Monte, de Zacatecas, de Guadalaxarra, qui s'étendent sur une longueur de 2,000 kilomètres sur chaque flanc des Andes mexicaines, étaient, du temps de Cortez, d'une richesse fabuleuse. Dès 1527, les Espagnols commencèrent de les exploiter

et, quelques années plus tard, la découverte, par un pauvre mineur, Barthélemy Medina, du traitement des minerais par l'amalgamation vint communiquer à cette exploitation un élan extraordinaire. Le système de Medina, adopté au Mexique dès 1557, ne fut introduit en Europe que vers la fin du XVIIIe siècle. Born l'importa en Hongrie en 1780, et Gilbert le fit connaître dans les célèbres établissements de Freiberg. Avec quelques modifications, ce procédé sert encore aujourd'hui à traiter d'importantes quantités de minerais d'argent dans les *haciendas de beneficio* de Guanajuto, de Zacatecas et du district de Pachuca. Les minerais sont apportés à l'état brut à l'usine; ils passent par les meules, et entrent ensuite dans des fourneaux où on les chauffe jusqu'à ce que les minerais communs qui s'y trouvent mélangés soient assez chargés d'oxygène pour ne plus avoir d'affinité avec le mercure. On place alors la cuite dans de grandes cuves dans lesquelles on introduit du mercure et de l'eau; on agite ce mélange pendant quelques minutes, ce qui amène l'amalgamation du mercure avec l'argent. Toute la masse est ensuite déversée dans des baquets; les scories sont mises à part, et l'amalgame, ainsi isolé, est jeté dans des sacs de cuir garnis de toile, afin de le dégager des parties de mercure qui, par suite de saturation, n'auraient point été absorbées. Le composé, d'une couleur plus ou moins plombée, qui demeure dans les sacs, en est alors retiré, coupé en gâteaux et déposé dans une immense retorte. Celle-ci est soumise à l'action du feu : le mercure amalgamé s'échappe sous forme de vapeur, passe au travers d'une couche d'eau et s'y condense, tandis que l'argent, désormais à l'état pur, demeure au fond de la retorte.

Dans les *haciendas de beneficio* de Real-del-Monte, le minerai, après avoir été concassé et moulu, se mêle à de la chaux dont l'adjonction détermine un grand développement de calorique. On ajoute ensuite à la masse de l'oxyde de plomb, et l'action du feu décompose rapidement ce dernier élément. Dans cet état il s'unit à l'argent, l'oxygène s'attachant aux scories formées par les minerais étrangers mêlés au minerai d'argent. Le plomb fondu et l'argent, ainsi combinés, sont retirés et placés dans un four à fond tournant. Des jets de flamme y sont projetés; le plomb sous leur action s'oxyde, forme de la litharge et se sépare finalement de l'argent laissé à l'état pur. Quand le minerai n'est pas riche, on l'étend, après l'avoir moulu et trempé d'eau, dans de grands réservoirs placés dans les cours des usines, dont chacun, ainsi rempli de pâte semi-liquide ou *torta*, contient environ 45,000 livres de matières. On y jette 1,600 livres de sel, puis une certaine quantité de sulfate de cuivre, et l'on fait piétiner ce mélange par des mules pendant une journée. Alors, on ajoute au mélange 750 livres de mercure, et le travail des mules recommence. Une fois terminé, la *torta* est transportée dans un immense lavoir où toutes les substances étrangères sont séparées de l'amalgame. La réduction de ce dernier s'opère ensuite de la manière ordinaire par le feu, avec perte d'environ 75 à 100 livres de mercure par *torta* (1).

Des revenus publics qui ne dépassent pas annuellement 100,000,000 de francs — avec une dette publique qui s'élève à 1,977,500,000 —; un commerce qui représente 142,425,000 de francs pour les impor-

(1) Van Bruyssel, les *États-Unis mexicains*, p. 45-53.

tations et 127,175,000 pour les exportations; une industrie embryonnaire et une agriculture languissante et arriérée, ce n'est pas assez vraiment pour un pays que la nature a doué d'éléments puissants de prospérité; qui possède un territoire riche et fécond en productions de toute sorte, des dépôts minéralogiques d'une incalculable puissance, ainsi que de nombreux ports assis sur les deux grands océans.

La grande raison de cette apparente anomalie est la faiblesse de la population mexicaine, et il est certain que 9 millions 1/2 d'habitants ce n'est point assez pour un territoire de 200,000,000 d'hectares, surtout quand c'est à peine s'il en y a 2,000,000 qui appartiennent à la race blanche et que le reste se compose d'Indiens ou de sangs mêlés. Les neuf dixièmes de ces Indiens ou de ces métis ne restent pas, il est vrai, oisifs : ils travaillent soit comme journaliers, soit comme domestiques, et beaucoup d'entre eux s'adonnent à l'agriculture. Mais leurs procédés agricoles sont ceux de leurs ancêtres au temps de Montezuma et, vivant de peu, ce sont de très mesquins consommateurs. Ils ne se procurent que les articles strictement nécessaires et qui paraissent encore d'un achat bien lourd à leurs pauvres finances.

On peut très bien accorder à l'auteur d'une remarquable étude sur le Mexique que nous avons eu plus d'une occasion de citer « que les rigueurs de l'ancien régime colonial et les luttes sanglantes qu'elles provoquèrent n'étaient pas de nature à encourager un mouvement d'émigration européenne vers ce pays. » Rien de plus vrai; mais il y a de longues années que les Mexicains sont maîtres de leurs destinées, et M. le consul Van Bruyssel doit connaître *in petto*, si la réserve diplomatique l'empêche de la proclamer tout

haut, la cause qui a empêché l'émigration et les capitaux européens de se diriger vers le golfe de Mexique comme ils ont pris la route de l'estuaire de la Plata et des rivages chiliens. C'est qu'ils ne rencontraient point là les avantages et la sécurité qui les avaient attirés ici : c'est que l'état d'anarchie et de débandade, pour ainsi parler, qui a été trop longtemps l'état normal de la République mexicaine n'était pas pour beaucoup tenter ni les personnes ni les écus. On voit luire heureusement pour ce pauvre pays, si travaillé par les révolutions militaires, les premières espérances d'une ère nouvelle. L'ancien président, qui devait quitter le pouvoir au mois de décembre 1880, en est descendu tranquillement, et son successeur l'a remplacé légalement sans qu'un *Pronunciamento* ait éclaté, fait jusqu'alors sans précédent. « Les idées et les choses », écrit à ce sujet un Américain, M. Mairesse, agent général des compagnies minières des Etats-Unis établies au Mexique, « les idées et les choses ont bien changé en ces derniers temps. Les hommes marquants n'ont pas cessé, sans doute, d'être ambitieux; mais cette ambition semble être désormais d'être utile à leur pays et de faciliter le développement de ses richesses et de ses innombrables ressources. L'expérience du passé a été profitable à tous; les auteurs de *Pronunciamentos* ne trouvent plus aussi facilement des dupes qui se sacrifient à leurs égoïstes ambitions. Le peuple n'a pas de passions politiques, et sa conduite semble plus près d'être guidée par ses intérêts que par ses sentiments (1). »

Une des plaies vives du Mexique jusqu'à ce jour a été l'abondance de ces généraux et de ces colonels

(1) *The Mining Record*, n° du 30 décembre 1880.

sans troupes, qui ne recevaient du gouvernement que des salaires intermittents et dont l'industrie était, s'il est permis d'ainsi dire, la production du désordre. M. Mairesse nous annonce que les cadres de l'armée régulière ont été singulièrement réduits ; que les officiers qu'ils comprennent encore sont régulièrement soldés, et que les officiers sans emploi reçoivent des subsides jusqu'à ce qu'ils soient retraités ou placés dans les fonctions civiles. Les chemins de fer que la République construit en ce moment même ouvriront une nouvelle carrière à beaucoup d'entre eux, et seront aussi un débouché précieux pour les chercheurs d'emplois publics qui pullulent au Mexique, comme chez nous aussi, malheureusement. Deux grandes lignes ont été récemment concédées à des capitalistes américains ; l'une partira d'un point du golfe, situé au sud de la Vera-Cruz pour aboutir au littoral du Pacifique par la province d'Oaxaca, et l'autre doit relier le port d'Acapulco, sur le Pacifique, à Mexico. D'autre part, le gouvernement mexicain a concédé à M. Edward, du Massachusetts, la concession d'une voie ferrée à travers l'isthme de Tehuantepec; ce chemin, qui doit avoir une longueur de 224 kilomètres, reliera les deux océans, et son terminus oriental sera aux embouchures de la rivière Goatzcoalcos. Sa voie passe partie à travers de riches plantations de café et des champs de cannes à sucre, partie à travers un terrain marécageux et des forêts. Mais, nulle part, il ne sera nécessaire de pratiquer des tunnels ou de grandes tranchées à ciel ouvert, et nulle part non plus le climat n'opposera de sérieux obstacles à la marche des travailleurs.

Les Yankees méditent une autre entreprise d'une plus haute portée, et le temps ne paraît plus désor-

mais fort lointain où l'on verra la locomotive circuler entre New-York et la capitale des princes aztèques. Pour le moment, le seul railway mexicain de quelque importance est celui qui se dirige de Vera-Cruz sur Mexico; mais il est question de construire deux autres lignes qui traverseront la Sonora et les provinces centrales. L'une partirait de Guaymas, sur le golfe de Californie, et viendrait s'embrancher à la frontière de l'Arizona sur l'*Atchison*, *Topeka and Santa-Fe Railroad*, tandis que l'autre, auquel les Yankees donnent déjà le nom de *Central Mexican*, partirait de Mexico pour aboutir à El Paso, en jetant des embranchements, d'une part, sur Loredo et, de l'autre, sur San-Blas, sur le littoral du Pacifique. Les travaux en sont commencés, et il est probable qu'au 1er mars prochain le chemin de la Sonora sera terminé d'Hermosillo à Guaymas : d'un autre côté, on prête au *Southern Pacific* l'intention de prolonger sa ligne jusqu'à El Paso, dès que le *Central Mexican* y sera parvenu lui-même, de sorte que ces divers travaux s'exécutant, une voie non interrompue de rails courant sur une longueur de 2,780 milles — 4,488 kilomètres — reliera Mexico à New-York, la grande cité américaine et le grand emporium du commerce américain, ce qui serait incontestablement un fait d'une incalculable portée sur l'avenir commercial du Mexique et ses destinées politiques elles-mêmes.

III

LE PÉROU

Après le Brésil, le pays qui a reçu le nom de Pérou est le plus grand État de l'Amérique du Sud, et l'immense chaîne de montagnes qui court tout le long du continent américain, et qui en constitue pour ainsi dire l'ossature, le divise en trois zones très distinctes de climat et de nature, partant de flore, de faune et d'habitants.

La première, — la *Costa*, ou région cisandine, — n'est qu'une sorte de plan incliné, large de 60 à 100 kilomètres environ, montueux et aride, qui s'étend sur toute la longueur du Pérou entre les sommets occidentaux de la Cordillère et l'océan Pacifique. La deuxième, — la *Sierra* ou région interandine, — se compose d'une suite de montagnes et de plateaux régnant, comme la *Costa*, d'un bout du pays à l'autre et offrant une largeur qui varie de 60 kilomètres à 200. Le caractère constitutif de cette zone est son extrême élévation qui n'est dépassée qu'en certains points du système himalayen. Quelques sommets se dressent à 6,000 mètres et plus au-dessus de la mer : ceux de 4 à 5,000 mètres abondent, et le plateau du lac de Titicaca a une altitude de 3,915 mètres, c'est-à-dire inférieure d'un cinquième seulement à celle du Mont-

Blanc, ce géant des montagnes de l'Europe. La troisième enfin, — la *Montana* — ou région transandine, — large de 500 à 1,000 kilomètres, se divise à son tour en deux parties distinctes, aussi dissemblables entre elles que la Costa et la Sierra. L'une, la zone des *Bosquetes y Mosquitos*, c'est-à-dire des forêts et des moustiques, est un pays fort bien arrosé et tout à fait fertile, mais que son insalubrité et ses moustiques rendent presque inhabitable. La *Montana* proprement dite, au contraire, est très saine et ses montagnes, bien moins abruptes que celles de la Sierra, sont entrecoupées de vallées et de plaines d'une fertilité incomparable. Telle est, par exemple, la *Pampa del Sacramento* située entre le Huallaga et l'Ucayali. Longue d'environ 500 kilomètres et large de 100 à 200; si admirablement arrosée qu'on n'y connaît pas un kilomètre carré sans un cours d'eau quelconque; recouverte d'un sol végétal dont l'épaisseur est fréquemment d'une dizaine de mètres, elle l'emporte en beauté, comme en étendue et en splendeur, sur les plaines de Castellamare aux environs de Naples, ou celles de la Mitidja sous Alger, et ce n'est guère que sur les bords de quelques grands cours d'eau de l'extrême Asie, que le voyageur peut rencontrer quelque chose d'analogue à tant de richesse naturelle.

Voilà le Pérou dans sa configuration et sous ses traits les plus frappants : un pays qui réunit l'Apennin ou les Vosges avec leurs beaux sites, leurs douces vallées, leurs eaux vives, leurs bois ombreux; l'Atlas avec ses rochers nus, ses oasis soudaines, ses plantes bizarres ; les Alpes avec leurs glaciers et leurs neiges; l'Etna et le Vésuve avec leurs laves, leurs horreurs, leurs panaches de fumée ondoyante. Cette terre, si privilégiée de la nature, est bien faite encore

pour solliciter l'attention de l'archéologue ou de l'ethnographe et la captiver. Elle renferme les vestiges de l'une de ces étranges civilisations aborigènes que les Cortez et les Pizarre trouvèrent à leur débarquement dans le Nouveau-Monde, et qu'ils détruisirent. Elle a ses *Huacas*, ou pyramides funéraires, toutes pleines d'os et de crânes broyés; de momies effrayantes à voir dans leur sac mortuaire en laine de vigogne, des armes des anciens habitants et des témoignages de leurs industries — frondes, casse-têtes, lances, massues et machetes, ciseaux et hachettes de bronze; vases en terre noire et en pâtes blanches; vases d'or, d'argent, de cuivre; têtes postiches en bois coiffées de plumes, de laine ou de coton; bagues, bracelets, épingles, épiloirs; *Punchos* frangés, bonnets, chemisettes, ceintures, avec dessins dans la trame, en gaze de coton brochée de laine, métiers avec leur tissu non terminé. Elle a ses palais ruinés qui s'étageaient en terrasses sur des montagnes entières et ses *Intihuatanas*, ou sanctuaires du soleil, qui en couronnaient les sommets, avec leurs escaliers de pierre, leurs fresques, leurs vastes galeries et leurs immenses jardins. Elle a ses forteresses taillées en gradins dans le roc, assises à leur base sur des socles de granit et terminées à leurs plate-formes supérieures par des groupes de petits fortins; enfin ses étonnants aqueducs qui amenaient l'eau dans les campagnes et qui l'y distribuaient avec une logique et une précision comparables au système de la circulation dans les veines du corps humain (1).

(1) Voir Grandidier.: *Voyages dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie* (1863); Hutchinson : *Two years in Peru* (1874); Carrey: *Le Pérou : tableau descriptif, historique et analytique* (Paris, 1875);

I

On rapporte qu'un jour Huayna Capac, un des plus grands monarques incas, apprit l'arrivée des Espagnols dans le Nouveau-Monde. Il s'informa des nouveaux venus et de ce qu'ils venaient faire : on lui raconta leurs premières conquêtes et, devinant dès lors le sort de ses descendants, il prédit à son peuple la ruine et la désolation. Les premiers pas de ces aventuriers blancs et barbus, comme il les appelait, lui avaient fait entrevoir, dans le crépuscule de l'avenir, son empire détruit, son fils étranglé, sa nationalité expirant sous le fouet de l'étranger.

Ce n'était pas une pure vision, hélas ! et si Huayna Capac, héritier des grands talents de son père Yupanqui, eut un règne presque constamment prospère, au lendemain même de sa mort, une lutte éclata entre ses deux fils, l'un légitime et l'autre naturel, entre qui il avait divisé ses États, et ce fut pendant cette lutte que les Espagnols parurent et s'emparèrent du Pérou. Conduits par Christophe Colomb à ces nouveaux rivages, où ils abordèrent en 1492 pour la première fois, ils s'y étaient successivement installés aux Antilles, à la Côte-Ferme, sur les rivages mêmes du Pacifique, et Fernand Cortez avait conquis le Mexique (1519). A Panama, l'une de ces colonies naissantes, on apprit bientôt qu'à quelques cent lieues au sud de Mexico, sur le littoral du Pacifique, se trouvait une contrée où le fer, d'après

Squier : *Peru: incidents of travel and exploration in the Land of the Incas* (1877) ; Wiener : *Pérou et Bolivie, récit de voyage*, etc., (Paris, Hachette, 1880).

les bruits qui couraient, était moins commun que l'or. Il n'en fallait pas tant pour surexciter les appétits de ces gentilshommes ruinés, de ces capitaines sans troupes, de ces prêtres sans ouailles qui formaient le noyau de la population des établissements nouveaux, et bientôt une association se forma pour la conquête de ce pays fortuné entre trois aventuriers de profession : un prêtre, qui était en même temps maître d'école, et deux capitaines de fortune. Ce prêtre, Fernand de Laque, apporta 100,000 francs pour sa quote-part, et des deux autres associés, François Pizarre et Diego d'Almagro, l'un partit avec les premiers soldats qu'il avait pu réunir, tandis que l'autre se chargeait d'en enrôler de nouveaux et d'amener promptement des renforts.

Bâtards tous les deux, Pizarre et Almagro étaient également braves, cruels et avides ; mais Almagro, plus loyal et vraiment généreux, le cédait à Pizarre sous le triple rapport de l'énergie, de la réflexion et de la ruse. Ce dernier, religieux ou feignant de l'être, courageux et persévérant, fourbe et cruel comme la plupart des condottieri de son temps, mais généreux et ouvert à l'occasion ; ce dernier avait tous les vices aussi bien que toutes les qualités qu'il fallait pour diriger une bande de flibustiers et la plier à ses propres fins. Porcher devenu soldat, ancien compagnon de Nunez de Balboa dans l'audacieuse expédition qui conduisit ce glorieux aventurier sur les rivages du Pacifique et plus tard l'un des lieutenants de Cortez, son compatriote, peut-être même son parent, Pizarre n'avait cessé de rêver une expédition analogue à celle du Mexique. A ces divers titres, il était le chef naturel de l'expédition qui allait entreprendre la conquête du Pérou : il en prit réellement la direction, et c'est lui

que l'histoire salue avec raison comme le héros de cette conquête, quoique parfois elle ait diminué le rôle éminent qu'y joua le second de Pizarre, l'héroïque Diego de Almagro.

L'expédition s'ouvrit sous de mauvais auspices, et pendant sept années la fortune sembla s'acharner contre ses trois promoteurs. Pizarre, parti avec 115 hommes, fut forcé après plusieurs vaines tentatives de débarquement de se réfugier à Chinchama de Gallo, l'une des îles inhabitées de la côte; il y resta six mois et il avait perdu tout son monde, à l'exception de douze hommes, lorsque fort heureusement Almagro survint avec des renforts et des vivres. Ensemble ils descendirent alors jusqu'au 9e degré de latitude sud, au milieu même de la côte du futur Pérou; mais ils ne purent aller plus loin : épuisés de forces, ils rentrèrent à Panama d'où Pizarre regagna l'Espagne. Il y fut tout d'abord arrêté pour dettes; mais la cour, instruite des motifs de son retour, le fit relâcher : elle l'accueillit bien et l'investit du gouvernement de ses futures conquêtes. Il revint sur-le-champ à Panama accompagné de ses quatre frères et plein, cette fois, d'une confiance dans son entreprise qui en présageait le succès.

Il débarqua à Tumbez, ville qu'il avait déjà visitée, et fut s'établir trente lieues plus loin dans l'intérieur, non loin du lieu où il devait plus tard fonder Piura. L'Empire inca était alors en pleine guerre civile, et une lutte sanglante mettait aux prises Huascar, l'Inca légitime de Cuzco et Athahualpa, l'enfant naturel établi à Quito. Huascar, vaincu à deux reprises, avait été fait prisonnier, et son heureux rival, vengeant les défaites de ses aïeux maternels sur les conquérants de sa nationalité, pillait, saccageait,

brûlait et détruisait tout sur son passage (1). Mais, pour une grande partie des Quichuas, il n'était qu'un usurpateur, le fléau de l'empire, et les partisans de Huascar, désireux avant tout de son renversement, étaient disposés à l'attendre même des étrangers. Pizarre, campé dans une province ravagée par Athahualpa, profita de ces dispositions pour se faire donner non seulement des vivres, mais des subsides pécuniaires, et il envoya 36,000 pièces d'or à Panama pour s'y procurer des renforts. En même temps il se conciliait des alliés, probablement même des émissaires à la cour et jusque dans l'armée d'Athahualpa à qui il se faisait annoncer comme un envoyé pacifique du roi d'Espagne.

Enfin, le 27 septembre 1532, le hardi aventurier se met en marche et, avant d'entrer en plein pays ennemi, il passe la revue de ses troupes. Son armée se montait en tout à 200 hommes : 110 fantassins, 67 cavaliers, 20 arbalétriers et 3 arquebusiers ; Pizarre ne leur voile pas les dangers de l'entreprise qu'il va tenter, il les leur détaille même : « Ceux d'entre vous, leur dit-il, qui ne se sentent pas le courage de pousser plus avant, qu'ils retournent en arrière. Mais si peu que vous restiez, j'irai jusqu'au bout avec vous. » Neuf hommes seuls le quittèrent et Pizarre, continuant sa route marcha droit à l'Inca qui, avec une partie de son armée, était campé à Cajamarca où il prenait les bains. Athahualpa laissa les Espagnols pénétrer tout près de son camp sans les inquiéter : le jour même de leur arrivée, il reçut le frère de Pizarre, le combla d'amitiés, de présents et de vivres et lui

(1) Athahualpa était né d'une union morganatique de Huayna Capac avec la fille du roi de Quito, dépossédé de son royaume par le père même de Huayna Capac.

promit d'aller dîner le lendemain avec lui dans la ville. Aussitôt le retour de son frère à Cajamarca, Pizarre tient un conseil et y prémédite un véritable guet-à-pens contre l'Inca : on le laissera venir en plein camp espagnol, et là, on s'emparera de lui mort ou vivant. Le lendemain, Athahualpa, fidèle à sa promesse, arrive ; il a derrière lui la suite nombreuse dont il a coutume de s'accompagner, mais cette suite est comme lui-même sans armes : ils viennent en amis. Il pénètre dans la ville sans apercevoir d'étrangers et déjà il était parvenu jusqu'à la grande place, lorsqu'un moine, du nom de Valverde, qui accompagnait les Espagnols, se présente, escorté d'un interprète et portant d'une main un crucifix, de l'autre une Bible. L'étrange ambassadeur accoste l'Inca, et dans un discours, qui est un singulier mélange de mysticisme et d'insolence, il somme Athahualpa d'embrasser la foi chrétienne et de se reconnaître sujet du roi d'Espagne.

La partie théologique de cette étrange harangue fut tout à fait perdue pour l'Inca, mais quelques-unes de ses phrases, d'un sens beaucoup plus clair, le remplirent d'indignation et de courroux. Il s'efforça néanmoins de rester calme dans sa réplique : « Je ne veux être tributaire d'aucun homme », répondit-il à Valverde, « pas plus que je ne veux changer de religion. Quant aux autres choses que contient ton discours, leur signification m'échappe, et je serais bien aise de savoir où tu les as puisées. » « Là dedans, » répondit Valverde, en ouvrant sa Bible. Athahualpa prit alors le livre, et le portant à son oreille : « Cela ne parle pas », dit-il ; « tu te railles de moi, » et il jeta le livre à terre avec violence. Le moine le ramassa et revint vers les siens. Pizarre alors fait déployer une bannière blanche

et tirer un coup d'arquebuse; c'était le signal convenu : les Espagnols se ruent sur les indigènes et le massacre commence. Les Péruviens étaient de 5 à 6,000, mais ils ne s'attendaient à rien : ils ployent sous le choc et, décimés par les arquebusiers, ils fuient bientôt de toutes parts. Quelques-uns, cependant, s'étaient réunis autour de la litière de l'Inca, et le défendaient bravement. Pizarre, alors, qui s'était toujours tenu non loin d'Athahualpa pour agir selon les circonstances, se fraye un chemin jusqu'à lui. Il le saisit par ses longs cheveux, le jette à terre et, le déclarant son prisonnier, défend aux siens d'y toucher sous peine de mort.

Cette scène de meurtre eut pour lendemain une scène de pillage ; Pizarre fit prendre au camp de l'Inca, dans les temples de Caja marca et dans ses maisons tout ce qu'il plut à ses envoyés de prendre. Les Indiens terrifiés laissèrent tout faire, et le butin que les Espagnols s'approprièrent ainsi a été évalué à 15,000,000 de francs, sans parler des captifs. Pizarre, cependant, feignit de traiter en ami sa victime; il alla dîner avec lui comme avec un hôte, le soir même du guet-à-pens, et se vanta de l'avoir protégé pendant le carnage. Athahualpa, trompé par la perfidie de l'Espagnol, parla de se racheter. « Si vous me libérez, dit-il, » je couvrirai d'or tout le sol de la chambre où je suis, » et comme les gardiens laissaient échapper à cette offre un rire moqueur : « Oui, non seulement le sol mais la chambre entière jusqu'ici », reprit le captif, marquant du doigt la muraille et levant le bras jusqu'où il pouvait atteindre. Or, la chambre avait 20 pieds espagnols de long sur 17 de large, soit 6 mètres 22 sur 4 mètres 81, et la ligne tracée par Athahualpa était à 2 mètres 83 du sol : c'était donc 70 mètres

cubes à remplir d'or. Quelque exorbitante que fût cette rançon, bientôt elle arriva néanmoins de tous les côtés; elle venait par charges et ce fut à peine si dans quelques temples, celui de Pacha-Camac notamment, les prêtres cachèrent les trésors confiés à leur garde. L'Inca n'était-il pas souverain-pontife aussi bien qu'empereur; tout l'or du pays n'était-il pas sien et n'avait-il pas le droit d'en disposer à sa guise, même en faveur d'un ennemi? Bref, Pizarre, en fin de compte, tira de l'Inca la somme de 80 millions de francs, colossale pour le temps.

Dans l'intervalle, Almagro lui avait amené quelques renforts qui lui permirent d'expédier des petits détachements dans diverses provinces. Loin d'y rencontrer des obstacles, ils furent reçus avec toutes les marques possibles de respect et de soumission, et Athahualpa commença de s'inquiéter très sérieusement de sa position et des dangers qui l'entouraient. Entre temps, il apprit que quelques Espagnols, qui se rendaient à Cuzco, avaient été voir son frère Huascar au lieu de sa détention, et que le prince captif s'était efforcé de les gagner à sa cause en leur promettant de leur solder, s'ils l'épousaient, une rançon supérieure à celle que Athahualpa lui-même leur avait promise. Celui-ci, bien au courant de l'insatiable avarice de ses geôliers, prit peur et résolut de se défaire de son frère ; il commanda de le mettre à mort, et cet ordre, comme tous ceux qu'il donnait du fond de sa prison, fut ponctuellement exécuté. Ce nouveau crime profitait autant aux Espagnols qu'à lui-même ; toutefois, ils s'en firent une arme contre l'Inca lorsque, sa rançon une fois complétée, il réclama sa mise en liberté : ils l'accusèrent de fratricide, comme aussi d'avoir entretenu des concubines, ordonné des sacrifices humains

et enfin fomenté des révoltes contre les Espagnols. Vainement Athahualpa invoqua-t-il les mœurs de son pays et prouva-t-il la loyauté de sa conduite ; son procès était de pure forme et sa sentence rendue d'avance. Il fut condamné à être brûlé vif, mais Valverde ayant obtenu *in extremis* qu'il se fît chrétien avant de mourir, on lui promit de l'étrangler, et cette fois on lui tint parole. Il fut baptisé sous le nom de Don Juan de Athahualpa et presque aussitôt étranglé au bruit du *Credo* que ses bourreaux chantaient pour le salut de son âme !

Athahualpa mort, Pizarre le remplaça aussitôt par un fantôme de monarque, Toparca l'un de ses frères, et, à la tête de 500 hommes, dont un tiers à cheval, se mit immédiatement en marche pour Cuzco. Toparca les suivait, accompagné d'une nombreuse suite d'Indiens; mais il mourut en route, assassiné probablement par l'un de ses caciques, et Pizarre lui donna pour successeur Manco Capac, frère de Huascar. La colonne arriva enfin à Cuzco ; les Espagnols s'y conduisirent comme déjà ils l'avaient fait à Cajamarca et tout le long de la route, pillant tout, prenant tout, détruisant tout. Les couvents, les temples, les maisons, tout fut livré au pillage ; les Indiens supportèrent tout sans mot dire : la présence de leur Inca au milieu des pillards justifiait à leurs yeux ces excès, et ils n'en avaient pas encore assez souffert pour se redresser sous les ignominies et chercher à s'y soustraire. Ce moment vint, mais il était déjà trop tard. En vain Quisquis, un des généraux d'Athahualpa, tenta-t-il un soulèvement : Manco Capac, assisté de quelque cavalerie espagnole, court à sa rencontre et le met en déroute. En vain Manco Capac lui-même, fatigué des exigences de plus en plus brutales de ses maîtres, se

révolte-t-il, et vient-il à la tête de 200,000 hommes assiéger ses nouveaux maîtres dans Cuzco : après quelques mois d'une lutte héroïque, mais mal conduite, il est défait par Almagro et les quatre frères de Pizarre, D'autres révoltes éclatent encore éparses sur les divers points du territoire, et elles sont assez nombreuses pour effrayer les Espagnols, qui demandent des secours au Mexique; ils en triomphent néanmoins et, dès la fin de 1536, quatre ans à peine après le guet-à-pens de Cajamarca, c'en est fini pour les Indiens. D'un bout à l'autre de l'Empire et par delà, jusqu'aux extrémités du Chili, tout est soumis, tout est obéissant.

La conquête une fois consommée, les conquérants se mirent à se dévorer entre eux. Il y avait en eux « trop de convoitises allumées, trop de sang humain répandu, de remords amoncelés peut-être pour qu'il leur fût possible de partager tranquillement leur proie (1) », et par un juste retour des choses d'ici-bas, dès qu'il fut question de diviser les dépouilles, la lutte commença. En moins de quinze ans, les *Consquistadores* disparaissent presque tous, chefs et soldats, de la scène qu'ils ont ensanglantée, et ils en disparaissent tragiquement, au sein même de leur triomphe. Sans souci des Indiens révoltés qui assiègent Cuzco, Almagro et ses partisans se battent dans les rues de cette ville contre deux des frères de Pizarre, Ferdinand et Gonzalès, et la lutte se termine par la mort d'Almagro, que ses exploits, ni ses soixante-dix ans n'empêchent d'être étranglé, puis décapité. Pizarre et ses quatre frères meurent aussi de mort violente, ou subissent un sort plus dur que la mort même. Juan périt à Cuzco des suites d'une blessure

(1) Carrey, *le Pérou*, chap. x.

reçue au siège de cette ville, et c'est le plus heureux des cinq peut-être, car il meurt de la mort d'un soldat. Gonzalès, parti à la découverte de l'intérieur du continent avec François Orellana est abandonné en route par celui-ci. Après une année de misères inouïes, il regagne le Pérou, mais mourant et destiné bientôt à une fin affreuse. Son frère, François Pizarre, le chef de la lignée, une fois assassiné par de misérables traîtres, Gonzalès s'établit dictateur aux applaudissements des colons; il gouverne en cette qualité pendant trois ans; mais il perd une bataille contre Pedro de la Gasca, que Charles-Quint a nommé vice-roi, et on le fait prisonnier. On le condamne à la décapitation et ses biens sont confisqués; on rase sa demeure, on y sème du sel et, comme en Orient, sa tête est clouée sur un poteau devant Cuzco avec une inscription infamante (1).

Pedro de la Gasca n'était pas le premier vice-roi qu'eût reçu le Pérou : il avait eu pour prédécesseur Blasco Nunez de Vela, qui était arrivé muni des pleins pouvoirs de Charles-Quint et porteur de tout un code élaboré par ce prince et l'Audience Royale de Castille à l'usage des possessions espagnoles du Nouveau-Monde. Ce code protégeait les Indiens ; il déplut aux colons, et ils chassèrent Blasco Nunez de Vela qui, d'ailleurs, était malhabile et tyrannique. Gasca, descendant, disait-on, de Casca, l'un des assassins de Jules César, gouverna avec une main de fer ; il ordonna des exécutions en masse, et tout ce qu'il put atteindre fut mis à mort, sans forme de procès, au gré de son seul caprice. Il parvint ainsi à remettre quelque ordre

(1) Pour ces événements historiques, il faut consulter *l'Histoire de l'Amérique* (liv. VI) de Robertson, et surtout la magnifique *Histoire de la conquête du Pérou*, qui fait pendant à son *Histoire du Mexique*, de William Prescott.

dans la colonie ; homme, d'ailleurs, intègre et désintéressé, il fut l'un des rares vice-rois du Pérou qui rentrèrent en Espagne sans s'être enrichis dans leur vice-royauté. Il avait lui aussi étendu sur les indigènes une main protectrice, mais après lui ils ne furent que plus énergiquement pressurés et plus habilement rançonnés. En vain, Barthélemy de Las Casas, le vénérable évêque de Chiapa, fit-il entendre en leur faveur sa voix indignée et suppliante ; l'Espagne était trop loin, et trop de gens y étaient intéressés, ainsi qu'au Pérou même, à maintenir cette exploitation pour que ses protestations eussent la moindre chance de se faire entendre. Pendant trois siècles, l'Espagne opprima et pressura les Quichuas du Pérou, comme les Aztèques du Mexique et les Guaranis de la Plata. Tous les moyens lui furent bons à cette fin : fiscalité à outrance, rapacité commerciale, fourberies, pillages, violences, exécutions même, elle usa de tout et employa tout. Pendant la lutte des vainqueurs entre eux les Indiens avaient été ménagés, parce qu'ils faisaient l'appoint de chacun des partis qui se disputaient leur pays ; mais ce fut comme on ménage d'utiles bêtes de somme, et quand on n'eut plus besoin de leurs services, personne n'eut plus le moindre égard pour eux, ni la moindre reconnaissance.

Mais quelle était donc cette civilisation incasique à laquelle la civilisation espagnole se substitua et dont elle ne laissa subsister que des vestiges matériels ? L'illustre Alexandre de Humboldt a parfaitement résumé en quelques lignes l'idée que le monde savant s'est habitué à s'en faire. « L'Empire des Incas », dit-il, « ressemblait à un immense établissement monastique, dans lequel son rôle était prescrit à chaque membre de la communauté ; un gouvernement théo-

cratique et guerrier, tout en favorisant les progrès de l'industrie, les travaux publics et tout ce qui indique, pour ainsi dire, une civilisation en masse, entravait le développement des facultés intellectuelles. Les institutions politiques les plus compliquées que présente l'histoire de la société humaine avaient étouffé le germe de la liberté personnelle, et le fondateur de Cuzco en se flattant de pouvoir forcer les hommes à être heureux, les avait réduits à l'état de simples machines. » C'est sous ces traits, en effet, que les historiens du XVI[e] siècle, les Garcilasso de la Vega, les Balboa, les Montesinos, les Herrera, ont dépeint la société péruvienne avant la conquête, et c'est bien là l'image qui, reproduite depuis bientôt quatre siècles avec d'insignifiantes variantes et des couleurs plus ou moins affaiblies, ou plus ou moins intenses, s'est emparée de l'esprit des hommes d'étude et s'y est à la longue gravée. Le grand historien américain Prescott a fini de l'y fixer. Après avoir tracé dans le premier chapitre de son livre (1) le tableau de ce qu'on peut, dit-il, appeler l'aristocratie péruvienne et en avoir marqué les traits particuliers et originaux, il prévient

(1) *History of the Conquest of Peru, with a preliminary View of the Civilisation of the Incas* (Histoire de la conquête du Pérou avec un tableau préliminaire de la civilisation des Incas). Prescott fait remarquer que le nom de Pérou était inconnu des indigènes. Cette appellation lui fut appliquée par les conquérants et provient d'une mauvaise prononciation. — *Perù* — du mot *Pelù*, qui en indien désigne une rivière. Telle est l'explication de Garcillaso de la Vega, qui vaut bien celle de Montesinos. Selon celui-ci, le *Perú* ne serait autre chose que la biblique *Ophir*, dont le nom successivement se corrompit en ceux de *Phirù*, de *Phzirù* et finalement de *Perú*. C'est ce que Montesinos appelle une transformation toute *naturelle*, et il consacre tout un livre de ses *Memorias*, — trente-deux chapitres, s'il vous plaît, — à cette belle découverte.

son lecteur « qu'il sera bien plus surpris encore quand il descendra aux basses classes et reconnaîtra la vraie nature des institutions péruviennes, institutions aussi artificielles que celles de Sparte et non moins répugnantes, quoique par d'autres côtés, aux principes essentiels de la nature humaine. »

D'après une des nombreuses traditions qui avaient cours dans le pays et celle qui est le plus répandue parmi les savants européens, il faut reporter l'origine de cette civilisation au commencement du XIe siècle de notre ère, époque où deux enfants du soleil, Manco Capac et Mama Occla, frère et sœur, apparurent chez les Quichuas, arrivant du ciel en droite ligne. Ils se fixèrent à Cuzco et jetèrent les fondements d'une monarchie théocratique et despotique, assez semblable à l'ancienne royauté égyptienne. L'Inca était placé à une incommensurable distance de ses sujets, et même les plus fiers parmi les nobles Péruviens, ceux qui se prétendaient issus du soleil comme lui-même, n'osaient paraître en sa présence que pieds nus et portant, en guise d'hommage, un petit fardeau sur les épaules. En sa qualité de représentant du soleil, il était le pontife suprême de l'empire ; il présidait aux grandes cérémonies de la religion et aux plus augustes manifestations du culte national. Il levait des armées et les commandait d'habitude ; il fixait les impôts, rendait les lois et veillait à leur exécution, nommant et révoquant les juges à son bon plaisir. De lui découlait tout pouvoir et découlait toute autorité ; en un mot, il était, comme Louis XIV le dit plus tard, « il était l'État et tout l'État ».

L'Inca cherchait à justifier ses prétentions à une origine divine en déployant le plus grand luxe tant dans ses habits que dans sa manière générale de vivre. Ses

vêtements étaient en laine de vigogne, la plus belle qui pût se trouver, richement teints et chargés de pierres précieuses. Autour de sa tête s'enroulait un turban aux plis multiples, qu'on appelait *Élatu* et que relevaient deux plumes d'un oiseau rare et curieux, le *Coraquenque* (le condor), emblème de la royauté. Les oiseaux qui fournissaient ces plumes habitaient une région déserte, au milieu des montagnes, et il était défendu de les détruire, même de les prendre, comme exclusivement destinés à fournir la parure de tête du souverain. Chaque Inca, lors de son avènement au trône, recevait une nouvelle paire de ces plumes, et ses crédules sujets croyaient qu'elle provenait du même couple d'oiseaux immortels. L'immense vanité de ces princes ne connaissait pas de bornes : « Si je ne le voulais pas », répondait Athahualpa à Pizarre témoignant quelque doute sur la fidèle exécution des ordres du prince son prisonnier, « si je ne le voulais pas, les oiseaux ne voleraient pas dans mon empire. » Elle survivait même à la tombe : à la mort de chaque Inca, le pays lui-même était censé mourir; tout s'arrêtait dans la nation et elle prenait le deuil pour deux ans. Les femmes du défunt et ses serviteurs les plus aimés étaient enterrés avec lui, coutume qui rappelle, sous un ciel bien différent et sous l'empire de lois bien dissemblables, la coutume des héros de l'*Edda* et des *Niebelungen*.

Que l'on range à l'entour mes plus riches tentures,
Des boucliers de fer, des tapis, des armures,
Et des guerriers choisis entre tous mes guerriers.
A côté du héros qu'on me brûle moi-même
Et de l'autre côté les esclaves que j'aime;
Avec ses chiens dressés et ses bons éperviers.
Que deux soient à sa tête et deux soient à ses pieds (1).

(1) J. J. Ampère, *Littérature et Voyages*, Scandinavie.

La mort de Huayna Capac coûta ainsi la vie à mille personnes, et aux funérailles d'Athahualpa des centaines de femmes envahirent le temple pour se faire tuer, disaient-elles, et partir avec leur Inca. Il fallut les expulser de force, et cette atroce coutume était si bien dans les mœurs que ses victimes en tiraient vanité, tout comme les veuves de l'Inde de leur bûcher mortuaire.

La noblesse formait deux classes : la première et de beaucoup la plus importante se composait de ceux qui se disaient parents de l'Inca et qui vivaient, pour ainsi dire, dans la lumière réfléchie de sa gloire. Les monarques péruviens pratiquant la polygamie sur la plus grande échelle, cette catégorie de nobles s'accroissait incessamment et, avec le temps, elle devint très nombreuse. Ils jouissaient de privilèges très importants : ainsi, ils portaient un costume particulier et se servaient même d'un langage à part ; ils vivaient presque tous à la cour et près de la personne du prince, dont ils partageaient la table. Les grands offices du clergé leur étaient dévolus, ainsi que les hautes charges judiciaires ou civiles et les grands commandements militaires. La deuxième catégorie comprenait les *Curacas*, ou caciques des nations conquises, et leurs descendants ; eux aussi jouissaient de privilèges, mais il n'est pas facile d'en définir le caractère et l'étendue. On sait, cependant, qu'ils ne vivaient pas d'habitude près du prince et que les fonctions qu'ils exerçaient étaient principalement locales. Leur influence était surtout personnelle et dépendait tant de leurs propres talents que de l'étendue de leurs domaines et du nombre de leurs vassaux.

Les terres assignées au soleil formaient la dotation du clergé et pourvoyaient aux énormes frais du culte :

il y en avait également d'attribuées au souverain ainsi qu'au corps de noblesse, et le reste du sol était partagé, par lots égaux et *per capita*, entre les citoyens. Les terres étaient cultivées par l'universalité des citoyens ; on commençait par celles qui formaient la dotation des prêtres et on continuait par les terres des orphelins et des infirmes. Chacun alors, mais alors seulement, devenait libre de s'occuper de son propre lot. Ensuite, l'on s'occupait du domaine de l'Inca, et ceci se faisait avec une grande pompe. Au lever du soleil, tous les habitants du district, — hommes, femmes, enfants, — étaient convoqués comme à une fête, et c'était vêtus de leurs plus beaux atours qu'ils promenaient la charrue dans les terres du Fils du soleil. Tant leur travail durait, ils l'accompagnaient de chants nationaux et de ballades populaires, qui se terminaient tous par un refrain dans lequel le mot de *Huailli* ou de triomphe revenait fréquemment. Des combinaisons analogues présidaient aux occupations industrielles. Les troupeaux de lamas, répandus en nombre immense sur toutes les provinces de l'empire, les plus froides surtout, étaient la propriété exclusive de l'Inca. Chaque année, on les tondait à des époques convenues et leur laine était déposée dans les magasins publics. On la répartissait ensuite entre les diverses familles au prorata de leurs besoins, et les femmes avaient la mission de la filer ou de la tisser. Les besoins des familles une fois satisfaits, il fallait que ses membres travaillassent pour le compte de l'Inca, et la quantité d'étoffe qui était ainsi exigée était déterminée à Cuzco, ainsi que le mode de fabrication lui-même. Il y avait tout un corps spécial de fonctionnaires préposés à ces divers soins, qui exerçaient leurs fonctions avec une sévérité excessive et de tournure inquisitoriale. Ils ne se bornaient

pas d'ailleurs à surveiller l'emploi de la laine réservée à l'Inca ; ils veillaient encore à ce que chaque maison fût pourvue, en ce qui concernait la matière première à son usage, du matériel convenable à son tissage et à son filage, et que chaque membre femelle de la communauté, depuis la matrone jusqu'à l'enfant de cinq ans, fît œuvre de ses dix doigts. Car, au Pérou, nul n'avait le droit de rester oisif : la paresse était sévèrement punie, tandis qu'il y avait des encouragements et des récompenses pour les gens laborieux et industrieux.

Il en était de même des autres besoins de la communauté : ils étaient assujettis à des règles fixes de production et de distribution. Une portion des produits agricoles ou manufacturiers était transportée à Cuzco pour satisfaire aux besoins immédiats de l'Inca et de sa cour ; le reste était emmagasiné dans les diverses provinces, et c'était de beaucoup la part la plus considérable. Les Espagnols, lors de leur arrivée, trouvèrent les magasins publics regorgeant de maïs, de coca et de quinua ; de tissus de laine et de coton de la plus belle qualité ; de vases et d'ustensiles d'or, d'argent et de cuivre, en un mot, d'échantillons de tous les produits de l'agriculture, de l'industrie et de l'art péruviens. Les greniers à grains entre autres contenaient des grains pour la consommation de sept années. Tous les produits du pays étaient inventoriés et consignés, avec le lieu de leur provenance, sur des registres tenus, avec beaucoup de soin et d'exactitude, par des officiers chargés de ce soin et qui s'appelaient *Quipucamayus*. Ces registres étaient transmis à Cuzco de sorte que l'Inca pouvait, d'un seul coup d'œil, embrasser les résultats d'ensemble de l'industrie nationale et voir jusqu'à quel point ils correspondaient aux vues du gouvernement et à ses besoins.

Les impôts qui pesaient sur les Péruviens, ou plutôt sur les classes inférieures du peuple péruvien, semblent avoir été fort lourds. Ces classes seules, en effet, payaient l'impôt dont le clergé, la noblesse et même le corps des fonctionnaires publics étaient exemptés. Aussi bien, sous ce rapport, la position des Péruviens ressemblait-elle à celle des peuples européens d'alors, et le plus grand mal de leur condition, c'est qu'il n'était pas possible de l'améliorer. Le mobile le plus puissant et le plus énergique de l'activité humaine faisait totalement défaut au Péruvien : il ne pouvait ni ajouter un pouce de terre à ses possessions, ni augmenter son pécule d'une obole. A proprement parler, son temps même ne lui appartenait pas : il le devait à l'Etat, et, comme le dit très bien Prescott, le Péruvien travaillant sa vie entière pour le compte d'autrui pourrait se comparer au prisonnier attaché à la tâche aussi monotone qu'inféconde de l'écureuil dans sa cage. En revanche, il était à l'abri du besoin, et si au Pérou on ne pouvait devenir riche, on ne pouvait devenir pauvre. Le prodigue ne pouvait appauvrir les siens en dissipant son patrimoine, et l'imprudent ne pouvait se ruiner par d'aventureuses spéculations. La mendicité n'était pas tolérée au Pérou ; mais quand le malheur avait réduit un homme à la misère, la main secourable de la charité légale lui était immédiatement tendue, non d'une façon parcimonieuse et humiliante comme dans l'Angleterre moderne, mais d'une façon large, à la manière d'une dette que l'on acquitte et non d'une aumône qu'on fait.

Tous les hommes d'un certain âge étaient astreints à quelques exercices militaires, et chacun, homme ou femme, devait se marier avant un certain âge et se

marier dans la ville où il était né. Ces lois régulatrices du mariage sont des plus caractéristiques de l'esprit général du gouvernement péruvien; jointes au travail forcé et à la limitation des fortunes, elles autorisent parfaitement à présenter la société péruvienne « comme la plus vaste société communiste qui ait jamais existé » et comme « réalisant en partie les utopies de maint réformateur ancien ou moderne (1) ». Aucun acte de la vie privée, même la plus intime, n'échappait, chez les Quichuas, au contrôle du gouvernement. Leurs espérances et leurs craintes, leurs joies et leurs chagrins, leurs sympathies et leurs répulsions, toute leur existence en un mot tombait dans le domaine de la loi, était réglé souverainement par la loi. Le dessein des Incas avait été d'inculquer à leurs sujets le sentiment de l'obéissance la plus passive et non seulement d'étouffer chez eux toute résistance, mais de prévenir même toute initiative individuelle, de manière à réduire chacun au rôle de l'abeille dans la ruche, du mouton dans le troupeau. Ils y avaient admirablement réussi, d'après le témoignage des historiens espagnols de la conquête, et ceux-ci ajoutent, d'une voix unanime, que jamais gouvernement ne fut mieux adapté au génie de la race qui y était soumise, comme aussi jamais peuple ne fut plus content de son sort et plus satisfait du gouvernement à qui il le devait.

Eh bien, ce serait là un immense mensonge historique, s'il faut en croire un de nos compatriotes qui s'est rendu au Pérou en 1875 pour y accomplir une

(1) *La Sociologie d'après l'Ethnographie*, par le docteur Letourneaux, p. 457. Savant travail, rempli des faits les plus curieux et les plus intéressants.

mission scientifique, qui y a séjourné pendant deux ans et qui en est revenu avec un livre d'une haute portée et que nous croyons appelé à faire époque dans la science naissante et encore si obscure de l'américanisme (1). Frappé de la grandeur des villes et des temples, des palais et des forteresses dont il a levé les plans et mesuré les dimensions, comme du nombre des vêtements, des beaux tissus, des riches bijoux et des ustensiles variés qu'il a exhumés des pyramides funéraires, M. Charles Wiener se refuse à croire que ce soient là les œuvres d'un peuple condamné à l'égalité dans la servitude et au travail forcé. En présence de ce vaste système de constructions dont il a retrouvé les traces à chaque pas de son voyage, pour ainsi dire, de ces routes superbes et de ces travaux d'irrigation splendides, il croit à des princes, despotiques peut-être, mais à coup sûr intelligents et sages, comme à des populations librement laborieuses et non à une plèbe vouée à un travail servile et destiné à nourrir les autres classes. Il se demande si les *Historiadores de la Conquista*, dans leur immense orgueil de race et imbus comme ils l'étaient du sombre idéal politique et religieux qui trônait alors à l'Escurial, n'ont pas calomnié les Incas, et, falsifiant l'histoire des Quichuas, essayé de réconcilier ceux-ci avec l'idée de la dure servitude que les nouveaux venus s'apprêtaient à faire peser sur eux. Et ce livre du passé, ils l'auraient écrit de telle sorte qu'ils devaient convaincre chaque indigène que sa pauvreté et l'impossibilité d'en sortir étaient un

(1) Ce livre déjà nommé plus haut (*Pérou et Bolivie*) est un splendide volume illustré de 1,100 gravures, 27 cartes et 18 plans, exécutés avec le goût et le soin artistiques que la maison Hachette apporte de longue date à ses productions, sans parler d'un très intéressant *appendice* sur l'écriture et les langues indiennes.

legs de ses anciens princes ; que son asservissement aux travaux publics était un devoir séculaire de sa race, et que les dîmes enfin dont on le chargerait étaient un bienfait, d'autant que jadis elles avaient absorbé les deux tiers de son travail.

« Nous avons aujourd'hui », dit M. Wiener, « tous les éléments de la vie de ce peuple. Nous n'avons plus guère à attendre que le travail de l'anthropologiste qui déchiffrera sur le crâne les grandes lignes de ses aptitudes, et reconnaîtra dans ses ossements les degrés de sa force. Nous connaissons désormais les éléments d'une résurrection de ce peuple disparu. » Le voyageur, en effet, a parcouru les palais des anciens maîtres de ces régions; il a vu la forteresse, le temple et l'humble cabane de l'indigène ; il est descendu dans les sépultures, et là il a retrouvé l'homme à qui fut jadis la terre péruvienne. Il l'y a retrouvé entouré de son mobilier et des choses nécessaires à la vie : le guerrier avec ses armes, l'artisan avec ses outils, le riche avec ses vases d'or, le pauvre avec sa nudité. Il a tenté de replacer le souverain sur son temple, le soldat sur ses remparts, l'homme du peuple dans sa cabane. Il a supposé que ce monde momifié se réveillait pour un jour, et il a retracé une journée de son activité, chose bien facile d'ailleurs, puisque toutes les preuves de cette activité l'entouraient, nous dit-il ; puisqu'il avait sous les yeux les villes des Quichuas et leurs monuments, ainsi que les travaux de leurs ingénieurs, de leurs agriculteurs et de leurs mineurs.

La momie jaune de l'Inca a dépouillé ses linceuls ; elle s'est redressée de son accroupissement et son œil s'est rallumé. Un bandeau d'or ceint son front de bronze et, sur son abondante chevelure, luisante

comme le jais, maintient les cinq plumes blanches de condor, signe de la souveraineté. Il élève d'une main un vase d'or rempli de la bière de maïs, la liqueur sacrée, tandis que de l'autre il tient au bout d'un bâton de *Chouta* l'étoile d'or, emblème de son père l'*Inti*. Un large manteau l'entoure, et les caractères du tissu, indéchiffrables pour le vulgaire, racontent aux initiés combien il a vaincu d'ennemis, combien de femmes il a honorées de sa couche royale, combien d'enfants, futurs administrateurs de l'empire, il a engendrés. Il repose dans une litière d'or que des hercules indiens portent lentement et montent sur un terre-plein à côté duquel se déroule, sur le vaste plateau, la route impériale qui descend de l'autre côté dans la plaine, semblable à une immense bande blanchâtre. Sur les marches de ce terre-plein viennent se ranger les capitaines ; leurs panaches ondoient aux vents ; les lances, insignes du commandement, les étoiles d'or et d'argent, les drapeaux, les hampes finement sculptées miroitent au soleil. Sur la route défilent, alertes et vigoureux, des milliers d'hommes aux visages bruns et aux cheveux noirs : leurs haches de bronze, leurs massues, leurs lances de cuivre rouge, tracent sur la route un sillon d'étincelles. Ce torrent humain parcourt, sur un signe de l'Inca, le haut plateau ; descend dans la plaine, traverse les plis de la Cordillère et franchit la blanche coupole des Andes. Il va soumettre les races Yungas, sur les sables de la côte et, dans les vallées de la Cordillère, courber sous le joug des Fils du soleil les Huancas, les Yungas, les Huamachuchos et même les princes des Canaris. Grandeur incomparable : sous le premier Inca, fondateur de la dynastie les postes avancés de l'empire n'étaient qu'à douze lieues de la capitale, et sous le

douzième ils étaient à plus de quatre cents lieues au nord et à plus de quatre cents lieues au sud de Cuzco. Ces régions immenses, acquises petit à petit, n'étaient pas d'ailleurs traitées en territoire conquis; c'étaient des pays assimilés, et les guerres de l'Inca n'étaient pas des guerres de conquête : c'étaient des guerres de civilisation.

Entrons maintenant dans la capitale. Une vague humaine se déverse dans les rues et, au milieu des guerriers vainqueurs, tout un peuple de prisonniers, — hommes, femmes et enfants, — est amené devant l'Inca. Aujourd'hui, ces prisonniers appartiennent à une race guerrière et qui a fait une opiniâtre résistance; demain, ils feront partie d'un peuple qu'il a été facile de soumettre, parce qu'il était peu militaire, mais qui est riche en artisans patients et en artistes habiles. Lorsqu'ils auront défilé devant le palais royal, on dirigera les uns vers les provinces où manquent les architectes expérimentés et les autres dans celles où les céramistes manquent. D'autres, enfin, seront envoyés dans les maisons où se tissent les vêtements destinés à la noblesse, et bientôt les *Mittimais* ont appris à leurs vainqueurs les arts qui jadis les avaient rendus eux-mêmes riches et prospères. C'est ainsi que l'Inca transporte la nation vaincue au milieu de ses propres peuples. Les centres de haine sont disséminés; plus de revanche de cette défaite, plus de revers de cette victoire. Chaque nation soumise, vivant dispersée parmi ses ennemis de la veille, s'assimile à son nouveau milieu par l'habitude de la commune. Ce contact forcé et continu apprend aux vaincus la langue des vainqueurs; celle-ci cimente l'unité nationale, et c'est ainsi que sur les grandes places et dans les larges rues des villes de la Cordillère, des

milliers d'hommes, de races et de nations diverses vont et viennent; apportent leurs denrées et leurs produits pour acquitter les impôts; font des offrandes aux temples; trafiquent et troquent les brillants tissus contre des vases élégants et la coca des hauts plateaux contre la chirimoya des basses vallées.

C'est un peuple grave que le peuple indien : tel on le voit aujourd'hui humble et ravalé, tel il était heureux et libre. L'Indien a toujours été rêveur et sérieux; le dos et la poitrine couverts du poncho, la tête abritée par une étoffe nouée en turban, les jambes nues, il se rend à son travail et tout en marchant il file le coton. Cependant, faire le fil ce n'est pas pour lui un métier, et ce n'est qu'en allant à son travail, ou bien quand il en revient, qu'il s'occupe ainsi à préparer la besogne des tisseuses. Son occupation à lui, c'est de cultiver la terre, de travailler dans les ateliers de céramique, de macadamiser les routes, d'endiguer les rivières, de construire les forteresses. Dans des parcs immenses, des centaines d'hommes soignent les troupeaux de lamas, les nourrissent et les tondent; d'autres les chargent et servent de guide à ces gracieuses bêtes, au long cou ondoyant, à l'air intelligent et doux, s'acheminant sous leur conduite vers les *punas* arides et désolées. Sur la côte de la Cordillère, on entend un sifflet strident. C'est la vigogne que l'on traque: c'est la chasse royale, une chasse où l'on ne tue pas la fine bête des Andes, mais où on l'emprisonne pour s'emparer de sa laine; ensuite, on la rend à sa liberté. Tout au milieu de ce monde de travailleurs circulent des hommes vêtus d'étoffes plus richement tissées et de couleurs plus brillantes : ce sont les inspecteurs des travaux agricoles; ce sont les ingénieurs qui surveillent l'entretien des routes, qui construisent les ponts,

qui creusent les canaux; les architectes qui élèvent les palais ; les céramistes qui surveillent le dessin des vases; les orfèvres qui inspectent la fonte et les alliages des métaux. Ce sont des capitaines qui veillent à la confection des armes; ce sont enfin des courriers qui transmettent au loin les ordres royaux et qui apportent les nouvelles des provinces lointaines.

Et la femme, quelle fonction remplit-elle dans ce mécanisme social et quel rôle y joue-t-elle? Assises au seuil de leurs cabanes, sous l'atrium, les Indiennes cousent, brodent et tissent. Le métier est d'un côté attaché à leurs reins et de l'autre à leur orteil; à quelques pas de là, les enfants surveillent le foyer où, sur un feu ardent, murmure la marmite dans laquelle se prépare, enveloppé de feuilles de maïs, le gâteau national — le *Tomal.* Cependant, le soleil monte au zénith : alors les femmes roulent leur métier, placent la marmite dans leur poncho, chargent le nouveau-né sur le dos, en l'attachant par un tissu, et toujours confectionnant le fil de laine ou de coton, s'acheminent vers le champ, le temple, le pont où travaille leur mari. L'Indien, adossé à quelque mur, mange en compagnie de sa femme et celle-ci, l'heure du repas passée, rentre dans sa cabane où elle tisse encore, en préparant le repas du soir qui réunit de nouveau les deux époux.

La même simplicité de mœurs et d'habitude régit d'ailleurs les rapports conjugaux des hommes et des femmes des classes supérieures. L'Inca se montra d'abord sur son trône, à côté de sa compagne, qu'il aimait et qui l'aimait ; on la vit à côté de lui, le fuseau dans ses mains et à ses pieds, un métier reposant au milieu d'étoffes et de laines. Le couple souverain offrait ainsi l'exemple de la simplicité domestique et de l'amour du travail. L'Indien, un moment, fut mo-

nogame; mais bientôt, tout en voulant maintenir dans la famille un ordre inflexible et rigoureusement observé, le prince s'adonna, pour son compte, à une vie de plaisirs effrénés. Par son ordre, des centaines de vierges, vouées au culte du Soleil et choisies parmi les plus belles, furent réunies dans des édifices contigus aux palais royaux, où elles passaient leur vie dans une chasteté respectée du peuple. Le roi arrivait : on lui menait la plus belle de ces vestales, magnifiquement parée et il était censé ainsi établir, lui être d'essence divine, des rapports matériels entre lui-même et cette race terrestre dont il dirigeait les destinées. C'était là, du moins, l'ingénieux prétexte que le tout-puissant maître assignait à ses fantaisies voluptueuses. Mais les effets immoraux d'un pareil système étaient inévitables : ils devaient à la longue s'étendre et se propager dans la nation, depuis les couches les plus hautes jusqu'aux plus humbles. L'exemple de la dépravation fut plus puissant que l'enseignement du prêtre : il gagna enfin les masses, les classes vivant de leur travail et qui, dans toutes les sociétés corrompues, sont les dernières à subir l'effet de la contagion.

Aussi, lorsque les anciens temples furent tombés et que les vieilles divinités américaines furent toutes à la fois et soudainement supplantées par la foi catholique, que vit-on « à la place de ce monde brillant, éclos sous les rayons d'un soleil bienfaisant, qui étalait, semblable à un parterre plein de fleurs, les mille couleurs de son exubérante végétation? » On vit « un monde pâle de figure, sombre de vêtement, solennel de démarche, farouche dans ses actes, fanatique dans ses croyances. Le premier monument des conquérants de l'Amérique méridionale fut un bûcher élevé pour

brûler un roi, et ce bûcher a consumé une grande partie du passé et certes le meilleur de l'avenir du Pérou. » Ce n'étaient rien moins que des civilisateurs que les navires du XVIe siècle emportaient vers le Nouveau-Monde; c'étaient les apôtres d'un catholicisme tout ensanglanté par les massacres des Pays-Bas et tout illuminé de la flamme des bûchers du grand inquisiteur Torquemada. Hommes d'épée sans le plus léger scrupule et en même temps sombres fanatiques; ignorants de toute chose si ce n'est de leur métier de spadassins et des articles de leur catéchisme; gloutons d'or enfin, les *Conquistadores* anéantirent un monde. « Ils passèrent une éponge rougie de sang sur le grand livre des civilisations séculaires; en moins d'un siècle, ils laissèrent à l'Espagne une contrée presque désolée, au lieu d'un pays couvert d'œuvres d'utilité publique, et un troupeau d'esclaves à la place d'un peuple, la veille encore, plein d'activité et d'énergie productive. »

A côté de cet homme d'épée, brutal jusqu'à la férocité et vicieux jusqu'au cynisme, apparaît de loin en loin le capuchon brun et la pâle figure du missionnaire apostolique. Malgré son apparente réserve et sa discrétion systématique, il est dans le Nouveau-Monde, comme en Espagne, le grand ordonnateur tant de la vie privée que de la vie publique, et les ressorts cachés qu'il sait habilement faire jouer en arrêtent tour à tour les événements, ou les précipitent. Le moine, dans son isolement, comprend seul la situation; il la domine, et soit qu'il permette la destruction des vestiges du passé américain, soit qu'il empêche l'anéantissement total des races indigènes, il a également son dessein. S'il tolère encore le mélange du sang espagnol et du sang indien, il n'agit pas davantage à la légère. Il est venu en Amérique pour planter la croix : la croix

en dominera le sol, et lui la tiendra toujours dans ses mains. C'est son devoir de prêtre, et voici par quels moyens il le remplira. Il se substituera à l'Inca, et à la place du Fils du soleil il mettra le Fils de Dieu. Mais l'Indien est incapable de comprendre Dieu sous sa forme pure : il ne comprend que la force bienfaisante de l'astre qui le personnifie, et l'idée d'un être invisible, impalpable, ne dit rien à son esprit et ne s'y impose point. Cette première difficulté, le missionnaire la tournera en transformant Mama Occla, la femme-mère de l'Amérique, en la Sainte-Vierge. L'Indien ne saisira pas, sans doute, le sens intime du mystère chrétien, ni son but, mais on lui en tracera les contours à grands traits et cela suffira. Marie tiendra la première place dans le temple, et Jésus y sera comme oublié. Tout ce qu'on apprendra du Fils de Dieu à l'Indien, c'est que ce nouveau maître, loin de lui demander aucun sacrifice, s'était sacrifié pour lui. Son intelligence se refusa d'aller plus loin, et il accepta un maître qui lui parut très commode, vu qu'il était allé jusqu'à se sacrifier.

Faire disparaître les temples païens et édifier des églises chrétiennes, telle était la double fin du prêtre européen, et il sut l'atteindre du même coup par un moyen d'ailleurs fort simple, celui d'établir la croix sur le temple ancien dont il supprimait les idoles. Ce symbole qui devait vaincre l'âme du pays conquis, il le mettait partout sous les yeux de l'indigène : il en marqua les routes, il en surmonta le toit de toutes les chaumières, il en orna le cou de l'Indien et de l'Indienne ; il leur ordonna de se saluer entre eux par le signe de la croix (1). En même temps, l'Eglise impri-

(1) On sait que dans toute la région de Cuzco les Indiens qui rencontrent un cavalier lui disent en guise de salut et en se signant :

maitsoncachetauxcoutumesindiennes et transformait les fêtes indiennes en cérémonies catholiques. Ainsi les *Huancas* de la région de Supe, les *Chimus* des vallées de Trajillo, les *Majonganas* de Catamarca ne sont que les anciennes fêtes du soleil, que l'on célébrait au printemps et à l'automne et que le culte catholique s'est appropriées. On appelle ainsi des danses bizarres, exécutées par une dizaine d'hommes auxquels les femmes se mêlent rarement, que précède généralement le massacre d'un lama, d'un mouton ou d'un cochon d'Inde et que suit une procession burlesque dans laquelle on promène, au son d'une étrange musique, la bête tuée, avec des fruits et des gâteaux rangés dans des paniers plats. On changea tout d'abord le nom de ces fêtes seulement, en leur laissant leur date indigène et leur caractère païen; mais, peu à peu, les Indiens furent invités à les célébrer devant les églises; puis, on ouvrit les portes et tandis que les fils de l'Amérique dansaient et buvaient à quelques pas de l'autel, les prêtres disaient la messe et les cloches carillonnaient à toute volée. « Aujourd'hui des carillons annoncent la fête. Les *Bailadores* ou danseurs partent de l'église pour passer à la cure où ils laissent leurs offrandes. Dès la veille déjà, on se raconte les exploits du saint habilement arrangés, de telle sorte que ces réjouissances peuvent passer pour une représentation de son histoire; une sorte de mystère dans le goût du moyen âge, ayant pour sujet l'histoire des Saints-Pères, pour acteurs la population entière et pour théâtre la place publique et toutes les rues de la localité. »

A cette heure, dans toute l'Amérique du Sud, la

Ave Maria purissima, mots auxquels on répond par ceux-ci: *Sin peccato concebida.*

croix a poussé sur le terrain du soleil. Rome commande en maîtresse, et qui pourrait cependant affirmer qu'au fond de son cœur, l'Indien en voyant le saint-sacrement et ses rayons d'or a bien compris le mystère du christianisme, ou bien si, fidèle à des souvenirs de race et tenace dans ses habitudes innées, il n'adore pas toujours dans l'étincelante *Monstranza* l'astre bienfaisant et vénéré de ses pères ? Quand il passe devant les croix qui marquent les stations de son parcours, et sur lesquelles il voit, sans pouvoir le lire, l'*Inti* qui devrait lui rappeler ses anciennes croyances religieuses, est-il sûr qu'il songe réellement à Jésus-Christ ? M. Wiener répond nettement par la négative. Beaucoup d'Indiens ne le connaissent que de nom ; ils n'invoquent que Marie, et encore l'idée de la Vierge ne paraît-elle pas bien détachée dans leur esprit de l'image de la patronne de leur village. C'est Santa-Maria de la Merced, Santa-Maria de Rosario, Santa-Maria de Belen, en qui l'Indien place sa confiance et qu'il prie, non la Vierge, la mère du Sauveur des hommes. Il vit avec cette patronne dans une familiarité étrange et bien amusante. Son invocation n'est pas une prière, c'est quelque chose qui ressemble beaucoup à un marché. « Il paie d'avance : selon l'importance du service, il donne un, deux, trois cierges ; il remet, par l'intermédiaire du curé, un gros porc ou un mouton. Si la commande, quelle qu'elle soit, est bien exécutée, il devient un client assidu ; mais gare à la pauvre Vierge, remplissant les fonctions de médecin pour bêtes ou pour hommes, si elle n'exauce pas la demande de son brave client ! A ce point de vue, l'Indien admet que les cierges brûlés et le porc mangé, il y a perte sèche pour lui ; mais en revanche, la réputation de la Vierge est gravement compromise.

L'Indien n'entend pas plaisanterie en la matière. Il abandonne la Merced pour la Rosario, la Belen pour la Dolorès. Il n'y a à ses yeux rien que de très naturel dans ce procédé : il traite ses saints comme on le traite lui-même, et il impose à son Dieu, avec une naïveté divertissante, une morale semblable à celle qu'on lui enseigne à lui-même. »

Rien n'est plus curieux que de retrouver aujourd'hui des traces de ce que l'Indien chez lui, à l'abri du glaive, de la corde et du terrible fouet de son maître étranger, pensait *intus et cute* de celui qu'il appelait, avec une secrète ironie peut-être, « son grand Dieu blanc ». Le docteur Macedo et M. Wiener ont mis au jour quelques-uns de ces vestiges, qui permettent de conclure que les vaincus, quand ils le pouvaient sans péril, se livraient à une sanglante satire de leurs vainqueurs, de leurs instincts cupides et de leur brutalité militaire. Une des pièces trouvées en 1874 par le docteur Macedo, à l'extrémité de la vallée de Santa, représente sur une plate-forme deux homards debout sur leurs deux extrémités, dont la taille est considérablement exagérée. Ces homards ont deux têtes humaines ; or, quelle charge plus juste imaginer des chevaliers du moyen âge vêtus de carapaces mobiles en fer, et quel est l'animal qui ressemble davantage à ce vêtement extraordinaire, inconnu des indigènes de l'Amérique ? Les pièces suivantes représentent des individus à gros ventre, coiffés d'un chapeau à larges bords, coiffure absolument étrangère au costume indien, et de cette coiffure sort un tube horizontal. Qu'on se figure l'arquebuse du XVI[e] siècle, la façon de la pointer et de la tirer, et l'on devinera sans peine l'intention satirique du potier indien, interprète de ces archers péruviens, qui atteignaient si bien leur

but sans avoir l'air de le viser. A côté du gros ventre de l'Espagnol, on voit émerger deux petites figures coiffées à l'indienne, qui lui offrent à manger, comme pour indiquer l'impuissance et l'obésité gênante de ces grands foudroyeurs, qui ne pouvaient vivre qu'à condition d'être nourris par les fils du pays. Une troisième pièce, non moins curieuse, présente un guerrier couché sur le dos et deux vautours dévorant ses flancs; pour qui connaît le soin que mettaient les Péruviens à enterrer les leurs, il est évident qu'il s'agit ici d'un Espagnol mort sur un champ de bataille, et que ses compatriotes ont abandonné à la voracité des condors. Un quatrième vase enfin représente *grosso modo* une chaire qu'occupe un moine barbu dans l'action de prêcher, avec un hidalgo et un cacique qui l'écoutent. L'artiste a gratifié le moine d'une panse très caractéristique, et son intention satirique n'est pas moins évidente dans la figure de l'hidalgo avec sa grande moustache, sa collerette et sa barbiche.

Oui, ajoute M. Wiener : « l'Indien s'est moqué du blanc lorsqu'il ne l'a pas craint; voyez plutôt ce pot représentant une maison d'Espagnol avec ses peureux habitants, avec des canons sous la vérandah et des gardes sous l'escalier. Lorsque les Espagnols créoles ont suivi la mode européenne, aussitôt l'Indien s'est emparé de la déformation du costume, et donnant à son vase la forme de la nouvelle mode, s'en est égayé chez lui en buvant. Nous ne voulons pour exemple que cette pièce trouvée dans les environs de Cuzco et datant du commencement du XVIII[e] siècle. Quelle amusante caricature de la femme à chapeau d'homme et à crinoline, sous laquelle on voit passer des jambes trop courtes pour l'immense circonférence que le beau sexe se donnait alors ! Lorsqu'à la suite de l'entreprise

hardie et malheureuse de Tupac Amara, descendant des Incas qui voulut affranchir son pays, les Espagnols s'étaient rendus maîtres de la situation, ils avaient imposé aux Indiens le costume européen de l'époque, en proscrivant les vêtements nationaux dans toute la région révoltée de Cuzco. Le critique indien représentait immédiatement le costume, la courte jaquette à petits pans, la culotte, qui dès lors transformaient la jambe si élégante de l'indigène en une sorte de colonne informe, et certes les exagérations du caricaturiste américain prouvent son intention malicieuse, qui n'a rien du culte admiratif dont les Espagnols prétendaient être l'objet. »

II

Il est avéré aujourd'hui que l'humanité n'a pas franchi d'une seule traite les longs siècles qui séparent les peuplades dispersées de l'âge de fer des grandes agglomérations modernes, et que la famille et la propriété individuelle, base désormais indestructible de la société, ne se retrouvent pas sous leur forme actuelle aux diverses étapes de la civilisation.

Avec ses hommes et ses femmes, ses enfants et ses esclaves, sa propriété animée et inanimée, la famille patriarcale a été longtemps tenue pour un fait primordial dans l'histoire de la société ; mais on sait maintenant que le communisme non seulement des choses, mais même des personnes, a été la marque de la société primitive. Les *sussitia* ou banquets légaux auxquels les Spartiates s'asseyaient pour manger leur fameux brouet noir, de même que leurs *kopis* ou banquets populaires, qui sont beaucoup moins connus,

semblent bien un vestige de cette communauté primitive, et les preuves abondent chez plusieurs écrivains grecs, tels qu'Aristote, Nicolas de Damas, Diodore de Sicile, qu'à leur époque l'ancien système de la propriété collective du sol était loin d'avoir entièrement disparu. Le polygamie et la polyandrie, des institutions qui répugnent tant à notre raison et même à nos instincts actuels, n'en ont pas moins été des progrès sur la promiscuité primitive des sexes, qu'au surplus l'on trouve encore de nos jours chez les naturels des îles Andaman et chez les peuplades les moins hospitalières de la mer du Sud. Veut-on se donner le spectacle d'un communisme plus ou moins général, c'est aussi chez les sauvages qu'il faut se transporter. Chez les Nootkas de l'Amérique du Nord, tout homme qui n'a point momentanément de vivres peut en exiger de son voisin mieux pourvu, et à Lukunor, dans les Carolines, à Samoa et aux Nouvelles-Hébrides; chez les Kabardes du Caucase, parmi les tribus nègres de l'Afrique nord-occidentale, les Indiens du cœur du Brésil et les Esquimaux de l'Alaska, on trouve la communauté du produit jointe à celle du sol. Chez les tribus riveraines de l'océan Polaire enfin, les maris échangent leurs moitiés. L'hôte qui n'offrirait point à l'étranger le partage de sa couche conjugale manquerait aux devoirs de la civilité, et le capitaine Hall qui se mit, en 1860, à la recherche des survivants, s'il en restait, des compagnons de Franklin et qui visita les Esquimaux de la baie de Frobisher, fut tout surpris de l'empressement que son hôte Mung-U-Maï-Lo mit à lui offrir l'une de ses femmes et plus encore du contentement, peu déguisé, que celle-ci manifesta de l'étrange proposition.

L'histoire du long processus qui a fait sortir défini-

tivement la notion du tien et du mien des limbes de la communauté première, cette histoire est celle de la société ; c'est l'histoire des efforts de l'homme pour se mettre en pleine possession des conditions de son être et se conquérir lui-même pour ainsi dire. La propriété collective a eu sa raison d'être, sa nécessité même dans ces temps où les droits individuels ne pouvaient compter sur aucune protection efficace ; mais elle a dû se restreindre de plus en plus, à mesure que la personne humaine s'affirmait et que le respect de ses droits s'imposait davantage à la société. Dès que la tribu a fait place à la cité, le principe communautaire a perdu du terrain, et les grands États en se fondant se sont assis et se sont développés sur la base de la propriété personnelle. Nulle part. chez les anciens pas plus que chez les modernes, à Athènes, à Rome ou à Memphis, pas plus que dans les civilisations du Haut-Orient, de la Chaldée, de la Babylonie, de la Médie ou de la Perse, si imparfaites et parfois si monstrueuses qu'elles fussent d'ailleurs; en Chine ou chez les nations musulmanes, nulle part on n'a vu une répartition communautaire de travail et un niveau de fortune qui ne permettait ni aux uns de devenir riches ni aux autres de devenir pauvres. Et cet état de choses, qu'on le sache bien, n'a pas été l'œuvre du législateur: ni sa volonté, ni son caprice n'y ont rien pu : c'est la nature humaine qui, invinciblement, en tout temps et en tout lieu, a protesté contre toute tentative de la violenter en la mutilant. De nos jours, qu'est-il advenu des prédications des Saint-Simoniens, des Fourriéristes, des Owenistes et des Icariens ? Il n'a point été donné aux disciples de Saint-Simon d'expérimenter leur doctrine, et l'on attend encore un essai un peu en grand du phalanstère. En 1864, on l'a fait cepen-

dant en petit, à la Nouvelle-Calédonie, dans la plaine d'Yaté, et ce, prétend-on, par les ordres de Napoléon III; or l'insuccès a été aussi complet qu'il pouvait l'être. M. Owen et M. Cabet n'ont pas mieux réussi, et les Français que ce dernier conduisit à Nauvoo, en sont revenus tout à fait désillusionnés de l'Icarie et maudissant son inventeur, un parfait honnête homme, mais un esprit essentiellement chimérique.

Dans ces conditions qui tiennent au fond même des choses et avec les données que fournit l'histoire universelle, on trouve bien étrange que la civilisation incasique ait fait une exception unique et M. Wiener semble *a priori* tout à fait fondé à nier qu'il en ait été réellement ainsi. *A posteriori*, il ne l'est pas moins, puisqu'il a exhumé des entrailles des nécropoles péruviennes des témoignages si multiples d'un génie varié et d'un travail inventif, difficilement conciliable avec l'idée générale accréditée par les écrivains de la conquête et homologuée, d'abord par Humboldt, ensuite par Prescott, que les Quichuas travaillaient par ordre, d'après des modèles officiels et en quantités strictement déterminées. Dans les *Huacas*, on saisit l'Indien chez lui, et dans cette manifestation du passé, pour parler comme M. Wiener, on déchiffre le passé lui-même. Là, on trouve la preuve des aptitudes spéciales du Quichua pour l'architecture et la sculpture, l'orfévrerie et la céramique; là, brille l'enluminure du peintre et s'étale le travail du tisserand; là, l'indigène américain apparaît au milieu des objets mêmes de son industrie : des armes qui montrent ses instincts guerriers ; des collections d'étoffes qui témoignent de son goût : des colliers, des bracelets, des épingles qui parlent de sa coquetterie ; des plats, des graines, du pain, qui attestent son genre de vie. Plus on entre dans le détail

de la vie des indigènes, plus on s'assure, d'ailleurs, qu'au sentiment très vif du beau, ils joignaient la notion très claire de l'utile. « Lorsqu'en sortant des palais, de leurs cours d'honneur et de leurs galeries, on entre dans ces immenses enclos jadis consacrés à la culture du maïs et du coton, on est en face des travaux les plus étonnants de ces hommes laborieux, travaux herculéens accomplis avec cette force discrète, qui s'appelle la logique et la persévérance et qui a transformé le désert en oasis, un pays condamné à la disette en région nourrissant un grand peuple. Les traces de ces ouvrages, de ces *acequias*, de ces aqueducs ou canaux d'irrigation, sont le monument et l'enseignement le plus important que cette race ait légué à ses successeurs. »

Quoi qu'il en soit, il n'est que trop certain que les Indiens du Pérou ont été ruinés et abrutis par les institutions auxquelles les Espagnols les avaient assujettis et que, brusquement affranchis, ils ont gardé les mœurs de la servitude, sans qu'ils paraissent s'apprêter à prendre prochainement celles de la liberté. *Economiquement*, ils ne comptent pas, dit M. Wiener, et ce mot est aussi celui de M. Carrey ou, pour mieux dire, de tous les voyageurs. Un des premiers soins du général San Martin a été, sans doute d'abolir le *Ripartimiento* et le *Mita*. Mais ces institutions avaient eu tout le temps d'accomplir leur œuvre détestable et à cette heure l'Indien *tributaire* ne laboure la terre, ne rentre sa récolte, ne sert de courrier que pour se procurer les quelques piastres qu'il doit au gouvernement. Il s'enivre pour oublier sa dette, et il s'énivre encore quand il l'a une fois payée. L'Indien non tributaire n'use, lui, de sa liberté que pour fuir, autant qu'il le peut, tout genre de travail. Tant que la terre produira

du maïs et des pommes de terre, tant qu'il pourra, paresseusement accroupi dans sa cabane, mâcher le coca, chanter et se balancer aux sons criards de la *Quena* ou bien au bruit monotone du tambour ; ou encore, ivre de *chicha* et de rhum, s'endormir et se réveiller aux côtés de sa brune compagne, il sera réellement heureux à sa façon. La liberté ne lui a encore servi à rien : il travaille moins que jadis et il est plus pauvre. Il n'est ni commerçant, ni mineur, ni agriculteur : il hait le bourgeois, il craint l'hacendado, il fuit l'officier; en un mot, il est Indien et Indien il restera.

Si le niveau moral ne s'est pas relevé chez l'Indien, par contre son type physique a beaucoup dégénéré et s'abâtardit continuellement. Soumis aux travaux les plus durs et souvent les plus malsains pendant plusieurs siècles, les nègres transplantés au Pérou ont conservé, au contraire, leur haute stature, leur solide charpente et leur puissante musculature. Dans des régions où règnent les fièvres, ils ont impunément remué le sol et l'ont préparé à recevoir le tabac, le cacao, la canne à sucre ; ils l'ont irrigué, incessamment exposés aux rayons verticaux d'un soleil torride, séjournant dans l'eau souvent jusqu'à la ceinture. Miasmes de la terre et ardentes effluves du ciel, les Africains ont tout bravé ; ils ont résisté à tout. Mais le nègre ne fait point appel à sa force : il a vu pendant trop longtemps que le *Far Niente* était le privilège de l'homme libre, et libre maintenant, à son tour, il ne veut rien faire. C'est ainsi qu'il demeure pauvre, tout en gémissant de sa misère, et que cette mauvaise conseillère étouffe en germe ses bonnes qualités, en même temps qu'elle développe ses plus mauvais instincts.

Aussi bien l'émancipation des noirs péruviens n'est-

elle que de date encore toute récente. On était en 1854, et le grand maréchal Castella briguait la présidence de la République ; ayant lui-même quelques gouttes de sang noir dans les veines, il promit à cette race la liberté comme don de joyeux avènement. Une fois élu, il tint parole, mais de ce coup, le travail des mines et celui des champs se trouvèrent également paralysés et, contraint à trouver des bras à tout prix, on alla chercher des coolies chinois. Il y en a aujourd'hui de 50 à 60,000, et certes le tableau que M. Wiener trace de leur situation ne dément pas ce qu'on en savait déjà par les révélations de M. Thomas, ministre américain à Lima, et par les aveux d'une partie de la presse péruvienne elle-même (1). Le coolie chinois est assurément plus malheureux que ne l'était l'ancien esclave. Celui-ci, du moins, avait une compagne, des enfants et une petite maisonnette qu'il pouvait regarder presque comme la sienne ; le Chinois arrive seul au Pérou et il y vit seul. Depuis de longues années, le nègre s'était acclimaté et le Chinois dut faire, au péril de sa vie, le rude apprentissage d'un nouveau climat. Le nègre, il est vrai, était la propriété viagère d'un maître, et le Chinois n'appartient à celui-ci que pendant la durée d'un contrat de quelques années et cela sous l'empire de certaines conditions synallagmatiques. Mais ces conditions, l'hacendado trouve facilement le moyen de les éluder. Le contrat stipule, par exemple, que le colon recevra une solde journalière en espèces métalliques, et il est d'habi-

(1) Voir le chapitre v du plaidoyer chaleureux contre l'esclavage et la traite des coolies publié sous le titre de *the Lost Continent or the Slavery and the Slave Trade in Africa* par M. Joseph Cooper (London, Longmans, 1875).

tude de le payer en vivres et en vêtements cotés à des prix fantaisistes. Il est écrit qu'il sera bien logé, point maltraité, et il vit presque comme du bétail dans des *Galpones*, sorte d'immenses enceintes, sous l'incessante menace du fouet d'un majordome et du révolver des soldats préposés à sa garde.

Quelque malheureux que pût être le sort du coolie dans son pays natal, il est impossible qu'il ait entrevu, même en rêve, l'effroyable sort qui l'attend dans la servitude péruvienne. Que le Chinois résiste pendant huit ans à sa tâche quotidienne, voilà tout le souci de son maître, et que ses huit ans se prolongent autant que possible par toutes sortes d'artifices, par des comptes fantastiques d'outils brisés, de vêtements usés, d'avances faites, de remèdes administrés, telle est la seule préoccupation de celui qui le loue et l'exploite. La statistique établit qu'un tiers à peine de ces malheureux arrivent au terme légal de leur engagement et que le reste succombe, effrayante proportion qui est la condamnation absolue de tout le système. Des rares survivants, la plupart s'empressent de fuir cet enfer terrestre et sur 200,000 Chinois qui y ont été importés, c'est à peine si 5,000 sont restés vivre au Pérou, au milieu de l'indifférence, ou pour mieux dire du mépris public. A la vérité, cette situation ne semble guère affecter le fils du Céleste-Empire; il vaque à ses occupations sans y prendre garde le moins du monde. Il est né restaurateur, hôtelier, marchand au détail et en gros, et, depuis quelque temps, il s'est fait médecin; mais dans ces diverses professions il reste toujours lui-même, et s'il traverse la société hispano-américaine, il ne s'y mêle pas : il s'en tient systématiquement à l'écart.

A côté de ces représentants des diverses races co-

lorées, il y a le blanc soit immigrant, soit créole. Les étrangers ne comptent que pour environ 150,000 dans la population totale, et ils ne sont pas nombreux non plus, les créoles de pure race, les descendants des conquérants, les *Cristianos Viejos*, comme ils s'aiment à s'intituler eux-mêmes. Le fond de la population péruvienne se compose, en effet, de métis, et l'on a calculé que les *Cholos* et les *Zambos* représentaient les 57 centièmes des habitants, tandis que les Indiens de race pure étaient au nombre au plus de 400,000. Presque tous les voyageurs conviennent que le créole péruvien, malgré tous ses défauts, est un être singulièrement sympathique. Son penchant naturel le porte à l'oisiveté; c'est pourquoi il recherche tant les fonctions administratives ou les grades militaires, et c'est pourquoi aussi l'étranger s'étonne de compter dans l'armée un colonel pour dix simples soldats. Aristocrate de naissance et resté tel malgré l'égalité républicaine, se mêle-t-il, par exception, de quelque entreprise minière et agricole, c'est la cravache, le sabre ou le révolver en main qu'il dirige ses ouvriers. Dans son domaine, il établira le règne de l'absolutisme et la loi du bon plaisir; il n'admettra jamais que le gouvernement s'immisce à un titre quelconque dans ses affaires privées. On le sait, mais ceux qui le savent sont de même race que lui : ils le laissent faire.

La description du grand temple de Cuzco, telle que Prescott l'a faite, d'après les écrivains de la conquête, suffirait seule à nous donner une juste idée de l'énorme richesse aurifère du pays des Quichuas, quand bien même il n'en existerait pas cent autres témoignages. Le nom seul de ce temple était significatif : on l'appelai *Corichancha* ou le lieu de

l'or. Il consistait en un grand corps de bâtiment, flanqué de chapelles et de nombreux édifices, le tout recouvrant une grande superficie de terrain et renfermé dans un mur d'enceinte. Le gros œuvre était en pierre; mais l'intérieur ressemblait en quelque sorte à une mine d'or et sur la paroi occidentale, l'image du soleil, représenté sous des traits humains, se détachait gravée sur une plaque d'or de dimensions colossales et tout entourée d'émeraudes et autres pierres précieuses. Parmi les chapelles latérales, il y en avait une qui était consacrée à la lune, la seconde des divinités incasiques, dont l'image brillait en face de celle du soleil, mais gravée cette fois sur fond d'argent, attendu que la couleur de ce dernier métal paraissait mieux s'harmoniser avec la couleur pâle et douce de l'astre des nuits. Tous les ornements du temple, tous les vases sacrés, tous les encensoirs, tous les candélabres étaient en or, et l'on voyait dans la grande salle douze immenses vases d'argent, toujours remplis de blé indien ou maïs. Les jardins aussi ruisselaient de l'un et de l'autre métal; on y voyait de nombreuses imitations d'animaux parmi lesquelles un lama gigantesque dont la toison, toute d'or, était exécutée avec une rare perfection (1).

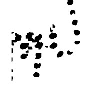
Prescott fait remarquer à ce propos, et pour l'usage de ceux qui seraient tentés de traiter sa description de fantastique, que le palais de l'Inca, comme le temple du soleil, étaient les grands réservoirs de la richesse publique, et qu'après tout il ne parle de ces splendeurs que sur la foi de ceux mêmes qui les ont vues, de leurs propres yeux vues. Il ajoute qu'à Cuzco

(1) *The History of the Conquest of Peru*, ch. III.



même ou dans ses environs, il n'y avait pas moins, sans le grand temple du soleil, de trois à quatre cents édifices religieux et qu'on en trouvait aussi en grand nombre dans les provinces.

Cet or et cet argent, les anciens Péruviens le recueillaient dans le lit des ruisseaux ou dans les gisements de la vallée de Curimayo, ainsi qu'en d'autres endroits, et les mines argentifères de Pasco, entre autres, leur livraient de grandes quantités de minerai. Ils ne pénétraient pas, d'ailleurs, bien avant dans les entrailles de la terre, se bornant à creuser des excavations sur le flanc des collines métallifères, tout au plus à y pratiquer des galeries horizontales. Ils ne paraissent pas non plus avoir eu connaissance des meilleurs moyens de dégager l'or ou l'argent de la gangue qui les enveloppe d'ordinaire, et ils ignoraient certainement la propriété à cet endroit du mercure, un minéral qui cependant n'est pas rare au Pérou. Attirés dans ce pays par le seul renom de ses immenses richesses souterraines, les Espagnols exploitèrent ce sol sans trêve et sans répit; ils le fouillèrent et le retournèrent dans tous les sens pendant trois siècles et demi, et cependant à cette époque, ils étaient loin encore d'en avoir épuisé les veines d'argent ou d'or. C'est inouï ce que les mines du Pérou ont produit à la métropole : ainsi, pour s'en tenir à un seul exemple, les mines de Potosi ont à elles seules livré *deux milliards et demi de francs*, et cela dans l'espace de neuf années, de 1780 à 1789. Ces dépôts étaient, à la vérité, les plus importants de tous; mais il faut se souvenir qu'à la fin du dernier siècle, on ne comptait pas au Pérou moins d'un millier de mines en activité, dont 74 mines d'or, 834 d'argent, 40 de mercure, 12 de plomb, 4 de cuivre. Or le quint, autrement dit le cinquième du produit de



chaque mine d'or ou d'argent, revenait au roi et, à ce titre, était expédié en Espagne. Ajoutons que des quatre cinquièmes trois au moins étaient également envoyés à la mère patrie par les colons, et l'on arrive ainsi à se convaincre que l'exportation des métaux précieux a dû atteindre au Pérou des proportions colossales, pendant toute la durée de la domination espagnole.

La guerre de l'indépendance fit déserter la plupart des mines et l'appauvrissement général du pays, qui a consumé en guerres civiles, depuis cinquante ans, le meilleur de ses ressources, a fini de ruiner l'industrie minière. Elle se débat contre les difficultés les plus grandes : manque d'eau, de bois, de bras, de capital et surtout de transports. Les méthodes d'extraction ne peuvent naturellement que se ressentir de ces difficultés, et il n'y a pas bien longtemps qu'on a porté quelque amélioration aux anciens procédés, qui exigeaient une main-d'œuvre excessive et qui coûtaient, dit-on, 133 francs par chaque kilogramme d'argent extrait et traité, c'est-à-dire environ les quatre sixièmes de la valeur du métal. Ces procédés étaient employés notamment à Pasco, dans la mine de Lauricocha, une des plus importantes du Pérou. Au sortir de terre, le minerai était transporté dans des moulins et broyé par des meules que mettaient en mouvement des roues hydrauliques. De là, il était transporté au *Buitron*, cour pavée où on l'essayait ; puis on y ajoutait du sel en proportion de sa qualité et on triturait le mélange au moyen de chevaux : c'est ce qu'on nomme le *fourmillement*. Cette opération achevée, on versait du mercure dans le mélange et, suivant l'état de la pâte ainsi produite, ou ajoutait soit de la chaux, soit de la boue. Cela fait, la mixture argentifère

était complète. On la laissait reposer pendant deux ou trois mois, au bout desquels on la plaçait dans des entonnoirs dont des tamis de crin formaient le fond. L'eau terreuse s'égouttait ; la *pella*, c'est-à-dire l'amalgame d'argent, se déposait sur les tamis et on le portait dans des creusets d'argile, munis de canons de fusil dont le bout trempait dans des vases d'eau. On chauffait alors : le mercure s'évaporait par les canons, et l'argent pur restait au fond des creusets (1).

Telle est cependant l'incroyable richesse métallique de ce sol que, malgré toutes les circonstances désavantageuses contre qui elle lutte et qui la dépriment, l'industrie minière du Pérou ne laisse pas encore de faire une assez bonne figure. On calcule que, dans ces derniers trente ans, l'exportation de tous les métaux précieux, qu'on n'estimait pas en 1850 à plus de 20,000,000 de francs, a presque triplé, et l'on sait qu'en 1861 le seul port de Callao exportait, rien qu'en or et en argent, une valeur de 26,000,000 de francs, ce qui donnerait en moyenne 40,000,000 de francs pour la valeur annuelle de la production aurifère et argentifère du Pérou. Le seul *Cerro* de Pasco produit, chaque année, 10,000,000 de métal; et dans la province de Huancavelica, le célèbre gîte de mercure de Santa-Barbara est tout un monde. Il s'enfonce sous terre jusqu'à une profondeur de 358 mètres, à travers des couches de grès imprégnés de cinabre. Le rendement mercuriel de ces grès varie entre un millième et trois pour cent selon le filon. C'est une des vastes exploitations minières du globe : une seule de ses galeries mesure de 500 à 600 mètres de longueur,

(1) Carrey, *le Pérou*, ch. XX.

sur 3 ou 4 de largeur, et son établissement a coûté 5,000,000 de francs. Enfin, il y a de nombreux lavages d'or sur le bord des cours d'eau, et l'on cite dans le lit du Chinchipa, du Pastazzo, du Napo, du Tigre, telles plages où un travailleur actif peut récolter à ce labeur une once et plus d'or par jour. C'est à l'aide de *couïs*, ou moitié de calebasses, qu'ils ramassent le sable aurifère : ils le délitent ensuite à la main, afin que l'or, plus lourd que le sable, s'accumule au fond du couï. Le procédé, on le voit, est des plus imparfaits; tel quel, il compose presque la seule industrie des habitants de certaines localités. Ils vont, pendant la saison sèche et les eaux basses, recueillir par masses les sables chargés d'or et les accumulent devant leurs maisons, pour y puiser au fur et à mesure de leurs besoins, à la façon dont nos fermiers font du blé entassé dans leurs granges.

La province de Tarapaca renferme, sur une étendue de 300 kilomètres carrés, des dépôts de salpêtre ou de nitrate de potasse ou de soude, car on donne à cette substance indifféremment l'un ou l'autre de ces noms. Ils sont situés à fleur de terre le plus souvent, jamais à huit mètres au-dessous, et leur capacité est estimée comme à peu près inépuisable, les eaux qui suintent de la Cordillère reformant de nouvelles exploitations à mesure que les anciennes s'épuisent. L'extraction de ce produit est une opération des plus simples. Un terrassier, qu'on appelle *barratero*, creuse le sol avec une pierre et pratique un trou jusqu'au terrain nitreux ; il le remplit jusqu'au tiers de poudre, à laquelle il met le feu, et le salpêtre jaillit ainsi à la surface. Là, un second ouvrier — l'*ascendeador* — le recueille et, à dos d'âne ou de mulet, le conduit au fourneau où un troisième — l'*apire* — le dégage

de la terre et des pierres qui l'enganguent. Une fois réduit en morceaux gros comme un œuf, le nitre est placé par un *fondador* dans une chaudière pleine d'eau et soumise à l'ébullition. Quand le mélange bout, les matières insolubles sont rejetées, et l'eau, saturée de nitre, est versée dans une grande cuve où elle dépose ses sels étrangers. Cette eau, enfin, est encore transvasée elle-même dans des cristallisateurs en bois, exposés au vent et au soleil, où elle se condense rapidement et passe à l'état de nitrate de soude.

Le gouvernement péruvien s'adjugea, en 1873, le monopole du nitrate de soude ; qui valait alors 250 francs la tonne et il a réussi, pendant quelque temps, à tirer de ce produit un revenu annuel de 22,000,000 de francs. C'est bien quelque chose sans doute, mais ce n'est qu'une vétille relativement aux ressources, qui se chiffrent par centaines et centaines de millions de francs, que la découverte des dépôts de guano, ou pour mieux dire de *huano*, des îles Chincha vint mettre à sa disposition et qu'il monopolisa également. Lorsque l'exploitation commença en 1841, les îles Chincha étaient toutes recouvertes de ce précieux engrais : ce n'était, à vrai dire, d'un bout à l'autre, qu'un prodigieux amas des déjections des oiseaux pêcheurs qui s'abattent, en épaisses nuées, sur le littoral. Comme le prouvait la présence d'instruments trouvés dans les couches, les anciens Péruviens avaient connu ces dépôts de guano et s'en étaient servis ; mais ç'avait été pour les seuls usages domestiques, et on peut dire qu'en 1841, ils étaient à peine égratignés, d'autant qu'ils avaient eu tout le temps de se refaire pendant toute la période coloniale et pendant les quarante premières années de ce siècle. Le gouvernement péruvien, lui, les a épuisés dans le court espace de vingt-

deux ans; car, dès 1874, leur exploitation était, faute de matière, complètement achevée. En 1868, la population de l'archipel était de 6,000 habitants; mais, en 1872, il n'y avait plus que 105 personnes sur l'île du Nord, et les autres sont complètement inhabitées. Ce n'était pas tout à fait tuer la poule aux œufs d'or, puisque le Pérou possède encore de nouveaux gîtes de guano, qui forment même aujourd'hui l'un des éléments de la rançon que lui réclame le Chili vainqueur. Cependant les prodigues n'en agissent pas différemment, et le Pérou était d'autant plus imprudent de gaspiller ses ressources qu'il ne les consacrait pas à des dépenses utiles, qui auraient justifié, au moins dans une certaine mesure, sa facilité à dépenser ses trésors et à anticiper sur l'avenir.

Au commencement de ce siècle, lorsque le Pérou eut conquis son indépendance et que la fièvre des mines, si l'on peut ainsi dire, se fut un peu calmée, on commença de donner quelque attention au sol lui-même et de s'inquiéter des richesses agricoles qu'il pouvait porter. Aujourd'hui l'agriculture péruvienne, quoique susceptible de grandes améliorations, est dans un état assez satisfaisant. Par malheur, l'insuffisance des voies de communication n'a permis de travailler fructueusement que sur la côte entre le Pacifique et les derniers contre-forts des Andes. Les produits de cette région sont, en effet, faciles à exporter, tandis que ceux de la Sierra, resserrée entre les deux Cordillères, ne profitent qu'à la consommation locale. Jouissant d'un climat tempéré, la Sierra abonde en céréales; mais, faute de routes, ces grains sont inutiles à l'approvisionnement des *Costenos*, qui se voient forcés de tirer leur farine du Chili. Dans la Montana, parmi les forêts vierges, l'agriculture a

pris un développement qui dépassera un jour peut-être son essor sur la côte ; mais, faute de routes toujours, les produits de la Montana ne peuvent accéder ni à la Sierra, ni au littoral. L'agriculture n'y est donc pas objet de négoce : chacun y travaille la terre pour lui-même et par lui-même, ou par ses gens. Il n'est pas de citadin, quelque pauvre qu'il soit, qui ne possède à la fois un jardin avec son bois de bananiers, l'arbre d'Adam, assure-t-il gravement, puisque c'est une banane qui perdit Eve et que nos premiers pères, après leur commun péché, couvrirent leur nudité avec les larges feuilles du *platano ;* une *chaira*, ou maison, vrai carbet d'Indien, sans autres meubles que des hamacs pendus dans tous les sens, quelques ustensiles de cuisine, des nippes attachées à une ficelle et des fusils accrochés aux balivaux ; enfin, à la limite du jardin un espace d'un demi-hectare à un hectare que l'on défriche soit par la hache, soit par le feu, et qu'on plante à la houe, sans labour ni fumure d'aucune sorte, en légumes et en fruits, plantés les uns sur les autres, pêle-mêle et à peu près au hasard.

La Montana est le paradis des cultures végétales, et sur sa petite ferme de forme si primitive, l'habitant de la basse Cordillère recueille tout ce dont il a besoin et tout ce qu'il désire vraiment. La canne à sucre lui fournit du tafia qu'il en exprime au moyen d'un pressoir muni d'un alambic en bois. Il récolte en abondance des citrons, des oranges, des ananas, des patates, en même temps que des pommes de terre, des haricots, des lentilles ; voire du coton pour tisser ses draps, ses chemises et ses hamacs, du tabac pour lui, sa femme et ses enfants, car toute la famille fume ; des plantes médicinales, surtout des purgatifs

dont il use immodérément. Là presque tous les légumes viennent à terme en trois mois, la canne à sucre en six, le bananier en trois cents jours; le café, le riz, la plupart des arbres fruitiers donnent deux récoltes par an. Cependant, comme tout s'use ici-bas, même le sol de la Montana, il vient un temps où le terrain, sollicité toujours de produire sans que jamais on lui restitue rien, sous forme d'amendement ou de fumure, se fatigue ou se stérilise. Alors sans la moindre hésitation et sans le moindre regret, l'habitant de la Montana quitte un beau matin sa *chaira* et se transporte quelques lieues plus loin. Là, il saisit sa hache, abat quelques arbres tout autour de lui, puis il les brûle, et son nouveau campement est désormais préparé. La terre est ici au premier occupant : chacun en prend comme on prend de l'air chez nous, et il ne faut que quelques jours de labeur pour se faire un nouveau domaine en place et lieu de l'ancien qui s'était appauvri.

Le défaut de chemins, voilà, en effet, le mal, le grand mal du Pérou et, sous ce rapport, les Péruviens modernes ont encore déserté la tradition de leurs ancêtres. Les Incas avaient construit deux artères principales qui couraient du nord au sud, l'une sur la côte et l'autre dans l'entre-Cordillère, et à ces artères venaient se souder par leurs extrémités, comme autant d'échelons fichés dans une immense échelle, une foule de routes transversales, rapprochées les unes des autres. La route qui passait sur le grand plateau était une merveille de hardiesse : elle traversait des chaînes de montagnes neigeuses; des galeries y étaient creusées à travers la roche vive; des ponts audacieux y franchissaient les cours d'eau et elle se développait en lacets le long d'affreux précipices. En un mot, il

n'y avait pas une seule des difficultés qu'un pays montagneux offre à l'art de l'ingénieur qui n'eût été affrontée et vaincue. La longueur de cette route, qui rappelait les plus belles voies romaines, était de 2,300 kilomètres, selon le calcul des uns, de 3,200 selon l'estimation des autres, et sa largeur restait rarement au-dessous de vingt pieds. Elle était revêtue de maçonnerie, dans la traversée des montagnes, et recouverte en certains endroits d'un ciment bitumineux que le temps avait rendu plus dur que la pierre même. Il n'en subsiste plus que quelques vestiges disséminés çà et là; mais ces grands restes de maçonnerie, avec lesquels l'ingénieur quichua avait comblé les ravins et dont les torrents descendant des hauteurs après d'abondantes pluies ont creusé les parties les moins solides, les laissant ainsi suspendues en l'air comme un pont fait d'une seule pièce ; ces puissantes assises frappent encore aujourd'hui d'admiration le voyageur qui les rencontre, de même qu'elles étonnaient au siècle dernier Velasco, l'historien de Quito, comme elles avaient émerveillé au XVI[e] le chroniqueur Sarmiento qui avait vu les routes de l'Inca dans toute leur splendeur.

Le long de ces routes s'élevaient, de 16 kilomètres en 16 kilomètres, des caravansérails ou *tambos*, ainsi qu'on les appelait, pour l'usage surtout de l'Inca et de sa suite, mais aussi de toute personne voyageant pour le service public. Quelques-uns de ces *tambos* étaient de dimensions considérables. Ils renfermaient un réduit et des casernes, le tout protégé par un parapet maçonné. L'entretien des grandes routes était à la charge des cantons qu'elles traversaient, et se faisait au moyen de prestation et de corvées. Cet entretien devait être d'autant plus facile que chacun au Pérou voyageait à pied ; mais les routes étaient si solidement

construites qu'elles auraient pu supporter la voiture aussi bien qu'aucune de nos routes d'Europe. Toutefois dans un pays où le feu et l'eau sont constamment prêts à remplir leur œuvre de destruction, la conservation de ces chemins exigeait une attention continue et une sollicitude constante, et elles étaient destinées à promptement dépérir sous l'indolente administration des Espagnols (1). Telle avait été leur incurie à cet égard qu'il y a une trentaine d'années on allait au Pérou d'une localité à une autre, à travers monts et vaux, sans ponts et le plus souvent même sans sentiers tracés. Dans la Cordillère, il n'y avait notamment d'autres routes que les torrents soit qu'on les descendît en barque quand ils avaient de l'eau, soit qu'on suivît leurs lits desséchés, à l'époque des sécheresses. Parfois la pluie avait tellement gonflé le torrent qu'il fallait bivaquer sur ses bords trois ou quatre jours avant de le franchir, ou bien passer son temps à chercher un gué ou une autre route.

C'est toutefois une justice à rendre aux Péruviens qu'en ces derniers temps, ils se sont aperçus de l'immense intérêt qui s'attachait pour eux à l'établissement de routes reliant entre eux et les villes du littoral, les grands affluents de l'Amazone tels que le Marañon, l'Huallaga, l'Ucayali (2), et qu'ils se sont même im-

(1) M. Carrey trouve que l'on a trop vanté les routes des Incas (ch. XVIII) : ce n'est pas l'opinion de Humboldt : « Cette chaussée, bordée de grandes pierres de taille », dit-il, de la route à travers la Cordillère, « peut être comparée aux routes des Romains que j'ai vues en Italie, en France, en Espagne.... » Et il appelle le Chemin de l'Inca « un des ouvrages les plus utiles et en même temps les plus gigantesques que les hommes aient jamais exécutés ».

(2) L'usage veut que le Marañon soit la tête de l'Amazone et l'Ucayali, son affluent; mais la vérité géographique est que l'Ucayali

posé pour cela d'énormes sacrifices. Par malheur, ils ont fait cela sans méthode et ils ont commencé par dix points à la fois le gigantesque réseau de leurs voies ferrées, sans terminer un seul des tracés qu'il embrasse. Ils ont voulu à la fois mettre les vallées des Andes en communication directe avec la mer; joindre Payta avec la vallée de Piura et Puno au Cerro-Pasco, par une ligne longitudinale qui pousserait jusqu à Coxamarca; sillonner par une voie ferrée le désert de Tarapaca; relier de la même façon Arequipa, qui est située sur l'océan Pacifique, avec le lac de Titicaca dont l'altitude au-dessus de l'Océan est de 3,600 mètres; enfin aller d'Arica, autre port du Pacifique, à la frontière bolivienne par Tacna, et de Lima à la vallée de Xauxa, dans la Sierra. Ce dernier tracé était le plus considérable de toutes ces entreprises et le chemin, une fois achevé, devait avoir 217 kilomètres ; mais jusqu'ici il n'en a pas plus de quatre-vingt seize, et il s'arrête à la Oroya, une misérable bourgade, loin de tout centre civilisé, de toute voie navigable, de tout grand chemin de transit (1).

Pour aboutir à un pareil terminus, ce n'était pas vraiment la peine de franchir la Cordillère à plus de 4,000 mètres d'altitude, de jeter une trentaine de ponts sur d'insondables abîmes et de traverser, par une quarantaine de tunnels, les schistes ardoisiers, les quartz et les dolérites des Andes. Le but de ce tracé pourtant était très nettement défini. A une vingtaine

est le véritable *caput* du grand fleuve, avec son affluent supérieur l'Apurimac.

(1) Voir dans la livraison de juin 1874 du *Geographical Magazine* une excellente notice de M. Clément Markham, l'éminent géographe, sur les chemins de fer péruviens.

de lieues à l'est, c'étaient les vallées de Tarma et de Jauja auxquelles il devait donner la vie ; à une trentaine au nord, c'était le cerro de Pasco, avec ses immenses ressources minières, qu'il devait relier à la côte ; à une centaine de lieues à l'ouest, après avoir traversé le deuxième étage de la Cordillère et les vastes pampas du Sacramento, il rejoignait le Purus, ce gigantesque affluent de l'Amazone, et mettait les lignes de bateaux à vapeur qui se sont installées sur ce dernier cours d'eau en communication avec le Pacifique à travers la colossale masse des Andes. Mais l'haleine semble avoir fait défaut aux constructeurs du chemin de fer de Lima à la vallée de Xauxa et, comme essoufflés de leur immense effort, ils se sont arrêtés à mi-route.

Du côté de l'Amazone, les efforts du Pérou, également pour s'être éparpillés, sont demeurés presque stériles. Entre Iquitos et Nauta, les deux ports péruviens sur l'Amazone, et Tabatinga sur la frontière brésilienne, il y a bien une ligne de bateaux à vapeur ; mais la navigation de l'Huallaga et de l'Ucayali est à créer tout entière. Ce sont précisément ces voies fluviales qui pourraient apporter la vie et le bien-être dans ces immenses régions de l'Entre-Cordillère, qui produisent de l'or, mais manquent de pain. Ces immenses régions sont aujourd'hui très faiblement peuplées, comme au surplus tout le bassin de l'Amazone : dans sa partie brésilienne, la population n'est pas évaluée à plus de 250,000 personnes, et celle des vallées supérieures du bassin, dans les Républiques de la Colombie et de l'Ecuador, est également très clairsemée. Elle est relativement plus forte au Pérou ; mais c'est en Bolivie qu'elle présente de beaucoup la plus grande densité proportionnelle, et il semble bien

que c'est sur le versant oriental des Andes que se résoudra ce problème d'une si haute importance économique, qu'on appelle la mise en valeur des terrains qui bordent la magnifique artère commerciale de l'Amazone, aujourd'hui inutile ou peu s'en faut. Ce problème est évidemment lié d'une façon très intime à l'accroissement des populations amazoniennes, et cet accroissement, difficile à obtenir dans le bassin moyen du fleuve, à cause d'un climat équatorial, sera relativement facile à réaliser dans les hautes vallées dès que les voies ferrées y accèderont.

La Bolivie, qui a été l'alliée fidèle du Pérou dans sa guerre avec le Chili et qui aujourd'hui partage sa mauvaise fortune, la Bolivie possède d'immenses richesses métallifères. Mais, faute de voies de communication ou par manque d'eau et de bois, elles ne sont que maigrement exploitées. Le département de la Paz a des mines d'or, et ses mines d'argent ont rendu le nom de Potosi célèbre dans le monde entier. Les mines d'étain du plateau d'Oruro sont aussi fort riches, de même que les dépôts cuprifères d'Atacama et de Corocoro. De vastes dépôts de guano existent sur le littoral, notamment sur les bords de la baie de Mejillones, et la Bolivie enfin a dans le désert d'Atacama un amas considérable de fer météorique, ainsi que des couches de lignite et des gangues de pierres précieuses — topazes, jaspes, lapis-lazuli — disséminées sur tout son territoire. En fait de produits d'origine animale, le pays est relativement pauvre : il ne peut montrer que des laines de brebis, de lamas, de vigognes et des fourrures de chinchillas. Mais il prend sa revanche sous le rapport des productions végétales, et l'on peut dire que celles-ci sont en somme les productions du monde entier. Sur les plateaux s'éten-

dent les pâturages, et dans les plaines plus basses, quoique hautes encore de 2,000 à 3,000 mètres, croissent les arbres fruitiers, la vigne, les céréales et les légumineuses de l'Europe, tandis que les vallées inférieures étalent de riches plantations de coca, de cacao, de café, en un mot de toutes les plantes tropicales. La Bolivie est surtout riche en herbes médicinales, et c'est dans ses forêts que l'on rencontre le *chinchona calisaya*, avec lequel la meilleure quinine se fabrique. Pour tout dire d'un mot, la végétation des contreforts orientaux des Andes ressemble à celle des environs de Rio de Janeiro, avec plus de variété et de magnificence, s'il faut en croire Alcide d'Orbigny, l'illustre naturaliste (1).

Le nombre total des habitants de la Bolivie serait, d'après une statistique dressée en 1868 par M. Jose Domingo Cortès, de 2,574,000 sans parler de 250,000 Indiens vivant à l'état sauvage. Nous avons donc ici le phénomène, assez commun au surplus, d'une race croisée qui s'accroît, puisque en 1825, après la guerre de l'indépendance, ce nombre n'était que de 979,000, et qu'en Bolivie comme au Pérou les métis forment le grand fond de la population. Après la race espagnole pure ou mélangée, les principaux éléments de la nation sont les Quichuas et les Aymaras, qui vivent surtout les uns aux environs du lac de Titicaca, et les autres dans le midi du pays. Les autres Indiens civilisés sont les Guaranis et des représentants des races Antisienne et Puébléenne. Pendant la seconde moitié du XIIIe siècle, les populations boliviennes subirent la conquête des Incas, et depuis cette époque jusqu'à la

(1) Voir *Voyage dans l'Amérique méridionale de* 1826 *à* 1833. (7 vol. in-4°; Paris, 1843.)

proclamation de l'indépendance, l'histoire du Pérou et celle de la Bolivie n'ont fait qu'une. C'est de Bolivar, le grand *libertador*, qu'elle tire son nom actuel, car sous la domination espagnole ce n'était qu'une simple province péruviennne, désignée sous le nom de Charcas ou de Haut-Pérou. Elle embrasse une superficie de 2,282,000 kilomètres carrés et est divisée en dix départements ou provinces : les plus peuplées sont celles de la Paz, de Cochachamba, de Potosi, de Chuquisaca, dont le chef-lieu, qui porte le même nom, est en même temps la capitale de la République.

Le plateau bolivien se trouvant en entier dans la zone tropicale, la chaleur y est tout naturellement très forte dans toutes celles de ses parties qui ne s'élèvent pas beaucoup au-dessus du niveau de la mer; mais dans ses régions les plus hautes il règne un hiver perpétuel. La région comprise entre la limite des glaces perpétuelles, qui est à 5,662 mètres, et l'altitude moyenne de 3,900 mètres, a reçu le nom de *Puna Brava* et la végétation ne s'y compose que de quelques plantes. C'est par ailleurs l'habitat de la vigogne, du guanaco, de l'alpaga, du lama et du gigantesque vautour qui s'appelle le condor. La *Puna*, déjà moins froide, est située entre 3,900 et 3,350 mètres. On y cultive la pomme de terre, l'orge, divers légumes et des troupeaux de lamas domestiques y paissent dans les pâturages. La troisième zone — *Cabecero de velle* (côte de vallée) — s'étend entre 3,350 et 2,900 mètres ; elle voit croître le maïs, ainsi que les légumes et les céréales d'Europe, et c'est aussi la portion de la Bolivie la plus peuplée et la plus salubre. Enfin au-dessous, entre 2,900 et 1,620 mètres, se déploie la zone des vallées ou *Media*

Yunga ; c'est le pays des fruits. Puis viennent les *Yungas*, ainsi nommées de la fertile vallée du même nom : elles jouissent d'un printemps perpétuel, et on y cultive le cacao, le café, la canne à sucre, le bananier, ainsi que toutes les autres plantes tropicales.

IV

LE CHILI

Le pays que nous nommons Chili est situé entre la grande chaîne des Andes et le Pacifique : il affecte la forme d'une bande dont le développement côtier n'est pas moindre de 3,600 kilomètres, et dont la largeur varie de 150 à 250 selon qu'elle s'écarte plus ou moins de la grande Cordillère.

Non loin de la côte et parallèlement à elle, court une chaîne de hauteurs plus basses que les Andes et qui reçoit les noms divers de *Cordillère moyenne*, de *Chaîne intermédiaire* ou de *Montagne côtière*. C'est ce système qui donne au pays sa configuration et son relief ; c'est lui qui varie sa physionomie. Au nord, les chaînes se confondent et s'enlacent ; elles se rattachent à la masse des Andes par une série de ramifications transversales, qui laissent entre elles d'étroits plateaux et des vallées étranglées. Mais au sud, elles se détachent isolément du système andin, délimitant entre elles et la mer une grande plaine centrale qui, à vrai dire, constitue avec la côte et ses ports à peu près tout le Chili. Cette plaine est généralement dénudée dans sa partie septentrionale, mais elle se couvre de bois vers le sud ; de nombreuses rivières l'arrosent et contribuent à sa fertilité. Les pluies y

sont plus fréquentes qu'ailleurs ; le sol y est excellent, la végétation magnifique. Cette zone s'étend du 33° au 44° 50′ de latitude sud, et c'est là qu'est répandue la grande richesse agricole du pays. Sa région minérale est située entre le 24e et le 33e parallèles, et sa région forestière commence au sud de la rivière Itata, comprenant les provinces de Concepcion, Bio-Bio, Angol, Arauco, Valdivia, Llanquihue et Chiloé (1).

La découverte du Chili se place en 1520 et est due à Magellan. Environ quatre-vingts ans plus tôt, l'Inca du Pérou Yupanqui, informé de ce qu'aux confins sud-occidentaux de son empire il existait un pays nommé *Tchélé*, dont on vantait la richesse, en fit entreprendre la conquête. De l'an 1440 à 1445, un fameux général péruvien, Chinchiroca, soumit les vaillantes populations que nous appelons Araucans, mais qui appartenaient réellement à la nation Moluche et qui occupaient les vallées du Chili. Cette soumission toutefois fut plus apparente que réelle et quand, à la suite de la conquête du Pérou, les Espagnols envahirent à leur tour le Chili, ils trouvèrent dans les Araucans des ennemis dignes d'eux et qui disputèrent pied à pied la possession de leur sol. Diego de Almagro, le compagnon de Pizarre, fut le premier envahisseur du Chili ; il quittait Cuzco en 1535 et arrivait dans le district minier de

(1) Les autres provinces, en allant du nord au sud, sont : Atacama, Coquimbo, Aconcagua, Valparaiso, Santiago, Colchagua, Curico, Talca, Linarès, Maule et Nuble. C'est, en tout, dix-huit provinces, auxquelles il faut ajouter la colonie du détroit de Magellan, les îles Juan Fernandez, les îles San-Ambrose et San-Felice ; enfin l'Araucanie indépendante. Le tout recouvre une surface de 328,000 kilomètres carrés pour les dix-huit provinces, et de 576,000 si l'on y ajoute la colonie de Magellan (248,000 kil. car.) ainsi que les îles. On ne connaît pas la surface de l'Araucanie.

Tres-Puntas, par le chemin que de nos jours encore on appelle le chemin de l'Inca : *Camino del Inca.* Mais le pays n'était point riche; Almagro ne tarda pas à s'en dégoûter et, attiré par la grosse curée qui s'y faisait, se hâta de regagner le Pérou où l'attendait un destin tragique. Pedro de Valdivia le remplaça; il arriva dans le pays en 1540 et, deux ans plus tard, ayant soumis les tribus du nord, il fondait la ville de Santiago de Nueva Estramadura, la capitale actuelle du pays, ainsi que plusieurs autres villes. Dix ans après il put pousser jusqu'au sud du Bio-Bio, et un de ses lieutenants, Alderete, pénétra dans l'Araucanie. Mais il ne devait pas y rester. Valdivia lui-même, vaincu en 1543 par le fameux chef Caupolican, fut mis à mort, et on prétend que les Indiens le firent périr en lui coulant dans la gorge de l'or fondu, lui criant : *Rassasie-toi donc de cet or que tu aimes tant.* Au bout de cinquante années de luttes, dont le poète Alonzo de Ercilla a transmis, dans son poème de l'*Araucana*, l'épique souvenir à la postérité, les Araucans expulsèrent enfin le dernier Espagnol de leur territoire ; ils se sont maintenus, jusqu'à nos jours, dans leur indépendance nationale, quoique les Chiliens les aient de plus en plus entourés d'une ceinture de postes militaires, et que leur dépossession en tant que tribus autonomes, ne semble plus qu'une affaire de temps.

Une bande de terre resserrée entre le plus vaste océan du monde et la seconde en hauteur de ses chaînes de montagnes ; des côtes éloignées de tous les centres de civilisation et accessibles seulement, jusqu'à ces derniers temps, aux seuls voyageurs qui affrontaient les dangers du cap Horn ou ne craignaient pas les fatigues d'un trajet à travers les marais pestilentiels de Panama ; un pareil pays, dont les indigènes étaient aussi

pauvres que belliqueux, n'était pas bien fait pour tenter les Espagnols qui ne recherchaient les périls du Nouveau-Monde qu'autant qu'ils les conduisaient non seulement aux honneurs, mais à une large opulence. Autant le gouvernement du Pérou et les emplois qui en dépendaient étaient recherchés, autant ceux du Chili étaient dédaignés, de telle sorte que cette colonie devint promptement le *refugium peccatorum* de la métropole, une sorte d'exutoire pour ses esprits inquiets. Pendant deux siècles, les gouverneurs qui s'y succédèrent eurent à lutter plus ou moins ouvertement contre les indigènes, et la prospérité du pays, le développement de ses ressources naturelles furent le moindre de leurs soucis. C'était une terre abondante en cuivre et en fer ; mais comparativement au Pérou, elle renfermait peu d'or et, à Madrid comme à Valparaiso même, cela suffisait pour la traiter avec dédain, comme une possession que l'on garde puisqu'on l'a, par habitude et par orgueil, mais dont on a renoncé à tirer quelque profit pour soi-même, ou qu'on ne tient guère à sagement administrer en vue du bonheur de ses habitants. Aussi le Chili ne fut-il pas des derniers à entrer dans ce grand mouvement insurrectionnel du commencement du siècle, dont l'issue devait être la dislocation du colossal empire des Indes fondé par Ferdinand et Charles-Quint, et l'érection en républiques indépendantes des anciennes vice-royautés du Mexique, du Pérou et de la Plata.

La guerre de l'indépendance du Chili fut commencée par les classes aisées. Parmi les héros et les fondateurs de la République actuelle, on voit figurer l'Anglais Cochrane à côté de San-Martin, *le libérateur*, des Carrera, des Manuel-Blanco, des Bernardo Higgins. Mais les masses épousèrent vite cette cause avec une

véritable ardeur et mirent à son service autant d'abnégation que d'héroïsme. Ce drame, commencé en 1810, ne se termina en fait que sept ans plus tard, par l'accession du général O'Higgins au pouvoir, qu'il conserva jusqu'en 1823, et en droit qu'en 1825, année où l'Espagne se décida, enfin, à reconnaître officiellement l'émancipation de ses colonies révoltées. Alors, mais alors seulement, le Chili put songer à panser ses plaies et à organiser son gouvernement intérieur. Les premiers essais dans cette voie ne furent pas d'ailleurs heureux, et la Constitution de 1828, qui portait la marque d'une grande inexpérience politique, dut céder la place, sept ans plus tard, à une œuvre plus pratique et qui est restée fondamentalement la grande loi du pays, bien que réformée dans plusieurs de ses parties. Comme toutes les autres républiques hispano-américaines, le Chili était en outre destiné à souffrir longtemps des ambitions intéressées de ces chefs militaires qui, après avoir assuré son indépendance nationale, voulaient recueillir le prix de leur concours sous la forme d'une dictature plus ou moins déguisée et de l'accaparement pour eux et pour les leurs de tous les honneurs, de toutes les dignités, de toutes les places.

Jusqu'en 1851, le Chili ne déserta point la tradition commune à toutes les républiques ses sœurs et ne cessa de confier à un militaire sa magistrature suprême. Mais au mois de septembre de cette année le général Búlnes quitta le fauteuil présidentiel, qu'il avait occupé pendant deux périodes quinquennales consécutives, et son successeur fut Don Manuel Moutt, un avocat. Le parti militaire, cependant, n'était pas préparé à quitter sans un dernier effort un pouvoir qu'il regardait en quelque sorte comme sa chose, et l'installation de Don Manuel Moutt fut promptement

suivie de *pronunciamentos* dans les provinces tant du nord que du sud. Dans celles-ci, ce fut le général Cruz, concurrent malheureux de Moutt, qui se mit à la tête des insurgés, et s'il eût eu l'appui du président sortant, sa victoire eût été certaine. Mais le général Búlnes, en ces circonstances critiques, tint une admirable conduite. Il appartenait bien, comme Don Manuel Moutt, au parti dit conservateur — *Peluçon* — et il en était même l'un des principaux chefs; mais personne n'ignorait que la désignation de Moutt comme candidat de ce parti n'avait pas eu son approbation. De plus une parenté étroite le liait au général Cruz; enfin, il était à craindre, dans ce pays de militarisme, que sa popularité comme vainqueur de Yunguay et conquérant du Pérou, ne l'inclinât à sortir de l'étroit sentier du devoir et de la discipline. Búlnes n'hésita point cependant sur le parti à prendre : il se mit à la tête des partisans du président légalement élu et quelques jours plus tard, rencontrant à Loncomilla les troupes de son parent Cruz, il les mit en pleine déroute après un combat long et acharné.

C'en était fait désormais des pronunciamentos et des révoltes de casernes au Chili. Don Manuel Moutt fut réélu président sans le moindre accident, et lorsqu'il fut parvenu au terme de sa seconde magistrature et que de nouvelles émeutes éclatèrent, elles se trouvèrent en présence cette fois d'une armée unie et disciplinée, qui en vint facilement à bout. Le Chili, plus heureux que le Pérou son voisin, avait décidément échappé à la griffe des prétoriens, et il n'avait plus qu'à songer à sa prospérité, sûr qu'il était désormais de sa tranquillité.

A la fin du dernier siècle on n'évaluait pas à plus de 350,000 habitants la population totale du Chili,

et dans les premières années de ce siècle elle ne dépassait pas 400,000. L'année 1830 vit s'effectuer pour la première fois un recensement officiel, dont les résultats ne furent publiés que cinq ans plus tard. Ce *censo* accusait 1,010,332 habitants, soit une augmentation de 153 0/0 depuis l'ouverture du siècle. En 1865, ce nombre était devenu de 1,819,223 et en 1875 de 2,063,424, si l'on s'en tient à la supputation officielle et de 2,217,000 selon d'autres calculs (1).

Dans ce total on ne portait pas à plus de 300,000 le nombre des Chiliens qui descendent des *Conquistadores*, et l'on calculait que la population des campagnes avait neuf dixièmes de sang indien contre un dixième de sang européen. Quant aux étrangers, leur nombre ne dépassait pas 26,528, du moins pour ceux qu'on pouvait considérer comme des colons définitifs. C'est assez dire que l'émigration européenne, qui se précipite en masse sur la grande République américaine et qui dirige aussi un courant d'une certaine importance vers le bassin de la Plata, que cette émigration, disons-nous, ne se sent pas encore attirée vers les rivages du Pacifique.

Des gens qui connaissent bien le pays sont d'avis que la question d'immigration se lie intimement à celle de l'Araucanie, et qu'elles seront résolues toutes les deux en même temps et de la même manière. Il s'agirait pour le Chili d'occuper effectivement les territoires des tribus

(1) Ce dernier chiffre est celui que donne M. Édouard Sève, consul général de Belgique au Chili, dans l'*Introduction* à l'important ouvrage qu'il a publié en 1876 sur le titre de la *Patria Chilena* ou le *Chili tel qu'il est* (Valparaiso, imprimerie du *Mercure*). Ce livre a été publié à l'occasion de l'Exposition internationale du Chili, en 1875, et reproduit les publications officielles de la commission directrice de cette Exposition.

araucanes et de les distribuer à des colons européens. qui les approprieraient à la culture, tandis qu'aujourd'hui ce sont de simples terrains de chasse. Déjà, grâce à l'érection de postes militaires et à la naissance de quelques petites villes qui grandissent sous leur protection, un million d'hectares ont été conquis et de vastes superficies attendent les colons futurs. Mais qu'est-ce, en vérité, qu'un million d'hectares cultivés ou disponibles pour la culture dans un pays qui s'étend sur trois degrés et demi environ et dont l'aspect général est magnifique? Les deux grandes vallées que l'Araucanie embrasse, entre les Andes et la Cordillère centrale, abondent en terrains d'une grande fertilité, au pied principalement des montagnes et sur le bord des rivières. En territoire araucan on cultive la plupart des légumes et des céréales introduits par les Espagnols, tels que le froment, l'orge, les pois, les fèves, les haricots; les forêts renferment des essences variées propres à la construction et un grand nombre de plantes médicinales ou tinctoriales. Mais ce riche territoire, cette vaste suface de 70,000 kilomètres carrés, quelque chose comme l'équivalent de dix à douze de nos départements français, n'est peuplé que d'environ 70,000 hommes, dont on a raison sans doute de vanter, en temps de paix, la probité, l'attachement au point d'honneur, l'hospitalité et l'affabilité, mais qui en temps de guerre deviennent féroces et qui en tout temps sont nonchalants, goulus, ivrognes, joueurs. A la fois chasseurs et agriculteurs, les Araucans cultivent le sol et se livrent à l'élève du bétail, mais jamais ils n'ont su vivre en famille; ils ne se sont jamais réunis en foyer; enfin, ils n'ont jamais bâti une ville, un village, un hameau. Leur pays est divisé en un grand nombre de

tribus, et chacune de ces tribus se partage à son tour en autant de petits fiefs qu'elle compte de familles. Chacune de celles-ci occupe une maison isolée, et ces demeures sont cachées les unes aux autres par des bouquets d'arbres ou des accidents de terrain. Ces familles sont gouvernées par des caciques et il en était jadis tout comme aujourd'hui. Mais autrefois, au-dessus des *caciques*, il y avait des *toquis* et des *ulmènes*, sorte de suzerains féodaux élus en assemblée des nobles : ils veillaient aux intérêts généraux, commandaient les armées et maintenaient entre les tribus et les familles un lien politique, un lien national. Maintenant ce lien n'existe plus et il n'y a plus de nation moluche ; il n'y a que des Huilliche, des Puelche, des Picunche, dont le nombre va sans cesse diminuant par l'abus des liqueurs fortes, ou par l'invasion de certaines maladies contagieuses, telles que la syphilis.

L'industrie nourricière du Chili, c'est l'agriculture. Les principales céréales qu'on y cultive sont le froment, l'orge et le maïs; le seigle et l'avoine sont peu connus et le riz n'y est pas planté. Sur les 2,200.000 habitants de la République, il y en a plus des deux tiers qui se livrent à l'agriculture, et les provinces centrales, — celles de Santiago, de Colchega, de Curica, de Talca, de Maule, de Linarès, de Nuble et de Concepcion, — qui sont particulièrement agricoles, en contiennent 1,400,000 à elles seules. De Santiago, la première capitale du pays comme elle en est la capitale actuelle, jusqu'à Concepcion, ville très importante aux premiers temps de la conquête espagnole, située qu'elle était à l'embouchure du Bio-Bio alors la limite de la colonie, elles sont traversées, sur une longueur de 582 kilomètres

par un chemin de fer que les trains ordinaires parcourent en seize heures environ. C'est, dit un Anglais qui a récemment parcouru cette région (1), une plaine d'alluvion immense et parfaitement plane qu'on appelle improprement une vallée ; elle se développe entre deux chaînes parallèles de montagnes, dont l'une est la Cordillère des Andes et l'autre la Cordillère maritime, laquelle court le long de la côte par petits groupes isolés, servant comme de boulevard contre l'irruption des flots de l'Océan dans l'intérieur, et que coupent de profondes vallées, sillonnées de cours d'eau, sortant de la chaîne principale et se dirigeant de l'ouest à l'est. Le chemin de fer qui parcourt cette plaine, large d'environ 96 kilomètres, est essentiellement pittoresque, et passe à travers une succession de paysages tour à tour charmants et grandioses. Le voyageur qui vient de Concepcion a sur sa droite les pics les plus élevés et les plus sourcilleux de la Cordillère, les volcans des Andes chargés de neiges éternelles et, sur sa gauche, les groupes déchiquetés de la chaîne maritime de structure volcanique également. On se croirait parfois entre l'Apennin et les hauteurs qui courent de Sienne à Acquapendente, et, pour compléter l'illusion, pour vous faire croire qu'on est plutôt en Italie que dans les solitudes à moitié vierges du Nouveau-Monde, on aperçoit de longues rangées de peupliers, des champs de maïs et ces pampres festonnés qui sont un des traits caractéristiques de tout paysage chilien sous culture.

La ressemblance d'ailleurs est toute superficielle,

(1) Voir dans le *Times* du 27 août 1880, la lettre de son correspondant spécial de Santiago.

car même dans ses meilleures parties, le sol chilien est pauvre; d'immenses superficies restent en jachères et les procédés de culture sont des plus primitifs, ce qui est juste l'opposé de ce que l'on voit dans les vallées du Piémont ou dans les riches plaines de la Lombardie, de l'Emilie, de la Toscane. Il y a cependant un point commun entre l'agriculture italienne et l'agriculture chilienne : c'est que toutes les deux manquent d'eau pluviale et que pour remédier à ce mal, toutes les deux ont eu recours à l'irrigation. La dénudation du sol a été poussée si loin que sur certains points, dans les régions littorales, à Santiago par exemple, en année moyenne, on compte 335 jours de sécheresse contre douze de pluies légères et dix-huit d'averses. La plaine, il est vrai, est sillonnée de nombreux cours d'eau, tels que le Bio-Bio, le Chillan, le Maule, le Nuble et tant d'autres qu'alimentent les neiges des Andes, mais leur action fertilisatrice ne se fait sentir que dans un rayon assez restreint. Car la plupart de ces cours d'eau sont *incajanatos*, comme on le dit dans le pays, c'est-à-dire encaissés entre des berges abruptes et aux pentes rapides, et leurs riverains sont loin de déployer dans l'art des irrigations l'esprit inventif et ingénieux des Lombards en Italie, des anciens Maures en Espagne et des habitants de la vallée du fleuve Bleu en Chine. Dans les provinces septentrionales, notamment dans celles de Talca et de Curico, on semble mieux comprendre les travaux hydrauliques; on y emploie plus de main-d'œuvre et de capital, et l'on en est bien récompensé par de plantureuses récoltes de maïs, de raisins et de fruits de toutes sortes.

Après tout, et quoique l'on ait dans la plaine, ce que l'on peut appeler « le sang même et la chair » du

pays, dont les déserts du Nord et les montagnes qui courent dans toute sa longueur, ne forment que le squelette, il faut se souvenir que sur les 34,245,500 hectares que la partie habitée du Chili embrasse, il n'y a pas plus de 7,891,200 hectares susceptibles de culture. Un septième seulement de cette portion arable est exploitée et, force est bien de le reconnaître, exploitée sur un très grand nombre de points avec beaucoup de négligence et peu d'intelligence. Si la population agricole venait à décupler; si l'on appliquait à la culture proportionnellement autant d'énergie, d'intelligence et de capital; si l'on arrosait et si l'on engraissait largement la terre dans la mesure qu'elle en a besoin, cette partie du Chili, qu'on appelle la vallée ou la plaine, pourrait rivaliser en beauté et en fécondité, avec la plaine si renommée de la Haute-Italie. Mais les Chiliens en agissent avec leur sol comme s'il était épuisé quand ils l'exploitent depuis quelque temps, et comme s'il était indéfiniment fertile quand la charrue ne l'a pas encore égratigné. Ils ne paraissent pas comprendre qu'il faut restituer au sol ce qu'on lui a pris : ils convertissent en pâtures, quand ils ne le délaissent pas tout à fait, le sol qui après avoir fourni plusieurs récoltes successives de céréales, se trouve, faute d'engrais réparateurs, frappé d'une stérilité toute momentanée.

Les économistes de l'école démocratique attribuent, non sans raison, ce fâcheux état de choses au mode même de la tenure terrienne telle que la conquête espagnole l'institua. Comme on le sait, les indigènes furent alors dépouillés de leurs terres et celles-ci furent partagées en grandes masses entre un petit nombre de *Conquistadores*, dont les descendants occupent encore d'énormes domaines, qui se sont transmis

de père à fils pendant une longue suite de générations. Les *Hacendados* ou grands propriétaires, indolents et assurés d'une large existence quoiqu'ils fissent, ont été le fléau de l'agriculture du Chili; ils ont fait de sa campagne ce que les Borghèse, les Chigi et les Barberini avaient fait de la campagne romaine : un désert en certains endroits, un foyer d'infection dans d'autres. On a heureusement aboli, il n'y a pas bien longtemps encore, le droit d'aînesse qui perpétuait tous ces abus, en même temps qu'il maintenait la possession du sol en un petit nombre de mains et constituait un insurmontable obstacle à tout progrès agricole ou politique. La division de la propriété terrienne qui s'en est suivie a déjà commencé de produire là-bas quelques-uns des bons effets qu'on lui connaissait déjà en France, en Italie, en Suisse, en Allemagne et dans les pays scandinaves.

Les grands propriétaires, qui ont conscience de la révolution que l'égalité des partages doit produire dans leurs fortunes, se sont déjà mis à mieux cultiver leurs terres. Le plus grand nombre d'entre eux n'ont pas su renoncer encore à la vie oisive et luxueuse qu'ils sont habitués à mener dans les villes et surtout dans la capitale; mais du moins ils confient à leurs parents quand ce n'est pas à leurs fils eux-mêmes, le soin de ces domaines que géraient autrefois de simples mercenaires. En général, tous les propriétaires chiliens, grands ou petits, semblent éprouver le même dégoût du séjour habituel de leurs *haciendas*, et le voyageur s'en aperçoit bien au premier coup d'œil qu'il jette sur leurs bâtiments toujours mal entretenus et souvent tout à fait délabrés. Quand la distance ou leurs maigres ressources leur interdisent le séjour ardemment convoité de Santiago, les Hacendados se

rabattent sur quelque petite ville, telle que Chillan ou Linarès dans les provinces de la plaine, ou Valdivia, Port-Mont ou Osorno dans celles du sud, qui se trouvent à portée de leurs exploitations. Ces villes du sud sont loin assurément de rivaliser pour les agréments sociaux qu'elles peuvent offrir avec Santiago; mais elles ont du moins l'avantage d'une position pittoresque, tandis que les villes de la plaine, situées en terrain plat, ne sont que de pâles et mauvaises copies de la capitale. Partout ce sont les mêmes rues interminables; le même square de dimensions démesurées, avec sa cathédrale riche, mais de mauvais goût, comme l'est uniformément l'architecture des jésuites; sa fontaine et sa statue de quelque Chilien de marque au centre.

Aux détails sommaires sur l'agriculture chilienne que nous a fournis le correspondant du *Times*, il ne sera pas inutile d'en joindre quelques autres que nous emprunterons au remarquable *Rapport* que publiait en 1877 M. Horace Rumbold, ministre de Grande-Bretagne à Santiago (1). On lit dans ce livre que le plus grand mal contre lequel l'agriculture chilienne ait eu à lutter dans ces derniers temps a été la rareté croissante des bras et la cherté de la main-d'œuvre. On a calculé que pendant le dernier quart de siècle, les journaliers ou *péons* chiliens ont émigré à raison de 8,000 par an, et qu'il est telle année où cette émigration est arrivée au chiffre de 30,000. Son commencement remonte à l'époque de la fièvre d'or de la Californie, et le courant qui s'était d'abord dirigé vers le Pacifique du Nord, se tourna quelques années plus tard

(1) *Le Chili.* Rapport sur le progrès et la condition de la République (Paris, 1877).

vers le Pérou, pour prendre finalement la route des provinces transandines de San-Juan et de Mendoza, ainsi que de la bande étroite du littoral bolivien où sont situées les mines de Caracolès et d'Antofagasta. Les péons, en quittant ainsi leur pays natal, obéissent sans doute à quelques penchants ethniques bien constatés; mais on ne saurait nier non plus qu'ils ne cherchent à fuir un sort qui ne laisse pas d'être très peu enviable, comme le dit M. Rumbold, bien qu'il se soit très amélioré dans ces derniers temps.

Ces *péons* forment une des plus grandes classes de la population rurale : ce sont des gens qui, pour la plupart, n'ont ni domicile fixe, ni liens réguliers de famille, et qui constituent de véritables prolétaires dans l'acception moderne du mot, comme dans sa signification première d'éleveurs d'enfants. La deuxième classe est celle des *Inquilinos*, ou paysans établis, laquelle se subdivise elle-même en deux grands groupes : ceux qui sont arrivés à un état rudimentaire de bien-être et de civilisation, d'aisance quelquefois, et ceux beaucoup plus nombreux qu'il n'est pas facile de distinguer de la masse des journaliers, si ce n'est en ce sens qu'ils ont un domicile fixe et, qu'ils sont tenus de fournir une quantité de travail non rémunéré sur les propriétés sur lesquelles ils demeurent. Cette corvée est un des traits principaux du système connu sous le nom d'*Inquilinage ;* mais la nature, comme la quantité, de travail gratuit ainsi exigé varie beaucoup suivant les propriétés, et c'est l'usage ou des conventions de gré à gré qui la déterminent. Ici l'*Inquilino*, n'est astreint qu'à rassembler, à des intervalles donnés, le bétail qui se trouve sur les collines et à le ramener au corral, où il est trié et marqué pour le marché, ou bien encore au battage du grain, au moyen de juments,

dans les endroits où les batteuses mécaniques n'ont pas été encore introduites. Ailleurs, enfin, les inquilinos sont uniquement requis de faire quelques patrouilles nocturnes, afin de protéger la maison du propriétaire et de surveiller les animaux dans leurs parcs: tâche au surplus peu commode dans un pays où les clôtures sont insuffisantes et où l'enlèvement des bestiaux est un des délits le plus fréquemment commis. Pour le reste de son travail, l'inquilino reçoit des gages journaliers qui varient d'habitude de 20 *centavos* (1 franc) à 40 *centavos*, et qui, dans des cas particuliers, s'élèvent à 50 *centavos* (2 fr. 50), comme ils tombent aussi à 10 *centavos*, soit à 0 fr. 50.

Quelques écrivains, entre autres un grand propriétaire chilien Don Manuel José Balmaceda qui, en théorie, trouvait la chose légitime, ont comparé l'inquilino chilien au serf russe. Le plus humble des inquilinos étant légalement un homme libre, jouissant des prérogatives de l'homme libre, la comparaison juridiquement pèche par la base; mais dans la pratique, en examinant son sort de près, on s'assure qu'à certains égards, il est moins favorable que ne l'était celui de l'ancien moujik russe avant l'ukase libérateur d'Alexandre III. Les serfs russes, pour la plupart, étaient chaudement vêtus, bien abrités et passablement nourris. La grande masse des paysans chiliens habitent des masures qui ne peuvent être justement comparées qu'aux sordides baraques où l'on parque à Ceylan, par exemple, les bandes de coolies que l'on engage pour les travaux de la moisson. Leur nourriture se compose exclusivement de *frejoles* (haricots) et d'un plat de *harina tostada* (farine de froment grillée) avec du pain sans levain. C'est là une nourriture plus saine qu'appétissante, et qui leur suffit à peine pour

fournir en été une journée de treize heures, et cela sous un ciel brûlant, sans le secours d'aucun stimulant, vin, bière ou toute autre boisson spiritueuse. Il n'est pas bien étonnant que l'inquilino s'efforce de rompre, de temps à autre, la monotonie d'une existence pareille par des orgies où il dépense en quelques heures les gages péniblement acquis de toute une semaine, voire d'un mois. Pendant que le mari se réjouit ainsi au *despacho*, à la fois magasin et cabaret de village, sa femme demeure tristement au logis, manquant souvent, elle et sa nombreuse progéniture, du plus strict nécessaire.

Les mines du Chili forment un des plus grands éléments de sa richesse, et ce pays est un des premiers producteurs de cuivre du monde entier. Ce métal s'y trouve partout ; il n'a ni gangue, ni formation géologique fixe ; toutes les montagnes en contiennent, quelques-unes en telle abondance que les affleurements des filons les couvrent tout entières d'immenses taches vertes. Les dépôts les plus riches se trouvent dans les provinces de Coquimbo, d'Aconcagua, de Santiago, d'Arauco, de Chiloe et d'Atacama ; mais dans celle-ci l'or et l'argent dominent, et l'on a dit qu'elle semblait n'être qu'une mer d'or, d'argent et de cuivre (1). Caldera est le principal port de la province et Copiapo en est la capitale. Celle-ci, située au

(1) M. Sève a consacré un très intéressant chapitre de son livre à la région minérale du Chili. Les détails de date plus récente que nous donnons sur les mines de Copiapo et les dépôts de nitrate d'Antofagasta sont empruntés à un rapport de M. le vice-consul américain Mark dont l'*Iron Age* a dernièrement reproduit des extraits. M. le comte d'Ursel a également consacré aux haciendas du Sud et aux mines de Copiapo un chapitre de son très intéressant livre — *Sud-Amérique : Séjour et Voyages* — dont la librairie Plon vient de mettre en vente une 3[e] édition.

milieu d'une vallée étroite et longue qui serait fertile si elle n'était aussi mal arrosée, est le centre de nombreux gîtes argentifères en exploitation ou abandonnés. Les plus riches étaient jadis ceux de Charnacillo qui, dans l'espace de quarante-sept ans, de 1832 à 1879, ont livré de 1,000,000,000 à 1,200,000,000 francs d'argent pur, mais qui commencent à s'épuiser tant ils ont été creusés profondément. On calcule cependant que la montagne argentifère de Charnacillo est susceptible de produire pendant plusieurs années encore, à condition d'être fouillée plus bas encore que 1,800 ou 2,200 pieds, profondeurs auxquelles l'extraction est déjà descendue. Mais ce sont là des travaux extrêmement coûteux, surtout avec l'emploi des vieilles méthodes de perforation, et il faudra pour les compenser, que le minerai trouvé à ces profondeurs soit d'une grande richesse.

Après l'extraction minière, la grande industrie de la province d'Atacama est l'amalgamation des minerais d'argent, qui a lieu dans les établissements qu'on appelle *Maquinas*, dont cinq fonctionnent tant dans la ville de Copiapo que dans son voisinage immédiat. Les minerais arrivent d'habitude à l'usine en des sacs de cuir, et sont immédiatement brisés en petits morceaux. On les noie ensuite dans l'eau et on les broie sous de puissants rouleaux nommés *trapiches*, qui les réduisent en une sorte de pâte qu'on laisse ensuite sécher au soleil, pendant huit ou quinze jours environ. Cette pâte se place alors dans de grands barils, d'un diamètre d'environ six pieds, en la mêlant de mercure, de sulfate de cuivre, de plomb, de zinc, d'eau chaude et autres substances, dans une proportion qui varie avec l'espèce des minerais traités et que les usiniers tiennent secrètes. On remue ce mélange,

pendant six ou huit heures, jusqu'à ce que l'argent ait absorbé le mercure. Les barils sont alors vidés et l'amalgame séparé, par des réactifs, de la pâte qui l'enveloppe et de l'excès de mercure qu'il contient; s'il lui en reste un peu, ce peu est expulsé ensuite des retortes où il est recueilli finalement et soumis à la distillation. L'argent pur, qui est le résultat de ces diverses manipulations, est fondu en lingots et se trouve prêt pour l'exportation.

Jette-t-on un coup d'œil sur une carte du Chili, on remarque du 27° parallèle sud au golfe d'Arica au nord un espace blanc : il marque l'emplacement du désert d'Atacama, région désolée dans laquelle il n'existait, il y a cinquante ans, qu'une toute petite ville, celle de Copiapo, située dans une vallée étroite, mais cultivable. Comme le dit un de nos compatriotes, éminent économiste qui connaît à fond le Chili, pour l'avoir longtemps habité, « le territoire du désert n'admettait pas l'établissement de villes, pas même de villages. Le terrain, imprégné de sel et privé de cours d'eau, repoussait la culture. Que pouvaient rechercher les hommes dans ce vaste espace nu, où l'on ne rencontre ni un arbre, ni même un brin d'herbe, brûlé par le soleil ; où l'on trouve à peine quelques lagunes remplies d'eau potable, bien que sur le territoire chilien seulement il y ait trois pics plus élevés que le Mont-Blanc (1)? » Cependant à force de recherches, quelques aventuriers finirent par trouver, au nord de Copiapo des mines d'argent, puis des mines de cuivre dont l'exploitation prit en peu d'années une telle importance qu'elle réclama l'établissement d'une voie

(1) Courcelle-Seneuil, *Une exploration dans les déserts chiliens* (*L'Economiste Français* du 30 mars 18.8).

ferrée, la première qu'eût encore vue l'Amérique du Sud. Plus tard on découvrait sur le territoire de la Bolivie et celui du Pérou, d'immenses dépôts de nitrate de soude et, dans ces derniers temps, le désert d'Atacama, attaqué sur d'autres points, livrait les dépôts de guano de Mejillonnes, les mines de cuivre de Caracolès et les gîtes de nitrate d'Antofagasta, qu'on peut bien dire avoir été la cause de la guerre entre le Chili et le Pérou et la Bolivie son alliée, tant la conduite des fonctionnaires boliviens préposés à leur gestion avait été arbitraire et insupportable. Le blocus d'Iquique, en 1879, a donné une singulière impulsion au commerce d'exportation du port d'Antofagasta, et il en a été de même pour le port de Taltal. Celui-ci, dont l'existence est toute récente, est le point d'embarquement des vastes gîtes de salpêtre qui furent découverts en 1872 dans son voisinage, mais qui restèrent peu connus jusqu'en 1877, année qui vit MM. Lamarca et Ossa en commencer l'exploitation. Un flot d'émigrants s'est précipité de ce côté : Taltal, naguère hameau peuplé de quelques Indiens et de quelques pêcheurs, est maintenant une ville qui compte 8,000 habitants, et un port où l'embarquement du nitrate de soude se chiffre par 45,000 quintaux mensuellement. De nouveaux gisements se découvrent chaque jour dans l'intérieur sur une ligne qui s'étend parallèlement à la côte d'Antofagasta à Taltal, et un ingénieur étudie en ce moment même le projet d'une voie ferrée qui parcourra cette région sur une longueur d'environ 130 kilomètres.

Peut-être existe-t-il encore à Valparaiso quelques vieillards qui se rappellent avoir vu une foule anxieuse guetter l'arrivée du navire qui, à certaines époques de l'année, partait du Pérou, avec une cargaison

de provisions et d'objets de luxe tels que pouvait en avoir besoin une province éloignée et nécessiteuse. En 1874, ce même port de Valparaiso voyait entrer et sortir plus de 3,000 navires, tandis que 11,600 autres trafiquaient avec les autres ports de la République. Ces chiffres ont leur éloquence : ils attestent le progrès accompli par le Chili, depuis l'époque où c'était un grand événement pour le port de Valparaiso que l'apparition d'un unique navire sur ses plages solitaires, jusqu'à sa situation actuelle pleine d'animation, de mouvement, de bruit.

N'était la guerre implacable et prolongée dans laquelle il s'est engagé avec le Pérou et la Bolivie, ses voisins, le Chili se trouverait aujourd'hui dans une situation enviable. Un petit État ne comptant guère plus de 2 millions d'habitants ; un État qui possède un capital terrien qu'on n'évalue pas à moins de 2 milliards 330 millions de francs ; qui a de plus 750 millions engagés dans les entreprises industrielles ; qui, enfin, dans le cours de ces quatre dernières années, a écoulé au dehors des produits agricoles ou miniers d'une valeur de 3 milliards 1/3 de francs ; un pareil État ne peut assurément être qualifié de pauvre et n'a réellement rien à convoiter chez les États qui l'entourent. La prospérité du Chili avait subi dans le cours de ces cinq dernières années, un temps d'arrêt incontestable ; mais, au moment où la guerre éclatait, les choses reprenaient une bien meilleure tournure. La culture ne cessait tant de s'améliorer que de s'étendre, et le rendement minier s'était relevé. La dette publique, quoique assez considérable puisqu'elle arrivait au chiffre de 313 millions de francs, n'avait rien de trop lourd pour un État jeune, industrieux et dont les ressources naturelles sont susceptibles d'un vaste

développement; d'ailleurs la situation des finances ne laissait pas d'être prospère, et les recettes depuis quarante ans n'avaient cessé d'aller en croissant.

La question est maintenant celle de savoir dans quelle mesure la guerre aura affecté les finances chiliennes. Le Chili, sans doute, est sorti à son honneur de cette guerre, et le moment est venu pour lui de recueillir les fruits de ses victoires et d'entrer en possession des riches dépôts de salpêtre et de guano du Pérou et de la Bolivie dans le désert d'Atacama. Mais, précisément, c'est le mauvais usage que le Pérou a fait de ces richesses qui a beaucoup contribué à sa ruine, et il reste à savoir si les Chiliens, plus laborieux et plus modérés dans leurs goûts que les Péruviens il est vrai, sauront profiter sans danger de ces dons naturels qui ont fait tant de mal à leurs voisins. S'ils ne se laissent pas gâter par leurs récents succès militaires ; si l'exploitation du guano et du salpêtre ne leur fait pas oublier la culture des champs; si les grandes et rapides fortunes qui naîtront immanquablement de cette exploitation ne développent pas chez eux des habitudes de mollesse et de luxe, quand ils ont encore tant besoin d'un travail assidu et opiniâtre; alors, mais alors seulement, la prospérité du Chili, loin d'être menacée d'un prompt déclin, prendra un nouvel essor.

V

LES RÉPUBLIQUES DE LA PLATA

LA CONFÉDÉRATION ARGENTINE, L'URUGUAY ET LE PARAGUAY

Trois ans après que Christophe Colomb eut abordé à l'île de Guanahani, une des îles du groupe des Lucayes, le pape Alexandre V, par une bulle restée à juste titre fameuse, partageait entre les couronnes unies de Castille et d'Aragon et la couronne de Portugal, toutes les terres découvertes ou à découvrir par les navigateurs des deux pays, allouant aux Espagnols tout ce qui se trouverait à cent lieues, à l'ouest des Açores, d'une ligne imaginaire tirée d'un pôle à l'autre et réservant aux Portugais tout ce qui était à l'est de cette même ligne.

L'illustre Grotius, au XVIIe siècle, protestait au nom du droit des gens et au nom des autres nations maritimes, contre cette main-mise de la papauté sur un domaine qui ne pouvait pas plus lui appartenir à elle-même qu'aux deux peuples à qui elle en faisait cadeau. En fait, la protestation était parfaitement inutile ; car ni les compatriotes de Grotius, ni les Anglais ou les Français ne s'étaient crus un seul instant liés par la

dévolution d'Alexandre V, et, dès 1496, le roi Henri VII d'Angleterre avait muni le Vénitien Jean Caboto, ou Cabot, de pouvoirs aussi larges que ceux donnés par le pape aux navigateurs castillans ou portugais, et Jean, accompagné de son fils Sébastien, après avoir débarqué dans l'île de Terre-Neuve, avait reconnu la terre ferme d'Amérique que Colomb ne vit que l'année suivante, de même qu'il devait deux ans plus tard, accompagné cette fois de son fils Sébastien, suivre la côte des futurs États-Unis, mais sans y aborder, depuis le cap Breton jusqu'aux Florides. Six ans plus tard, la France, suivant cet exemple, prenait pied à son tour sur cette terre, où elle allait, pendant un siècle et demi, jouer un rôle si éclatant et laisser, dans sa défaite même, d'impérissables souvenirs, et en 1596, un habitant de Honfleur, du nom de Jean Denys, dressait une carte du golfe de Saint-Laurent. La donation d'Alexandre V aux couronnes de Castille et de Portugal était donc en lambeaux une dizaine d'années à peine après son octroi, et d'ailleurs, ce n'était pas à titre de souverain temporel que le pape avait lancé sa bulle : c'était comme chef suprême de la catholicité. Alexandre V se croyait en cette dernière qualité le droit de disposer de nations plongées dans l'idolâtrie, de païens auxquels il ne reconnaissait aucun droit à la propriété du sol qu'ils occupaient. Il chargeait les Espagnols et les Castillans de la mission de les convertir à la foi chrétienne, — *ut fides catholica et religio christiana* (ainsi s'exprime la bulle) *nostris præsertim temporibus exultetur*, etc., etc., *ac barbaræ nationes deprimantur et ad fidem ipsam reducantur*, — et dans sa pensée, ce n'était que simple justice de rémunérer, par le don de ces riches pays, les convertisseurs et les nouveaux croisés.

L'Espagne, cependant, non contente de s'approprier tout le Mexique et l'isthme central, ainsi que la plus grande partie de l'Amérique du Sud, voyait d'un œil jaloux le Portugal s'installer aux Moluques, dont les richesses étaient alors l'objet de fabuleux récits, et elle avait l'intention de planter son drapeau, elle aussi, sur l'archipel Malais. C'est dans cette intention qu'elle cherchait une communication entre les deux grands Océans et qu'elle chargea de la trouver un des plus habiles marins de son temps, Juan Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Avec deux bâtiments, Solis quitta le port de Lepe, le 8 octobre 1513, et descendant le littoral sud américain, il rencontra l'estuaire de la Plata, qu'il remonta jusqu'à l'île qui reçut de lui le nom de Martin-Garcia, son second. Solis, en débarquant sur le rivage oriental, tomba dans une embuscade de Charruas et y laissa la vie. Le mauvais succès de cette première expédition parut décourager un instant les Espagnols; mais, onze ans plus tard, ils confiaient une expédition analogue à Diégo Garcia, qui mit à la voile de la Corogne vers le milieu d'août 1526 et quelques semaines plus tard, pénétra dans le rio de la Plata. Il y fit la rencontre de Sébastien Cabot qui avait quitté l'Europe, presque en même temps que lui, à la recherche d'une communication entre les deux mers, mais que le manque de vivres et l'insubordination de ses marins avaient forcé de relâcher dans l'estuaire de la Plata, où il avait jeté l'ancre près de l'île San-Gabriel. Une petite troupe armée qu'il avait débarquée pour reconnaître les rives du rio Uruguay ayant été massacrée par les indigènes, Cabot prit alors le parti de remonter le rio Parana; il y parvint jusqu'au confluent du Carcarana, où il fonda le fort du Saint-Esprit, le premier établissement des Euro-

péens dans le bassin de la Plata. C'est sur ces entrefaites que parut Diego Garcia et, suivant les habitudes du temps, des difficultés ne tardèrent point à s'élever entre les deux commandants, quoique au service de la même cour, et Garcia ne tarda point à rentrer en Espagne. Sébastien Cabot, de son côté, craignant que Garcia ne le desservît à Madrid, rentra dans sa patrie, laissant le fort Saint-Esprit à une petite garnison avec qui les Indiens vécurent d'abord en parfaite intelligence, mais qu'ils finirent par massacrer, à l'instigation d'un de leurs caciques qui était devenu amoureux de la femme d'un officier espagnol.

Ce désastre n'empêcha point le gouvernement espagnol de songer définitivement à l'occupation du bassin de la Plata. Don Pedro de Mendoza prit terre, au commencement de 1535, sur la rive occidentale du fleuve et y jeta les premiers fondements d'une ville qu'il nomma *Santissima Trinidad*, tandis qu'il appelait son port *Santa-Maria de Buenos-Ayres*, ou Sainte-Marie du bon-air. Tandis que les Espagnols occupaient ainsi le littoral, plusieurs expéditions parties du Pérou, franchissaient les Andes, exploraient et peuplaient l'intérieur du pays. C'est ainsi que furent successivement fondées les villes de Santiago-del-Estero, en 1553 ; de Tucuman, en 1565 ; de Cordoba, en 1573 ; de Salto, eu 1582 ; de la Rioja, en 1591 et de Jujuy, l'année suivante. En même temps des explorateurs venus du Chili, fondaient les villes de San-Juan de Mendoza et de San-Luis. Quelle que fût l'importance des provinces de la Plata et leur prospérité, elles n'en restèrent pas moins de simples annexes de la vice-royauté du Pérou jusqu'à l'année 1776, année où elles furent érigées en vice-royauté spéciale avec Buenos-Ayres pour capitale. Elle comprenait les territoires qui sont

devenus depuis les Républiques Argentine, de l'Uruguay et du Paraguay, et son premier vice-roi fut le vaillant général Zeballos qui avait, enfin, forcé les Portugais à dépouiller toute prétention sur l'intérieur du bassin de la Plata.

Trente-quatre ans plus tard — le 10 mai 1810 — on apprenait sur les bords de la Plata la prise de Cadix et la chute de cette célèbre junte, qui avait essayé de fonder en Espagne la liberté politique, tout en luttant pour l'indépendance nationale près de succomber sous le plus audacieux et le plus immoral des nombreux attentats de Napoléon Ier. A Buenos-Ayres, comme au Mexique et dans toutes les colonies de l'Amérique méridionale, il y avait une lassitude réelle de la détestable administration de la métropole, et la révolution n'attendait qu'un moment propice pour éclater. Le 22 mai, une assemblée de notables décida d'abolir la vice-royauté et trois jours après, un gouvernement provisoire était nommé; c'est de ce jour que le peuple argentin date son indépendance, et c'est à cet anniversaire qu'il la commémore encore aujourd'hui. Mais, en réalité, elle resta incertaine jusqu'aux mémorables victoires qui conduisirent le général San-Martin à Santiago du Chili et à Lima, la capitale du Pérou (1817-1821); seulement, les épreuves des provinces émancipées étaient loin d'être finies. A peine la guerre de l'Indépendance était-elle terminée, que ses anciens généraux se disputaient le pouvoir, et que la guerre civile éclatait dans tout le bassin de la Plata. La République Argentine ne devait échapper à l'anarchie que pour tomber dans la brutale dictature de Rosas, et cette dictature, à son tour, était destinée à durer dix-sept ans, c'est-à-dire de 1835 à 1852, année où

Rosas, battu à Monte-Caseros, se vit forcé de se réfugier à bord d'un navire de guerre anglais.

Un des premiers actes du général Urquiza, le vainqueur de Rosas, fut de convoquer une assemblée nationale qui dota le pays d'une constitution fort libérale et de proclamer la liberté de navigation des eaux argentines pour tous les pavillons. Depuis cette époque, la République Argentine a passé encore par des époques troublées ; mais en somme elle s'est avancée, sous les présidences successives du général Mitre, de Don Faustino Sarmiento, du docteur Avellaneda, dans les voies du développement matériel et du progrès moral. Cette évolution est loin d'avoir dit son dernier mot ; le peuple argentin a fait beaucoup, énormément si l'on veut ; mais il lui reste beaucoup à faire et il en est convaincu tout le premier. C'est assurément un gage de succès ; seulement, il ne faudrait pas rouvrir, comme on a pu le craindre en ces derniers temps, l'ère des discordes civiles, et il faudrait au contraire se mettre à l'économie. L'adage que de bonnes finances et une bonne politique ne font qu'un n'a pas perdu de sa vérité en passant l'Atlantique, et les hommes d'État argentins en ont eu la preuve, il y a quelque temps, quand ils ont vu les treize provinces du haut du fleuve se révolter et vouloir se séparer de Buenos-Ayres, à cause de taxes trop lourdes et arbitrairement réparties.

Le fleuve de la Plata, — *Rio de la Plata* — immense estuaire formé par la réunion du Parana et de l'Uruguay, constitue pour la République Argentine une magnifique voie de communication intérieure. Le Parana, en effet, prend sa source dans le Brésil, à 4,500 kilomètres dans le nord-est et, de même que l'Uruguay, il est constamment navigable pour les steamers

dans la partie inférieure et dans la partie moyenne de son cours. C'est sur les bords du Parana qu'est située Buenos-Ayres, capitale de la confédération, grande et belle ville peuplée de 250,000 habitants et le principal centre du commerce du bassin de la Plata. Cependant, sa position géographique est loin d'être des meilleures, et il est assez difficile de se rendre compte à cette heure des raisons qui portèrent, en 1535, don Pedro de Mendoza à choisir une telle localité pour siège de la vice-royauté de la Plata et pour l'*emporium* de tout le trafic de ces immenses régions. Au surplus, quel qu'ait pu être l'état de l'estuaire à cette date, ou bien à l'époque plus reculée (1514) où Diaz de Solis y entra pour la première fois, il est certain que, depuis quelques années, les sables et attérissements qu'y laissent les grands cours d'eau dont il est formé le comblent de plus en plus, à ce point que les grands steamers sont obligés de mouiller à dix ou douze milles en aval de Buenos-Ayres. On a songé, il est vrai, à obvier à ce mal toujours croissant par la construction d'un nouveau port soit à l'embouchure du Rachuela, soit à Punta-Lara ou Ensenada, deux points que relie un chemin de fer. Mais la réalisation de pareils plans coûterait des sommes énormes, et leurs partisans les plus décidés hésitent dans la crainte que l'ensablement de l'estuaire ne fasse de nouveaux progrès. Déjà un grand nombre de canaux qui font communiquer entre elles les îles du Delta se sont envasés, et le destin qui a frappé Ravenne au moyen âge menace d'être celui de Buenos-Ayres dans un avenir plus ou moins reculé.

Buenos-Ayres, cependant, ne vit pas que du commerce maritime. Elle a sur ses derrières de vastes domaines, et quoi qu'il arrive, elle sera toujours la

capitale d'une moitié de continent. Comme siège d'une vice-royauté pendant trois siècles, elle est devenue la résidence favorite de ces grands propriétaires terriens que créa la conquête espagnole, et qui se partagèrent le sol indien. Avant l'émancipation des colonies, les *Estancieros* possédaient de grandes richesses et jouissaient d'une énorme influence : aujourd'hui encore ils constituent à Buenos-Ayres, avec les banquiers et les grands commerçants, un noyau de gens opulents et considérables. La ville, d'ailleurs, par son mouvement, son animation, ses vastes magasins et ses beaux édifices publics, l'emporte sur Montevideo, Santiago et sur toute autre capitale de l'Amérique espagnole. Rio-de-Janeiro exceptée. Cependant, avec son air jeune, c'est une vieille ville, qui a beaucoup des inconvénients des vieilles cités de l'Europe, sans en avoir le côté pittoresque et le cachet original. Elle compte à peine une rue large, une grande place; elle est mal pavée, mal arrosée, et en temps de pluie, il s'exhale de ses rues des odeurs qui ne sont pas précisément des parfums.

Les provinces qui composent la Confédération argentine sont au nombre de quatorze — Buenos-Ayres, Cordoba, Catamarca, Corrientes, Entre-Rios, Jujuy, Mendoza, Rioja, Salto, Santiago-del-Estero, San-Juan, Santa-Fé, San-Luis, Tucuman — et renferment une population d'environ 2 millions et demi d'habitants. Cette population est très mêlée; elle résulte des croisements successifs des *Conquistadores*, d'abord avec les tribus aborigènes fort nombreuses qui occupaient le pays lors de leur arrivée, puis avec les nègres africains qu'ils introduisirent ensuite comme esclaves. En ces dernières années, un troisième élément ethnique est venu se joindre aux trois autres : c'est l'émi-

gration européenne qui, dans l'espace de dix-huit ans (1857-1875), n'a pas versé moins de 449,000 personnes sur les rives de la Plata. Ce n'est cependant qu'avec une certaine timidité encore que cette émigration se dirige de ce côté, puisqu'elle n'y présente que 11 0/0 de son total, contre près de 70 0/0 en Australie et aux Etats-Unis et 19 0/0 dans les autres pays d'outre-mer. Il y a cependant progrès et progrès sensible, puisque le chiffre des immigrants, qui débarquent à Buenos-Ayres et à Montevideo, s'est élevé en moyenne à 40,000 pendant la dernière décade contre 11,000 seulement pendant la décade antérieure. Aussi bien pour attirer sur le territoire argentin, surtout dans la Patagonie, les anciennes Missions et les deux Chaco, des pionniers susceptibles d'y former des foyers de colonisation, le gouvernement offre-t-il aux immigrants les plus grands avantages, leur faisant l'avance des frais de traversée et les conduisant gratuitement à leur destination définitive; gratifiant de cent hectares chacune des cent premières familles d'émigrants, et aux autres cédant ces cent hectares à raison de 10 francs l'un, payables par dixièmes ; avançant enfin à tous les colons indistinctement une année de vivres, avec le bétail, les semences, l'argent nécessaire à la construction d'un gîte, le tout jusqu'à concurrence de 5,000 francs payables par cinquièmes au bout de la troisième année d'occupation.

Cette sollicitude n'est pas restée sans quelque récompense, et des émigrants européens ont recommencé la colonisation du territoire des Missions, qui était encore peuplé de 30 000 habitants une trentaine d'années après l'expulsion des jésuites, mais qui en compte à peine 3,000 aujourd'hui. C'est un beau pays,

d'une admirable fertilité, dont le sol est éminemment propre à la culture non seulement de la canne à sucre, du coton, du café, du riz, du safran, mais encore du blé, du maïs, des pommes de terre. Des colons européens ont récemment apparu dans les deux Chaco, et nous avons sous les yeux une très intéressante brochure qui nous décrit ce que deux de nos compatriotes, MM. Jules Andrieu, ancien officier de marine, et son frère Pierre ont déjà fait dans le Chaco austral (1). Avec le concours de M. Manuel Ocampo, consul du Pérou à Buenos-Ayres, ils ont fondé, sur la rive droite du Parana et à environ 150 lieues de Buenos-Ayres, une colonie d'une superficie de 40,000 hectares, dont 30,000 se composent de prairies d'un défrichement facile et les autres sont inondés ou sous bois. A la colonie d'Ocampo — tel est son nom — on entretient un millier de bêtes bovines, avec une centaine de chevaux, et l'on fait aussi des céréales, surtout du maïs qui de tout temps, a composé presque entièrement la nourriture des populations argentines; mais on préfère s'y occuper encore plus de la culture des plantes oléagineuses ou dites industrielles, de même que de celle du coton, du tabac, de la canne à sucre, parce que le blé n'y est pas d'une production aussi avantageuse et que le voisinage des Indiens, grands voleurs de bestiaux, exigerait trop de surveillance et coûterait trop si on voulait donner à Ocampo une grande place à l'élève du bétail.

M. Beck Bernard, ancien directeur de la colonie de San-Carlos, dans la province de Santa-Fé, et auteur

(1) M. Jules Andrieu dirige la colonie et M. Pierre Andrieu est l'auteur de la brochure dont nous parlons et qui a pour titre : *Exploration agricole dans le nord de la République Argentine* (librairie centrale d'agriculture. Paris, 1881).

d'un remarquable travail sur la République Argentine, a été frappé de l'aspect physique de ces Indiens. « Ils sont d'un teint cuivré, sans barbe ni moustache, dit-il, les cheveux noirs et raides, remarquables par la beauté classique des attitudes, la petitesse des pieds et des mains et leur grande pureté de formes, qui rappelle la sculpture grecque. » Ils vivent des produits de leur chasse et de leur pêche, et quoique se groupant volontiers en villages — *tolderias* — leurs goûts sont essentiellement nomades, et c'est là un des plus grands obstacles que, de tout temps, les Européens, missionnaires ou colons, ont trouvé dans leurs tentatives pour plier les aborigènes du nouveau monde aux habitudes de la vie civilisée. Leur pays s'étend sur la rive droite du Parana et du Paraguay; il forme la limite orientale des provinces de Santiago-del-Estero et de Salto. Cette terre frappe d'abord le voyageur par des ondulations prolongées et des horizons immenses. C'est une plaine dont les graminées, à l'époque de leur maturité, dépassent la hauteur d'homme et sont l'indice certain d'un sol très fertile; de grands massifs d'arbres forment des îlots dans cet océan de verdure, d'où ils émergent comme de longues taches d'un vert sombre, rompant la monotonie du paysage. Les bois, qui succèdent aux plaines et alternent avec elles, contiennent les plus riches essences de la flore américaine et les plus belles, depuis le palmier qui dresse orgueilleusement son panache au-dessus des herbes jusqu'au cactus gigantesque, dont les grandes feuilles charnues offrent hospitalièrement au voyageur fatigué un fruit savoureux, et au bambou dont la tige flexible se prête à des usages si multipliés. Il n'y a pas bien longtemps que les jaguars, les cerfs, les sangliers, les nambus, étaient

les seuls hôtes de ces solitudes qu'ils parcouraient sans cesse en toute liberté. Aujourd'hui, ils commencent à émigrer vers l'intérieur du pays, et font place aux troupeaux des quelques colons qui en ont entamé la lisière. Eminemment propre comme il l'est à la culture pastorale et à l'élève du gros bétail, le Chaco austral verra certainement de nombreuses *estancias* s'établir sur son sol, dès que les Indiens auront renoncé à leurs habitudes nomades ou pillardes, ou, ne pouvant se résigner à en prendre d'autres, se seront enfoncés plus avant dans le désert.

L'immense plaine qui porte le nom de Pampa commence aux portes mêmes de Buenos-Ayres, pour s'étendre jusqu'à plus de 500 lieues au delà, et ne finir qu'au détroit de Magellan au sud et aux Andes, à l'ouest. Mais la civilisation n'arrive pas jusque-là : à cent vingt lieues au sud, comme à quatre-vingts à l'ouest, la Pampa est le domaine de l'Indien sauvage, ennemi du colon et défenseur contre lui de sa terre stérile et de son désert inutile. Partout elle présente le même aspect uniforme ; c'est une mer de verdure, sans arbres, sans fleuves, sans montagnes, presque sans villages, qu'accidentent à peine quelques plis de terrain, plus étendus que profonds, et qui rappellent la longue vague de l'Atlantique. A l'état sauvage, ce désert ne produit qu'une herbe haute et dure, le *Gynerium argenteum* des naturalistes, qu'on appelle dans le pays *baya brava* ou *pampa*, et qui a laissé son nom aux lieux mêmes qu'elle recouvre. Les premiers chevaux et les premières bêtes à cornes que les Espagnols introduisirent dans la Pampa refusèrent de consommer cette herbe et, faute d'aliments, périrent pour la plupart. Il fallut, avant de conquérir ces terrains à l'élève du bétail, recourir longtemps aux fourrages européens, et les naturalistes

s'accordent avec les agronomes pour penser que les graines fourragères qui devaient remplacer les rudes graminées indigènes furent apportées dans les chargements de fourrages destinés aux animaux que les colons amenaient avec eux.

Ce fut en 1553, c'est-à-dire une quarantaine d'années après les premières descentes des Espagnols sur les rives de la Plata, que deux Portugais dont l'histoire a gardé les noms, les frères Goës, amenèrent par la voie de terre, de Sainte-Catherine sur la côte brésilienne jusqu'à l'Assomption du Paraguay, huit vaches et un taureau, souche de tout l'immense bétail qui paît aujourd'hui dans les plaines platéennes. La race en est restée, pendant trois siècles, ce qu'elle était tout d'abord, et il y a peu d'années suulement que de riches propriétaires, ayant importé des taureaux de Durham, ont créé une race métisse fort belle et qui fournit d'excellentes vaches laitières. Mais l'*estanciero* (1), lui, s'inquiète fort peu du lait et de ses produits ; il n'emploie pour sa cuisine ni beurre, ni graisse, ni huile, se contentant pour ses repas d'un copieux rôti qu'il n'assaisonne que de son jus. Comme éleveur, c'est le cuir qu'il recherche ; c'est la viande qui, salée et desséchée, s'expédie à la Havane et au Brésil où, comme nous l'avons déjà dit, elle forme la grande nourriture des noirs. Ce n'est que dans les environs de Buenos-Ayres que les vaches laitières sont exploitées, et c'est à peine si, dans une *estancia* pampéenne, riche de plusieurs mille vaches, on en trouverait deux ou trois de lactifères et consacrées comme telles aux besoins de l'habitation.

(1) *Estanciero* de *Estancia*, comme *Hacendero* de *Hacienda*. L'estancia est la ferme à bétail et l'hacienda est la ferme à blé.

La Pampa renferme aujourd'hui 20 millions de bêtes à cornes, et l'on estime qu'elle pourrait en nourrir 250 millions, car c'est à peine si l'élève du gros bétail occupe encore le vingtième du sol à conquérir sur le désert et l'Indien. Cet élève représente la grande culture: Il faut de la place à ces animaux qui renfermés dans des espaces trop étroits, ne manqueraient pas de dépasser leurs limites et de se répandre sur les terrains contigus. Aussi, n'est-il pas d'estancia qui n'ait au moins une superficie d'une lieue carrée dans les meilleurs terrains et il en existe, dans les mauvais, qui en ont de quinze à vingt. Dès à présent, c'est la Pampa qui approvisionne Rio-de-Janeiro de bétail sur pied, et si la science parvient un jour à résoudre le problème de conserver les viandes abattues de manière qu'elles puissent supporter de longs transports, les marchés du monde entier deviendront les tributaires de l'Amérique méridionale. Mais tous les efforts tentés pour découvrir un moyen de conserver la viande à l'état frais ont échoué jusqu'ici. Un concours s'ouvrit à cet effet, en 1866, à Buenos-Ayres, et soixante-douze systèmes, dont vingt-sept avec échantillons, y figurèrent; mais pas un ne fut jugé digne du prix ; pas un ne satisfaisait l'œil, l'odorat et le goût tout ensemble. Pour combattre l'air atmosphérique, qui est l'agent de putréfaction le plus énergique, on a essayé de toutes les substances : de l'huile comme les Romains, du miel comme les Scythes, de la graisse, du vinaigre, de l'alcool. On a même recouru au procédé Appert qui consiste, comme chacun le sait, à enfermer dans des boîtes hermétiquement fermées la substance à conserver et ensuite à la plonger, ainsi enveloppée, dans un bain-marie. Mais ce procédé, outre qu'il ne laissait pas à la viande son aspect naturel, était d'une appli-

cation trop coûteuse, tandis que les autres, fort bien appropriés aux besoins limités d'une famille, ne suffisaient pas pour la conservation de millions de bœufs et la consommation de nations entières. En dernier lieu, on s'est arrêté à la conservation par le froid sans emploi direct d'aucun réactif; on a tenté de disposer à bord de navires *ad hoc* de grandes glacières et d'y transporter des bœufs entiers, pour les livrer aux boucheries européennes, tels qu'ils sortiraient des abattoirs américains (1) et l'heureux voyage du *Frigorifique* semble bien indiquer que la question est décidément entrée dans la voie de sa solution définitive (2).

Le nom seul de Pampa éveille la pensée de la race particulière qui la peuple. Généralement d'une taille élevée, le visage osseux et carré, le nez fortement arqué, autant de traits qui dénoncent une origine indienne, tandis que la finesse de leur tournure et la souplesse des membres accusent la race espagnole, le *Gaucho* est vraiment le centaure moderne. Il fait corps avec son cheval, pour ainsi dire, et si dans la Pampa on voit souvent des chevaux non montés, par contre

(1) Voir *Buenos-Ayres, la Pampa et la Patagonie*, par M. Émile Daireaux (Hachette, 1878). M. Daireaux est allé s'établir sur les bords de la Plata en qualité d'avocat et y a fait un séjour déjà long. Il parle de ce qu'il connaît et en parle bien.

(2) Scientifiquement, ce n'est pas douteux, puisque les viandes transportées par *le Frigorifique* ont été trouvées très saines et très mangeables, après un séjour de cent cinquante jours et plus dans les cales du navire. Commercialement et pratiquement, c'est autre chose, les viandes exposées en vente à Rouen et à Paris, et qui furent livrées à un prix de 50 0/0 inférieur au prix du marché français; ces viandes étant revenues primitivement aux vendeurs à un prix supérieur à celui des produits indigènes (Voir, dans le numéro du 6 septembre de la *Revue scientifique*, l'article de M. Callet, intitulé : *Importation des viandes américaines en Europe*).

on ne voit jamais d'hommes à pied. Un grand chapeau rond aux larges bords qui lui encadre la tête ; un fichu de soie très voyant qui lui entoure le cou et sur le haut du corps un *poncho*, sorte de couverture généralement de couleur claire, qu'il jette sur ses épaules, en passant la tête par un trou pratiqué à cet effet ; des bottes ou de simples morceaux de cuir, armés d'éperons aux molettes d'un diamètre demesuré, tel est son costume de parade. Tous les Gauchos portent, roulée à la ceinture, une tresse de lanières en cuir ayant la forme d'un T, dont les deux extrémités supérieures sont munies chacune d'une balle de bois et les extrémités inférieures d'une balle de fer : ce sont les *bolas*, et le tout compose une arme formidable qu'on appelle le *laço* qui, lancé par les mains du Gaucho, s'enroule avec une violence irrésistible autour des jambes de l'homme ou de l'animal qu'il poursuit, et détermine inévitablement sa chute. Au moral, les Gauchos sont de grands enfants, menteurs et vindicatifs ; mais quand ils se vengent, c'est en se cachant de leur ennemi, et si vous leur faites quelque bien, gardez-vous d'en attendre un mot de remerciement, ou une marque quelconque de gratitude.

En remontant le Parana, les *Conquistadores* n'avaient d'autre dessein que de chercher par terre une route vers le Pérou qui fût plus courte que la voie du cap Horn et, dans cette exploration, ils ne songeaient à se servir du cheval que comme porteur. Mais, trompés dans leur principale recherche et s'étant établis sur les bords de la Plata, l'idée leur vint d'acclimater dans le nouveau monde l'espèce chevaline. Les chevaux abandonnés par Mendoza sur les lieux mêmes où une cinquantaine d'années plus tard devaient s'élever les premiers quartiers de

Buenos-Ayres (1), avaient pullulé, et la multiplication des troupes de chevaux laissés libres dans la Pampa devint si rapide que bientôt les colons ne surent plus que faire de ces quadrupèdes. Aujourd'hui encore, malgré l'accroissement de la population et des guerres continuelles qui ont fait une consommation incroyable de chevaux, comme par exemple dans la guerre du Paraguay où il en a péri plus de 400,000; malgré les abattages incessants destinés autant à en réduire le trop grand nombre qu'à en utiliser la graisse et la peau, ces animaux sont en nombre si considérable qu'à peine surveillée et abandonnée à peu près à elle-même pour le reproduction, la race chevaline suffirait dans le bassin de la Plata, aux besoins d'une population dix fois plus considérable, dût-elle continuer à en abuser comme autrefois.

C'est le cheval andalou que les Espagnols ont introduit dans l'Amérique méridionale. S'il ne s'est pas perfectionné dans la Pampa, ce nouveau milieu ne lui a fait perdre non plus aucune de ses qualités natives ; il a seulement modifié ses habitudes. La nourriture que le cheval argentin rencontre dans les immenses plaines qu'il parcourt, plaines où ni arbres, ni montagnes n'arrêtent le cours impétueux des vents qui soufflent, en hiver, du cap Horn et, en été, de l'équateur, de même que l'existence pénible qu'il y mène l'ont fortifié et endurci à la fatigue. C'est aujourd'hui une race nerveuse, rude et résistante ; on voit de ces chevaux de la Pampa faire d'une traite des courses de 20, de 30, voire de 40 lieues en un jour. Si, à la fin de cette longue étape, le lieu où le cavalier et sa bête

(1) L'emplacement de Buenos-Ayres fut choisi par Mendoza en 1535 ; mais son vrai fondateur est Juan de Garay, en 1582.

doivent prendre quelque repos est un lieu que la sécheresse, les sauterelles, ou tout autre fléau naturel ont dévasté, le cheval passe la nuit sans prendre de nourriture, et le lendemain le voit repartir pour une course pareille. Les habitants de ces pays n'ont nullement pour leur monture la sollicitude et les soins méticuleux qui distinguent l'Arabe ou le Turcoman. Au retour d'une de ces longues excursions dans la Pampa dont nous parlions tout à l'heure, le cheval du Gaucho est dessellé et lâché en toute liberté, comme s'il revenait d'une simple promenade. C'est à lui de chercher sa nourriture, comme il peut, et de se désaltérer s'il se trouve une mare à sa proximité. Le cavalier qui l'a monté et surmené ne daigne pas seulement le conduire au puits de l'habitation.

Montevideo a sur Buenos-Ayres l'avantage d'une magnifique situation ; elle s'élève sur une petite langue de terre qui s'avance dans la mer entre deux anses, dont l'une, celle de l'est, lui fait un port, qui a un pourtour d'environ 10 kilomètres et qui va se terminer à la colline haute de 120 mètres dont la ville tire son nom. C'est une ville jolie, bien bâtie et assez bien pavée, qui se vante de deux belles places, la *Plaza de la Constitucion* et celle de la *Independencia*, ainsi que d'une rue magnifique, celle du Dix-Huit Juillet. Du reste elle ressemble à toutes les villes de l'Amérique méridionale, avec ses rues étroites, coupées à angles droits, ses maisons aux toits plats, ses terrasses et ses hauts *miradores*. Ses édifices publics n'ont rien de remarquable ; mais ses édifices privés montrent de l'élégance, sinon du goût. Le marbre s'étale à profusion dans leurs cours comme dans leurs escaliers, mais à l'intérieur, les appartements sont décorés simplement et meublés de même.

Montevideo est peuplée de 105,000 habitants, et de 121,000 si l'on y joint la banlieue, c'est-à-dire qu'elle renferme le quart environ de toute la population de la République (450,000 hab.). Elle n'avait que 3,500 habitants en 1814 et 9,000 seulement en 1818, et son grand développement dans ces dernières années est dû, dans une grande mesure, aux énormes gains que ses négociants et ses fournisseurs ont réalisés pendant la guerre du Paraguay, alors que les villes de la Plata, et surtout Montevideo, étaient devenues le quartier général de l'armée et de la flotte brésiliennes. Cette prospérité un peu factice a cessé; mais Montevideo garde des éléments de prospérité permanents et qui lui sont particuliers. C'est en somme le seul bon port de l'estuaire de la Plata. Il est, à la vérité, exposé aux vents du sud, de sorte qu'il n'est ni sûr, ni facile même d'y atterrir par les gros temps; mais la profondeur de l'eau y est suffisante, même auprès de la ville, pour permettre la construction de quais et de jetées qui obvieraient à cet inconvénient, et de l'autre côté de la baie, près du Cerro, MM. Cibils père et fils ont bâti une digue en granit, qui a coûté quelque chose comme 10,000,000 de francs. Avec cette amélioration et quelques autres du même genre, ces ingénieurs distingués estiment que Montevideo est destinée à devenir un jour un centre maritime digne de l'immense système hydrographique de la Plata, d'autant que les provinces de l'intérieur du bassin de ce fleuve et les provinces méridionales du Brésil n'ont pas d'autre débouché.

Comme il n'y a plus d'Indiens dans l'Uruguay, ses 450,000 habitants se composent, par portions à peu près égales, de créoles et d'immigrants européens; les premiers, ou *Hijos del Pais*, représentant les 52 centièmes de la population, et les seconds ses 42 cen-

tièmes. Montevideo voit débarquer annuellement une moyenne de 18,000 Européens qui viennent s'établir dans le pays, et les quatre dixièmes de sa population — 43,000 habitants — sont aujourd'hui d'origine étrangère. Parmi les immigrants, c'est la nationalité italienne qui domine : « Vous vous croiriez transporté dans une colonie italienne », écrivait, il y a quelques années, le célèbre hygiéniste Paolo Mantegazza. « Le marinier qui vous débarque est Italien ; Italien aussi, le portefaix qui transporte vos bagages; Italien encore, l'hôte qui vous héberge (1) ». Sur 100 immigrants, on en compte en effet 35 qui sont d'origine italienne; les autres sont des Espagnols (21 0/0), des Français et surtout des Basques (14 0/0), des Anglais (7 0/0), des Brésiliens de la province de Rio-Grande, qui ont pris l'habitude depuis longtemps déjà de fonder des parcs à bétail dans l'Uruguay méridional. Aussi bien l'empressement des Brésiliens à s'établir dans la *Banda Oriental* peut-il paraître suspect, et ce ne sont pas là, croyons-nous bien, les immigrants que les Uruguayéens voient du meilleur œil. Bien que son aire soit cinquante fois plus étendue et sa population trente fois plus considérable, le Brésil convoite cependant ce territoire qu'il posséda jadis, et il regarde le Rio de la Plata comme sa frontière normale du sud.

Dans son *Mémoire* sur l'état économique de son pays (2), M. Vaillant, chef du bureau de la statistique générale de la République, fait remarquer que la richesse des deux rives de la Plata est essentiellement agricole et pastorale, avec cette différence que, dans l'Uruguay, la production agricole proprement dite l'em-

(1) *Rio de la Plata e Teneriffe*, viaggi e studj (Milano, 1875).
(2) *Comercio interior de la Republica del Uruguay en* 1875, etc.

porte sur l'élève du bétail, tandis que c'est tout le contraire dans la République Argentine. Il est certain, d'ailleurs, que l'Uruguay est loin d'avoir fait usage de toutes ses ressources productives et, pour le prouver, il suffit de mentionner ce fait que, d'après la *Descripcion* du général Reyes, sur 18,692,000 hectares de terres arables, il n'y en a pas plus de 13,112,000 à l'état d'occupation ou d'exploitation. Ce calcul, il est vrai, remonte à plusieurs années ; mais les derniers états de l'administration des contributions directes établissent que, depuis, la culture n'a pas conquis plus de 200,000 hectares. On évaluait à 250,000,000 de francs la valeur des terres labourées, et à 652,000,000 de francs celle de la propriété bâtie ; mais sur le nombre des propriétaires et sur la répartition de la propriété foncière on manquait de données pour toute l'étendue de la République. On savait seulement que dans la province de Montevideo, on comptait près de 8,000 propriétaires et que, chose singulière, il n'y en avait pas le tiers qui fussent Uruguayens (2,497) ; les autres étaient des Italiens (2,327), des Espagnols (1,570), des Français (1,019), des Argentins, des Anglais, des Allemands, des Suisses, des Brésiliens. La grande propriété, celle qui représentait une valeur de 500,000 à 2,000,000 de francs, ne comptait que pour 0,30 0/0 du total, et la part des propriétés de 200 à 500,000 francs n'était elle-même que de 1,15 0/0. La propriété qu'on peut appeler moyenne, celle qui va de 50 à 500,000 francs, figurait pour les 20 centièmes, tandis qu'un autre cinquième appartenait aux propriétaires de biens, allant de 25 à 50,000 francs, et 58 0/0 à la petite propriété, celle dont le lot est inférieur à 25,000 francs. Cette distribution est une preuve qu'à parler d'une façon générale, la propriété terrienne est dans

les mains de ces petits capitalistes et de ces petits commerçants qui sont venus s'installer dans le pays depuis 1838, et qui ont su s'y créer une existence à la fois aisée et agréable.

L'Uruguay est un des pays du monde où il s'abat le plus de bétail et la péninsule de Fray-Bentos, que forment au-dessus de leur confluent, le Rio-Negro et l'Uruguay n'est qu'un immense abattoir. C'est pour leur peau, leur graisse, leur suif, leur laine seulement que ces millions de bœufs, de chevaux et de moutons sont massacrés. La *carne tasajo*, c'est-à-dire la viande de bœuf que les éleveurs découpent en minces lanières et font sécher au soleil, après l'avoir imprégnée de sel, est recherchée au Brésil et à Cuba pour l'alimentation des nègres. Mais elle n'est pas faite pour le marché européen, et celui-ci ne s'accommoderait pas mieux du *charque dulce*, soit de la même viande, desséchée seulement et non salée d'abord. Depuis quelque temps, on a bien essayé d'utiliser d'une manière plus avantageuse la chair des animaux abattus, et il en arrive en Europe quelques quantités sous le nom d'*extraits de viande* préparés par le procédé Liebig. On a obtenu dans cette voie quelques bons résultats, mais forcément limités, et puisque les producteurs argentins et uruguayéens semblent avoir conçu l'ambition de devenir en fait de viandes conservées, les fournisseurs attitrés de l'Europe et surtout de l'Angleterre qui, en ce moment même, regarde du côté du Canada et des États-Unis pour le futur approvisionnement de ses formidables boucheries, il n'était que temps pour eux de chercher, comme ils l'ont fait, quelque chose de mieux.

Un diplomate, M. le comte Charles d'Ursel, a visité l'immense *saladero* de Fray-Bentos, qui aligne

le long de l'Uruguay ses hangars, ses palissades et ses machines. C'est par 1,000 et 1,500 par jour que les bœufs devenus gras sont abattus dans cet établissement et l'on conçoit bien que si ces hécatombes offrent, pour se servir des expressions même de M. le comte d'Ursel, un spectacle intéressant, ce spectacle ne laisse pas aussi d'être un peu répugnant et « qu'on éprouve une étrange sensation en parcourant ces hangars où le pied glisse dans une boue sanglante, où l'âcre odeur du sang monte à la gorge, où tous ces bras rougis s'agitent dans une activité fébrile (1) ». Les animaux affolés sont successivement poussés d'un plus grand enclos jusqu'à un plus petit auquel aboutit une porte à coulisse ; un homme est posté à cet endroit, qui saisit avec le laço la bête la plus rapprochée de lui ; la poterne s'ouvre, et le *desnucador*, d'un seul coup de stylet dans la nuque, l'étend raide mort. Le plancher sur lequel l'animal tombe est mobile et roule sur une voie ferrée. Il l'emporte et immédiatement un autre wagonnet lui succède, entraînant à son tour une autre victime et ainsi de suite pendant la journée de travail tout entière. En cinq minutes, ni plus ni moins, de nombreux travailleurs, le corps demi-nu, armés de couteaux et de haches vident le bœuf, l'écorchent, le coupent, le dissèquent et le partagent en morceaux, qu'ils alignent ensuite dans un ordre parfait sur des chevalets préparés à cet effet.

Il y a quelques années, on ne connaissait guère dans tout le bassin de la Plata, qu'une seule manière de voyager. Habitué au cheval dès son premier âge et à demi centaure l'*Hijo del Pais* faisait sans s'en apercevoir des traites quotidiennes d'une trentaine de lieues et

(1) *Sud-Amérique*, etc., ch. IX (Paris, Plon, 1880).

force était au voyageur étranger, mal fait à ce genre de locomotion, de profiter des charrettes qui allaient d'une province à l'autre, traînées par des bœufs faisant de 6 à 8 lieues par jour ou des *tropas de mulas* plus accélérées que les charrettes, mais plus fatigantes, pour peu qu'il ne fût pas assez riche pour se procurer une voiture particulière, ou tout au moins une place dans un de ces lourds véhicules à la vieille mode castillane qu'on appelait *messageries* et que l'on voyait, de temps à autre, se mouvoir sur les grandes routes, au petit trot de sept chevaux étiques montés chacun par un postillon. Rien de plus pittoresque assurément que cette voiture européenne au milieu d'un désert du nouveau monde; mais, comme moyen de locomotion, rien de moins confortable; le voyageur arrivé au gîte, qui voulait rendre à ses membres endoloris quelque souplesse, devait de toute nécessité emporter avec lui ses matelas et ses couvertures. Aujourd'hui la vapeur siffle dans la Pampa et la locomotive y promène son panache fumeux. Près de deux mille kilomètres ferrés sillonnent les régions au sud du grand fleuve, et il est question d'un chemin de fer qui, franchissant la colossale barrière des Andes et se prolongeant par le Chili jusqu'à Valparaiso, joindrait ainsi les deux océans. L'Uruguay, pour son compte, possède deux chemins de fer, qui présentent actuellement de quatre cent quatre-vingts à cinq cents kilomètres de développement; l'un, connu sous le nom de *El Central* et commencé il y a dix ans, reliera une fois achevé, Montevideo à la frontière brésilienne, et le second qui s'appelle le chemin du Haut-Uruguay — *Alto Uruguay ferro carril* — suit le bassin du fleuve, son plus grand tronçon allant de Salto à Santa-Rosa.

II

« Quand on abandonne le Parana pour entrer dans le Paraguay, le paysage perd de sa grandeur, mais il gagne en grâce et en variété. On s'aperçoit, en même temps, que l'on entre dans une terre de servitude, et moi qui ai eu la double fortune d'y entrer et d'en sortir, je propose d'inscrire sur un poteau, à l'embouchure du fleuve, le vers fameux du Dante :

Guarda com'entri et di cui ti fide.

« A peine avez-vous jeté l'ancre sur le fleuve que vous voyez se détacher de la rive du Chaco une pirogue, longue et agile comme une vipère, que font mouvoir, avec une rapidité extraordinaire, les mouvements alternatifs d'une huitaine d'avirons taillés en forme de lance. L'équipage de cette fragile embarcation se compose d'hommes maigres, bruns, d'un visage impassible, qui portent une veste écarlate, avec un pantalon de coton blanc, mais qui n'ont pas de chaussures. L'officier qui les commande n'a rien qui le distingue de ses compagnons, si ce n'est qu'il ne manie pas d'aviron; lui aussi déteste les souliers ou en ignore l'existence. Toute cette troupe monte à votre bord, elle visite votre bâtiment, elle prend note de sa cargaison, des noms et

des prénoms de ses passagers. Si ce bâtiment est Paraguayéen, soyez sûr qu'à votre nom on joindra une petite notice sur votre caractère et l'indication du motif qui vous amène sur le territoire sacré du manioc. Soyez sûr encore que ces notes seront transmises sur-le-champ à la capitale et que grâce à l'extraordinaire rapidité des courriers, elles vous y précéderont, quand même vous voyageriez sur un navire à vapeur. A dater de ce moment, il faut vous bien persuader aussi que toute la République du Paraguay s'occupe de votre personne et que chaque jour, on saura, au *Grand palais*, ce que vous avez fait et dit, voire ce que vous pensez, ou ne pensez pas. »

Ces lignes, que nous empruntons au *Viaggi* de M. Mantegazza, s'expliquent par la date de son voyage : on était alors en 1855, et la tyrannie que le général Carlo-Antonio Lopez faisait peser sur le Paraguay n'était pas moins lourde que celle de son prédécesseur immédiat, le célèbre médecin Francia. La curieuse esquisse biographique que M. Mantegazza trace de celui-ci peut se résumer en ces mots : il fut mauvais fils, ami perfide et despote implacable. Il n'y eut pendant sa longue domination que deux sortes d'édifices qui servissent à quelque chose : des casernes et des prisons ; il avait décoré l'une d'elles du nom de prison d'État, et c'était dans ses cellules souterraines et infectes qu'il laissait lentement mourir ceux des citoyens qu'il soupçonnait de quelque indépendance d'esprit et qu'il n'avait pas fait fusiller ou envoyés à la potence. Tel était le terrible ascendant de cet homme qu'il le conserva intact jusqu'à son dernier souffle, et l'on raconte que ses serviteurs les plus familiers n'osèrent faire éclater tout d'abord toute leur joie, quand ils virent gisant sans vie, sur sa couche mortuaire, le

Supremo Dictador Perpetuo, craignant que ce ne fût là un stratagème pour éprouver leurs secrets sentiments.

Francia avait fait du Paraguay une Chine américaine, plus hermétiquement close que la Chine asiatique. Quand il ne les faisait pas massacrer, il retenait prisonniers les quelques étrangers qui s'aventuraient dans ses limites; c'est ce qui advint à notre illustre Bonpland, ainsi qu'aux voyageurs Rengger et Longchamps à une époque postérieure. Il n'imitait point en cela les premiers maîtres des Guaranis, les Pères jésuites, qui, après avoir eu le mérite de protéger ces bons et inoffensifs Indiens contre les odieux traitements des Paulistes leurs voisins du Brésil, s'installèrent définitivement dans le bassin du Paraguay et y constituèrent une des sociétés les plus curieuses dont les annales de l'histoire fassent mention. Très fiers de leur œuvre, les fils de Loyola l'auraient au contraire volontiers montrée à tout le monde, et ce qu'ils en racontèrent eux-mêmes ou en firent raconter par d'autres trompèrent jusqu'au grand sens de Montesquieu et à la clairvoyance de Voltaire. Il est moins étonnant que l'auteur du *Génie du Christianisme* s'y soit laissé prendre, et que l'historien ou plutôt l'apologiste des révérends Pères leur ait attribué l'honneur d'avoir transformé en parfaits chrétiens des gens cruels, vindicatifs, enclins à tous les excès, sauvages par nature et avec volupté. Mais cette assertion de M. Crétineau-Joly, qui jamais ne fut en Amérique et ne vit jamais un Guarani, a fait bien sourire les voyageurs sachant combien ces Indiens, pour parler comme M. Mantegazza « forment une pâte humaine docile et malléable », et dans le livre d'un ton si faux et d'un goût si équivoque de Chateaubriand, l'idylle

sur les missions du Paraguay n'est pas la page la moins choquante.

La vérité est que ces missions n'ont droit à l'éloge que des hommes pour qui le communisme est l'idéal de la société humaine. Chaque village Guarani était sous le gouvernement de deux Pères, dont l'un s'occupait exclusivement du spirituel, tandis que l'autre distribuait le travail, administrait les biens de la communauté et en régissait les produits. La terre appartenait à tous en général et à personne en particulier : ses fruits, enfermés dans de vastes magasins, se répartissaient entre les communistes, au prorata de leurs besoins, et l'excédent était apporté, pour être vendu, aux ports espagnols. Les veuves et les orphelins, les malades et les infirmes étaient entretenus aux frais du trésor commun. Devançant la conception phalanstérienne, les bons Pères s'étaient efforcé de rendre le travail attrayant : c'était en procession, aux sons du tambour et du fifre, que les Indiens s'y rendaient. Une image de saint précédait la colonne ; en arrivant au lieu de travail, on la déposait sur une hutte en branchages et une brève prière récitée, chacun mettait la main à l'œuvre.

Les Jésuites pesaient le coton et le distribuaient à chaque filateur ; ils pesaient également le fil ; ils mesuraient les étoffes et les vivres ; ils prescrivaient à tous un vêtement uniforme, et leur manie réglementaire s'exerçait sur les détails les plus personnels et les plus intimes. Une de leurs prescriptions étonna beaucoup le voyageur Doblas, et vraiment elle vaut la peine d'être plus connue qu'elle ne l'est encore. Doblas avait entendu le tambour résonner dans les Missions, à diverses heures de la nuit et surtout aux approches de l'aube. La coutume lui parut singulière,

et il eut la curiosité d'en demander l'explication : on la lui donna, et à son tour il nous l'a transmise. La voici, mais traduite en latin par M. Mantegazza, qui a trouvé difficile de la reproduire en langage vulgaire : « Hujus usus originem cognoscere volens », écrit cet auteur, « responderunt propter notam indolem desi-« diorum Indiorum qui, labore quotidiano defessi, « initi sunt lectum et dormiti per totam noctem, hoc « modo officiis cunjugalibus non functis, Jesuitas « mandaverunt ut nonnullis horis noctu, tympanum « pulsatum esset in hunc modum incitare maritos. »

Doblas ne nous apprend pas, et c'est dommage, comment les révérends Pères s'assuraient de l'exécution dudit ordre, et s'ils en punissaient le mépris de leur peine ordinaire, c'est-à-dire du fouet. C'est, avec la délation réciproque, leur grand moyen de discipline scolaire, personne ne l'ignore, et ils traitaient les Guaranis comme de grands enfants. Il est vrai que les Pères ne les fouettaient pas de leurs mains mêmes : ce bas office était rempli par les caciques indiens ; mais, la correction reçue, le pénitent était admis à baiser le bas de la robe de ses maîtres. Voilà l'humiliant et abrutissant régime auquel obéissaient près de cent mille créatures humaines. Lorsque le roi Charles III d'Espagne bannit l'ordre de ses États et de toutes ses possessions coloniales, ses missionnaires américains avaient fondé, soit dans le Paraguay lui-même, soit dans les vastes territoires qui s'étendent entre le Parana et l'Uruguay, trente-deux villages. Ils étaient peuplés de 88,564 habitants, lesquels possédaient 46,956 bœufs, 34,724 chevaux, 64,353 juments, 13,905 mulets, 7,505 ânes, 230,384 moutons. Tout cela se réduit aujourd'hui à quelques pauvres villages disséminés dans le Brésil, le Paraguay lui-même ; il

ne reste que 13 communautés qui n'étaient plus peuplées que de 5,800 habitants en 1866, alors que soixante-dix ans plus tôt, lorsqu'elles reçurent la visite d'Azara, elles en comptaient encore 18,815.

Sans persécutions et sans guerre, cette population s'est donc réduite des deux tiers dans l'espace de soixante-dix ans. Les Jésuites l'avaient admirablement façonnée à une absolue servitude, et elle n'a pu supporter le brusque passage de cette servitude à la liberté relative que le renvoi de ses maîtres lui faisait. Le pire de tout a été que les Jésuites ont fait école sur les bords du Paraguay, et l'on a vu comment le Dr Francia, fils d'un Français naturalisé dans les Réductions et d'abord destiné lui-même à la prêtrise, imposa le joug le plus dur aux colons nouvellement séparés de leur métropole. Le senor don Carlo Antonio Lopez, qui lui succéda, avait été son secrétaire et c'était, si l'on peut ainsi dire, un homme du même bois. Mêlez, écrit M. Mantegazza, qui l'a vu de très près et qui a souffert de ses caprices, « mêlez de l'astuce et un certain degré d'esprit, une grande activité et une avarice plus grande encore, de la luxure et de l'égoïsme; mettez le tout à l'exposant d'un pouvoir illimité, et vous aurez l'homme. Il tenait lieu au Paraguay de codes, de tribunaux, de constitution, et il répondit un jour à un voyageur qui lui demandait comment la justice s'administrait sous son gouvernement, « que le pacte constitutionnel n'était pas complet et qu'on s'occupait de le réviser en ce moment! » Cette révision ne dura pas moins de dix-huit ans, c'est-à-dire tout le temps même de la dictature de don Antonio Lopez : pendant dix-huit ans, il put, à son gré et sans rencontrer le moindre obstacle, emprisonner ses sujets, les déporter, les pressurer, les réduire en esclavage, et l'on raconte que le

plus clair de son revenu personnel se tirait du travail des prisonniers qu'il faisait sortir de leur geôle pour les envoyer dans ses mines et sur ses propriétés.

Après la mort de Lopez, le Paraguay s'est enfin donné des institutions libérales dont il a pris le modèle chez la République Argentine. Il eût été fort intéressant d'assister, si les circonstances s'y étaient prêtées, à l'expérience de la liberté et de la civilisation au sein d'une nation d'origine essentiellement indienne. Défiant, silencieux, concentré et froidement cruel, quoique sujet à des accès de passion ou de tendresse; très tenace dans ses desseins et très attaché à son indépendance personnelle; sobre par nécessité ou par paresse, mais avide à l'occasion des joies de l'ivresse; superstitieux sans religion, peu moral et peu actif, tel paraît l'Abipone, l'Araucan, l'Aymara, le Payagua, le Quichua, et, pour parler d'une façon plus générale, l'aborigène de l'Amérique du Sud. A plus d'un égard, les Guaranis diffèrent sensiblement de ce type, et si le goût d'une indépendance virile et le sentiment de la dignité humaine leur ont manqué jusqu'à ce jour, ils ont en partage des vertus plus douces et des instincts plus délicats. La vie de famille les attire : ils sont bons pères, bons maris, bons fils, et vis-à-vis de l'étranger ils aiment à pratiquer une hospitalité aussi généreuse en elle-même qu'ingénue en ses dehors. Entrez dans une de leurs cases, et la *signorita* d'accourir sur le coup, d'allumer un cigare et de vous l'offrir, bientôt suivi d'une tasse de *maté* fumant. Les Paraguayéens ont l'intelligence ouverte et la mémoire tenace : ils savent presque tous lire, même écrire, et ils excellent dans les arts mécaniques. Enfin ils sont tout à fait sobres, et une nourriture purement végétale leur suffit entièrement.

Cette extrême sobriété tient en grande partie, il est vrai, à leur extrême indolence, et c'est pourquoi dans un pays où bien des gens pourraient s'enrichir et où nul ne devrait être indigent, il y a néanmoins des personnes qui traînent une existence tout à fait misérable et endurent même la faim. Planter quelques bananiers, nourrir quelques poules, tirer de temps à autre un coup de fusil dans des fourrés où les faisans et les chevreuils errent par troupes, ce serait assez pour s'assurer une grande abondance ; mais la paresse est la plus forte, et le Paraguayéen dirait volontiers comme le Hottentot, « que penser, c'est travailler et que le travail est le tourment de la vie ». Un peu de maïs rôti, une racine de manioc le font vivre deux ou trois jours ; la faim lui fait-elle trop sentir ses aiguillons, il allume son cigare et se jette sur son hamac. Aussi bien le tabac est-il au Paraguay d'une qualité exquise : tout le monde en use, et à cet égard les femmes ne se distinguent des hommes que par leur prédilection pour les sortes les plus fortes, si M. Mantegazza ne les calomnie pas.

Mais notre compatriote, M. Forgues, qui a visité le pays en 1872-73, met son prédécesseur à l'abri de ce reproche. Il a fort admiré la « démarche de déesse » des femmes paraguayéennes, leur torse « gracieusement cambré », leurs « grands yeux noirs et leurs « belles formes » ; mais les énormes cigares qu'elles tiennent constamment à leur bouche lui ont tout gâté. Il n'y a guère que les enfants à la mamelle qui s'abstiennent du tabac ; encore M. Forgues se souvient-il d'avoir vu une femme guaranie, « son petit enfant à cheval sur la hanche, essayer d'apaiser les cris du petit être en lui mettant entre les lèvres, non le sein maternel, mais l'extrémité à demi mâchonnée de son

ignoble cigare ». Avec cela, les Paraguayéennes ne laissent pas de constituer la portion de la communauté de beaucoup la plus active : on loue leur propreté scrupuleuse, leur grande sobriété de paroles, leur vive intelligence et, dans un autre ordre d'idées, leur vif attachement aux compagnons qu'elles se choisissent et auxquels il est rare pourtant que le lien sacré du mariage les unissent. Leur religion ne paraît pas se choquer de cette position irrégulière; mais force est bien de reconnaître qu'elle ne consiste qu'en pratiques exaltées et en superstitions. Il n'y a pas une seule maison qui n'ait ses dieux pénates représentés par de grossières images en bois de quelques saints, enfermées dans une caisse vitrée et devant lesquelles on allume de temps à autre une chandelle. Prend-il à une famille l'idée de promener son saint, tout aussitôt les voisins sortent et suivent la procession improvisée, en tête de laquelle marchent, d'un pas lent et grave, les porteurs ou plutôt les porteuses de la boîte sacrée.

VI

LE BRÉSIL (1).

L'empire du Brésil est situé dans la partie la plus orientale de l'Amérique du Sud. Il embrasse une aire de 7,952,344 kilomètres carrés selon les calculs d'Alexandre de Humboldt et de 8,237,300 selon ceux de MM. Wagner, ce qui équivaut à un quinzième de la surface terrestre, au cinquième du Nouveau-Monde et à plus des trois septièmes de l'Amérique méridionale.

Le sol du Brésil, bien qu'il contienne de grandes plaines au nord et au sud, et qu'il renferme de vastes vallées, est généralement montagneux. Au centre règnent de larges plateaux élevés et de nombreuses chaînes de montagnes qui suivent différentes directions. Elles appartiennent à trois grands massifs : la chaîne centrale, autrement dite de *Espinhaçao* ou du *Mantiquera;* l'orientale ou *do Mar*, et l'occidentale ou de *los Vertentes.* Elles parcourent tout le pays du nord

(1) Les sources générales que nous avons consultées sont : 1° Auguste de Saint-Hilaire : *Voyage dans l'intérieur du Brésil* (1830) ; 2° Agassiz, *Voyage dans le Brésil* (1872) ; 3° *L'Empire du Brésil et l'Exposition universelle de Vienne* (1873) ; 4° William Hoddfield : *Brazil and the River Platte* (1877) ; 5° A. de Carvalho : *O Brazil* (1875-77). Nous indiquerons nos sources particulières au fur et à mesure de notre exposé.

au sud, courant presque parallèlement l'une à l'autre, et forment dans leur ensemble un nœud montagneux, qui n'a été ni relevé, ni complètement exploré. La grande masse de ces territoires est située sous la zone torride, du 5° parallèle nord au 32° parallèle sud, et Rio de Janeiro, la capitale, est située juste sous le tropique du Capricorne. Le climat conséquemment est tropical ou semi-tropical, c'est-à-dire chaud, humide et malsain dans les parties basses du pays, tempéré et sec dans les parties relevées ou montagneuses. En somme, on ne connaît pas au Brésil, si ce n'est sur les bords de certains cours d'eau et dans les terrains marécageux où règnent les fièvres intermittentes, ces maladies d'un caractère épidémique qui déciment tant de populations intertropicales. Cependant le littoral et quelques localités voisines des provinces maritimes ont été assez souvent, depuis 1850, visités par le terrible *vomito negro* ou fièvre jaune, et depuis 1855 ces mêmes lieux ont vu, à diverses reprises, l'apparition du non moins terrible choléra asiatique.

Le Brésil se divise en 20 provinces dont l'une, celle de Matto-Grosso, a dix fois la superficie de l'Angleterre, et ce n'est pas tout à fait la plus grande, puisqu'elle ne mesure que 2,090,000 kilomètres carrés tandis que celle de las Amazonas en a 2,874,960 (1). A l'exception de quatre d'entre elles, — Amazonas, Minas-Geraës, Goyaz et Matto-Grosso, — toutes sont mari-

(1) Ce sont : Las Amazonas, Para, Maranhao, Piauhy, Ceara, Rio Grande-do-Norte, Parahyba, Pernambuco, Alagoas, Sergipe, Bahia, Espirito-Santo, Rio-de-Janeiro, Saint-Paul, Parana, Sainte-Catherine, Sao-Pedro-do-Rio-Grande-do-Sul, Minas-Geraës, Goyaz, Matto-Grosso.

times, de telle sorte que le littoral du Brésil comporte un développement côtier qui n'est pas moindre de 7,920 kilomètres. Les provinces centrales sont d'ailleurs en communication avec l'Océan, arrosées qu'elles sont par un vaste système de grands fleuves et de grandes rivières navigables. Seul le majestueux Amazone, sur un cours de 3,838 kilomètres en territoire brésilien, reçoit dix-neuf tributaires de premier ordre, parmi lesquels le Tocantins, le Tapajos, le Madeira, le Purus, le Negro et le Jaspura compteraient partout ailleurs que dans l'Amérique du Sud pour des cours d'eau de premier ordre, et son bassin offre un réseau navigable de 48,000 kilomètres. Le Parana et ses nombreux affluents, dont le Paraguay est le plus important, baigne à l'est la province de Saint-Paul et à l'ouest celle de Matto-Grosso, et le San-Francisco arrose au centre les provinces de Minas-Geraës, Pernambuco, Bahia, Alagoas et Sergipe. Outre ces trois grands fleuves, il en est une foule d'autres qui se jettent directement dans la mer, et dont quelques-uns portent des navires à vapeur sur une longueur de 660 kilomètres. Tels sont le Rio-Grande du sud, le Parahyba du sud, le Mucuro, le Dece, le Paraguassù.

La variété des produits naturels est immense au Brésil. La flore brésilienne est peut-être la plus riche du globe, et pour les constructions soit navales soit civiles, on trouve dans les forêts les bois les plus beaux et les plus précieux que recherche l'industrie. Le règne minéral n'est pas moins riche : on rencontre des diamants dans la province de Minas-Geraës, dans les montagnes qui environnent au sud-ouest les sources du San-Francisco, dans la province de Bahia, dans celles de Goyaz, de Matto-Grosso et de Saint-Paul ; des opales, des calcédoines, des agates, des jaspes dans

tout l'intérieur, et on peut dire que l'or est répandu un peu partout. La province de Parana renferme des gîtes de mercure qui peuvent rivaliser avec les plus riches dépôts du Pérou. Le cuivre et le plomb n'abondent pas moins, et l'on peut dire, sans crainte de se tromper, qu'il n'y a pas dans tout l'empire un kilomètre carré de terrain qui ne contienne du fer sous une de ses formes multiples, dont quelques-unes figurent parmi les plus estimées, comme par exemple les fers tantôt magnétiques, tantôt oligistes et micacés de la province de Minas-Geraës. Quelques provinces enfin renferment des dépôts houillers, et les dépôts de lignite se rencontrent presque dans tout l'empire, ainsi que les schistes bitumineux.

Bien que les mœurs des Brésiliens et leur caractère ne soient pas ceux d'un peuple d'agriculteurs, le Brésil ne laisse pas d'être un pays essentiellement agricole. On peut, adoptant la classification d'un illustre naturaraliste, Agassiz, qui était devenu citoyen adoptif de ce pays, le partager en trois zones. La première, s'étendant des frontières de l'empire jusqu'à Bahia, est spécialement caractérisée par les produits de la forêt, — cacao, caoutchouc, salsepareille, vanille, — avec une infinité de gommes, d'écorces, de fibres textiles, pour la plupart inconnues du commerce des deux mondes, et de ces épices dont les îles de la Sonde ont aujourd'hui le monopole. La seconde région, de Bahia à Santa Catharina, est celle du café, et la troisième enfin, celle de Santa Catharina au Rio-Grande-do-Sul en y ajoutant les hauts plateaux de l'intérieur, appartient aux céréales. Le riz, qui vient facilement, et le coton, qui donne de bonnes espérances, relient ensemble les trois zones ; le sucre et le tabac comblent les lacunes et complètent l'enchaînement. Quant au

bassin de l'Amazone, Agassiz lui accordait au point de de vue industriel une importance qu'on ne pouvait exagérer. Ses bois seuls constituaient une richesse inestimable, et il lui paraissait étrange que le développement de cette branche d'industrie n'eût pris un premier essor, « tant les rivières qui coulent dans des forêts magnifiques, semblent avoir été créées pour servir de force motrice aux scieries qu'on établirait sur leurs rives et ensuite de moyens de transport pour les produits. » Que dire encore des huiles végétales, des résines, des matières colorantes, des fibres textiles qu'il est si facile de récolter dans tout cet immense bassin? Cependant, ce qui avait le plus étonné Agassiz dans son voyage, c'était de voir qu'une grande étendue de cette région se prêtait admirablement à l'élève du bétail. De beaux moutons paissent dans les herbages des plaines ou sur les collines qui s'étendent entre Obydos et Almeyrim, et le voyageur avait rarement mangé de meilleure viande qu'à Ereré au milieu de ces sierras.

On attribue la découverte du littoral brésilien à Pedralvarez Cabral que la tempête y poussa le 22 février 1500, sur le point où s'élève aujourd'hui la ville de Porto Seguro, et qui le baptisa du nom de *Terre de la Sainte-Croix*, remplacé par celui de *Brésil* du bois de teinture, couleur de feu, qu'on y trouvait en abondance. La vérité est que l'Espagnol Vincente Yanez Pinçon, un des compagnons de Colomb dans son premier voyage, avait déjà rencontré un mois plus tôt l'Amérique méridionale vers le huitième parallèle sud, là où la côte brésilienne projette au loin sur l'Atlantique l'angle le plus oriental de tout le continent. Quoi qu'il en soit, Pinçon ne jeta les germes d'aucune civilisation au Brésil et c'est à Cabral que ce mérite

revient assurément. Laissons ici la parole à Pedro Vas de Caminha, l'un des écrivains de la flotte de Cabral. Voici comment il raconte au roi de Portugal le spectacle qu'il avait en ce moment sous les yeux : « Ce qui a d'abord frappé mes regards, c'est une montagne assez élevée de forme arrondie, au sud de laquelle on découvrait des chaînes de collines, dont le revers descendant en pente douce, était couvert de grands arbres. L'amiral jugea convenable de donner à cette montagne le nom de la fête dans l'octave de laquelle nous nous trouvions : en conséquence elle prit le nom de *Monte Pascoal* et le pays environnant de *Vera Cruz.* » Laissons encore Caminha nous décrire les premières relations des Portugais avec les indigènes. Deux habitants de Vera-Cruz avaient été surpris dans leur canot et amenés jusque devant Cabral. « Les naturels de ce pays, écrit-il, sont généralement d'un brun foncé tirant sur le rouge. Leur figure n'est pas désagréable et ils sont pour la plupart d'une taille avantageuse ; ils ont la coutume d'aller toujours nus, et ne paraissent éprouver aucune confusion de cette étrange habitude. Leur lèvre inférieure est percée de part en part et garnie d'un morceau d'os d'un diamètre assez considérable. L'un des deux que nous conduisions à bord portait une espèce de perruque à plumes jaunes, qui lui couvrait le derrière de la tête et qui était attachée, plume à plume, aux cheveux avec une composition blanche, qui ressemblait à de la cire ; il ne fallait faire autre chose pour l'enlever que de se laver la tête.

« Lorsqu'ils arrivèrent, l'amiral se plaça sur son fauteuil : il était vêtu avec magnificence et portait au cou une superbe chaîne d'or, Sancho de Thoar, Simam de Miranda, Nicolao Coelho. Après Corsea et ceux qui

comme moi étaient à bord de son navire, s'assirent par terre sur un tapis qui était placé au pied du fauteuil. Les Indiens allumèrent des torches, entrèrent et ne firent aucune salutation pas même au commandant, à qui ils n'adressèrent point non plus la parole. L'un d'eux cependant jeta les yeux sur la chaîne qu'il portait au cou, la toucha et posa la main en terre indiquant probablement par ce geste que le sol contenait de l'or. Ils firent la même chose en apercevant un flambeau d'argent. On leur montra un perroquet et ils donnèrent à entendre que cet animal était connu dans leur pays. Ils ne parurent faire aucune attention à un mouton qu'on leur présenta ensuite; mais en apercevant une poule, ils furent saisis de crainte et ne voulurent pas consentir à la toucher. On leur servit du pain, du poisson, des confitures, des raisins secs et des figues. Ils parurent éprouver beaucoup de répugnance à goûter de ces aliments, et ils ne les avaient pas plus tôt portés à la bouche qu'ils les rejetaient à l'instant. Ils ne purent pas non plus se décider à boire du vin; et ils avalèrent même quelques gorgées d'eau fraîche pour se rincer la bouche après en avoir goûté. »

Ici, il faut en convenir, dit M. Ferdinand Denis (1) à qui nous avons emprunté ces détails « on ne voit rien de ce qui signale l'arrivée des Européens dans les autres parties de l'Amérique : comme à l'île Haïti, à Cuba, et plus tard au Mexique, les indigènes ne paraissent pas croire qu'ils sont en présence des dieux. Cette race semble à la fois plus forte et plus fière; elle ne s'humilie point devant la pompe européenne, et quelques heures après cette entrevue si étrange

(1) Le *Brésil*, collection de l'*Univers Pittoresque*, page 3

pour eux, si les deux Indiens sentant le besoin du sommeil, ils s'endormiront sans crainte au milieu des étrangers, ne paraissant avoir d'autre souci que celui de ne point gâter les ornements en plumes qui composent leur parure sauvage. »

Ce littoral rentrait dans la catégorie des terres transatlantiques que la fameuse bulle pontificale du 3 mai 1493 assignait à la couronne de Portugal, et le 3 décembre 1530, une escadrille composée de cinq navires quittait Lisbonne et transportait au Brésil Martin Alphonse de Souza, investi des plus grands pouvoirs à l'effet d'y faire telles concessions territoriales et d'y créer tels établissements qu'il jugerait convenables. Souza se mit résolûment à l'œuvre, et déjà il avait jeté les fondements des premières colonisations dans les parties du pays qui sont devenues les provinces de Saint-Vincent et de Saint-Paul, quand il reçut une ordonnance royale découpant tout cet immense territoire en douze grands fiefs ou *capitaineries* et s'occupant en même temps des mesures convenables à peuplement.

Le moyen imaginé à cet effet rappelle l'origine que Tite-Live prête à Rome, et qui paraît avoir été commune à toutes les cités primitives : en d'autres termes, la nouvelle colonie fut déclarée une terre d'asile, qui s'ouvrit à tous les criminels, même aux condamnés à mort, pourvu que ce ne fût point pour hérésie, haute trahison, sodomie ou émission de fausse monnaie. Il est vrai que le code portugais de ce siècle, tout empreint encore de la dureté des vieilles législations, ne prévoyait pas moins de 250 cas de sentence capitale, et qu'il ne faudrait pas dès lors se hâter de conclure que tous les colons brésiliens ne furent que des bandits de la pire espèce, à la façon de ces *convicts*

que près de trois siècles plus tard, la libérale Angleterre envoyait coloniser l'Australie. En tous cas, ce système trompa toutes les espérances de ses auteurs : tandis que les douze personnages entre qui le pays avait été divisé continuaient de résider en Portugal, les colons qui se rendaient plus ou moins volontairement au Brésil n'y rencontraient guère en partage que la misère, quand ce n'était pas une mort prématurée sous les coups des indigènes et sous les atteintes d'un climat meurtrier. De pareils résultats éveillèrent la sollicitude du gouvernement métropolitain. Dès 1549, il résolut de prendre cette colonisation à son compte et revêtit Don Thome de Souza du titre de capitaine général du Brésil. Un des premiers actes de celui-ci fut la fondation de Bahia, et l'on put croire un instant que l'inauguration du nouveau régime était l'aurore d'une prospérité réelle. Par malheur ni Souza, ni même les mieux intentionnés et les plus capables de ses successeurs ne surent se soustraire à l'esprit minutieusement réglementaire du temps, et s'ils réussirent à fort bien organiser le service militaire, ainsi que le système judiciaire de la colonie, ils échouèrent à peu près complètement dans la tâche de favoriser son essor économique. La situation des *Engenhos* ou habitations sucrières, le mode de fabrication du sucre lui-même, les divers systèmes de la culture, l'exploitation des *fazendas* ou plantations agricoles, tout devint la proie d'un fisc tracassier et avide; en même temps, loin de favoriser les rapports des *capitaineries* l'une avec l'autre, on les soumettait au bon vouloir, aux caprices, pour mieux dire, de leurs chefs respectifs. En outre, dans un pays où le fer se trouve à la surface du sol, il était interdit d'en extraire la moindre parcelle, et force était aux colons de demander à

Lisbonne leurs instruments et leurs outils agricoles.

Aussi bien la colonisation véritable s'était-elle aheurtée dès le début à un formidable obstacle, la condensation du sol en un très petit nombre de mains. Quand le naturaliste Auguste de Saint-Hilaire visitait le Brésil, il y a une cinquantaine d'années, on lui répétait souvent que plus d'une fois le premier qui avait voulu former quelque établissement était monté sur une colline et s'était écrié : « Toute la terre que je découvre est à moi. » On ajoutait que ces propriétés gigantesques avaient été, en quelque sorte, consacrées par le temps et le consentement tacite des populations. A cette époque, des fazendas comme celle que notre compatriote rencontra entre Albo de Rios et Villa de Fanado, qui avait douze lieues de longueur, ou comme celle de Jose Castano de Mello, qui en avait vingt, n'étaient pas rares dans le pays, et cette constitution de la terre subsiste encore aujourd'hui dans ses traits généraux. Dès le début de l'établissement colonial elle conduisit, comme fatalement, les fazenderos qui s'étaient partagé le sol à vouloir le faire exploiter par ses possesseurs nominaux, c'est-à-dire les Indiens aborigènes, aux moindres frais possibles et partant à les réduire en esclavage, en fait, sinon en droit (1).

Ces aborigènes appartenaient à la famille Guaranie, que caractérisent un teint jaunâtre, mêlé d'un peu de rouge, une taille moyenne, des formes massives, des yeux obliques, des pommettes un peu saillantes, une face pleine, et qui est répandue de la mer des Antilles

(1) On appelle *Fazenda* les domaines de vaste étendue et auxquels étaient attachés des esclaves. Les domaines moindres, où le travail n'était pas servile, se nomment communément des *Sitios*.

au Rio de la Plata, au Venezuela, dans les Guyanes, le Brésil, l'immense vallée de l'Amazone, le Paraguay, l'Uruguay, la confédération Argentine. Elle comprend deux grands groupes, le *Galibi* et l'*Aymoré*, qui correspondent l'un aux Guaranis dont le langage, sous le nom de *Lingua Geral*, est compris dans presque toute l'Amérique du Sud et l'autre aux Botocoudos. Les Caraïbes, que les Européens trouvèrent aux Antilles, appartenaient au groupe Guaranie, et les Botocoudos proprement dits habitent au Brésil le bassin du Rio Doce. Ce sont des sauvages qui habituellement vont tout nus, qui n'ont pas de demeures fixes, qui se passent dans les oreilles et dans les lèvres inférieures des morceaux de bois d'une grandeur démesurée, qui mangent la chair des animaux grillée au feu et imparfaitement cuite. Mais ce n'est pas de la seule chair des animaux que les Botocoudos se montraient friands, et lorsque le commandant Juliao vint se fixer, en 1811, sur les bords du Jaquihintoubo, ils lui demandèrent un jour la permission, comme une chose toute naturelle, de tuer et de manger les enfants d'une tribu ennemie qui, disaient-ils, « étaient fort gras ». Avec cela, les Botocoudos ont un grand soin de leurs parents quand ils sont malades et les pleurent une fois décédés. Ils les enterrent les bras pliés sur la poitrine, les cuisses repliées sur le ventre, et leurs fosses étant généralement peu profondes, les genoux sortent de la terre dès qu'elle s'est affaissée.

Le groupe Galibi prédomine dans toute l'Amazonie, et l'une de ses tribus les plus remarquables est assurément celle des Mundurucus qu'Agassiz a visitée en 1855 et qui habite l'île de Tapinambaras, comme l'appellent les géographes, c'est-à-dire l'espace qu'enferment les quatre rivières de la Madeira à l'O., l'Ama-

zone au N. ; le Mauhes et le Ramos au S. Les hommes se tatouent tout le visage et les femmes le bas seulement. Mais cette coutume n'a rien d'arbitraire ni de capricieux : le modèle en est donné pour toute la même tribu et pour chacun des sexes. Il est de telle façon suivant les castes, dont les limites sont fort précises, et suivant les rites religieux. L'un des Mundurucus qui furent présentés à Agassiz avait la figure entièrement tatouée de bleu foncé, et ce masque se terminait sur le bord par un joli dessin à jour d'un centimètre de large qui faisait le tour des joues et du menton. Comme il se trouvait alors en pays civilisé, notre sauvage avait revêtu un pantalon et une chemise. Dans ses forêts natales il serait allé tout nu, avec ses oreilles percées, d'où pendaient de larges pièces de bois, et le tatouage compliqué qui couvrait tout son corps. La pureté de sang dont ces tatouages sont la marque est fort en honneur dans ces peuplades : chacune d'elles se subdivise en un certain nombre de classes plus ou moins étroitement alliées, et le mariage est interdit non seulement entre les membres de la même famille, mais encore les membres du même ordre.

Cette grande tentative de ployer par la servitude les races aborigènes du nouveau monde à un travail régulier et productif échoua au Brésil, comme aux Antilles, au Pérou, au Chili, au Mexique et dans le bassin de la Plata. De ces peuples, les uns, comme les Caraïbes de la Martinique, les Araucans du Chili, les Botocoudos du Brésil, étaient trop fiers, trop indomptables pour subir le joug ; les autres, tels que les Quichuas du Pérou et les Guaranis du Paraguay, parurent bien l'accepter et s'y résigner ; mais ce ne sont point des races qui résistent au travail constant,

et elles fondaient pour ainsi dire, dans la main de leurs nouveaux maîtres. Ceux-ci alors conçurent l'idée de substituer aux individus rétifs ou trop passifs les robustes travailleurs que fournit la côte occidentale de l'Afrique, qui étaient habitués chez eux à vivre esclaves et qui pouvaient affronter, sans le moindre inconvénient pour leur santé, le climat des zones intertropicales si meurtrier pour l'Européen.

L'histoire ne nous a pas conservé la date précise de ce dernier événement; on ne sait pas davantage si les premiers de ces malheureux vinrent directement de l'Afrique, ou bien s'ils furent tirés de la mère patrie qui, depuis longtemps déjà en possédait un grand nombre. Ce qu'il y a de certain c'est que, vers le milieu du XVIIe siècle, l'établissement d'Iguarassu, dans la province de Pernambuco, comprenait quatre-vingt-dix Portugais avec trente noirs esclaves et que, dans les premières années du XVIIIe siècle, la traite des nègres était dans les mains d'une compagnie, laquelle s'engageait à les fournir au taux de 100 milreis, soit de 280 francs par tête. Employés d'abord au rude labeur des plantations, les esclaves africains furent trouvés des auxiliaires non moins précieux et non moins indispensables pour l'exploitation minière dès que, en 1695, le nommé Rodriguez Arzao eut rencontré dans le bassin du Rio Doce quelques-unes de ces mines de métaux précieux dont la nature n'a été que trop prodigue envers le Brésil, et qui ont tant contribué, pour leur part, à dévoyer sa production normale. Bientôt on vit des bandes de Paulistes, ainsi qu'on appelle les habitants de la province de Saint-Paul, quitter leurs cultures et accourir sur ces terrains aurifères, si abondants que la région en reçut le nom de Minas-Geraës, qui désigne une succession de mines,

tandis que des essaims d'aventuriers s'y ruaient de toutes parts. C'est de ce temps que date la fondation des villes de Villa-Rica, de Mariana, de Sabata, de Cacte, de San-Joao-del-Rey, de San-José. Mais du même coup l'agriculture se trouva délaissée ; les immenses richesses que livrèrent les mines ne servirent à personne, ni à la colonie elle-même, ni à la métropole, où elles alimentèrent seulement le luxe de la cour et s'engloutirent, en grande partie, dans l'édification du somptueux palais de Mafra et du couvent qui le double.

Le régime servile s'est perpétué au Brésil jusque de nos jours, car ce n'est que de 1870 que date la loi qui en prononce non pas l'abolition immédiate, comme bien des gens en sont à tort persuadés en Europe, mais l'abolition *de facto* dans le cours d'une trentaine ou d'une quarantaine d'années. Cette institution, nous dit un diplomate, M. le comte Charles d'Ursel, qui visitait le pays il y a quelques années. « Cette institution y existe encore dans toute sa rigueur ; elle forme un contraste frappant avec les nombreuses manifestations d'une civilisation d'ailleurs avancée, et les statistiques officielles accusent le chiffre de 1,500,000 esclaves sur une population d'un peu moins de 10,000,000 d'habitants, c'est-à-dire plus d'un esclave sur sept (1). » La loi du 28 septembre 1870, connue au Brésil sous le nom de *loi du ventre libre*, déclare bien libres les enfants qui naîtront d'une femme esclave à partir de cette date, en même temps qu'elle s'occupe de hâter par diverses mesures, notamment par voie d'affran-

(1) Le chiffre donné par la publication officielle *l'Empire du Brésil à l'Exposition* est de 11,740,000 habitants, dont 500,000 indigènes et 1,400,000 nègres. MM. Bœhm et Wagner (1880) n'accordent pas au Brésil tout à fait 11,000,000 d'habitants.

chissement, l'extinction de l'esclavage. Elle a, en outre, déclaré libres les esclaves appartenant à des successions tombées en déshérence ou abandonnées par leurs maîtres; mais, comme on le disait tout à l'heure, il lui faudra vingt, trente, quarante ans peut-être pour parfaire son œuvre libératrice et, en attendant, la loi du 28 septembre a eu pour effet de faire à peu près disparaître les mariages entre esclaves. Comment, en effet, pourrait-il en être autrement quand elle déclare que, dans tous les cas d'aliénation ou de transmission d'esclaves, il est défendu, sous peine de nullité de l'acte, de séparer les époux, d'une part, et les enfants de moins de douze ans de leur père et mère, d'autre part? Il devient donc infiniment plus simple de ne pas faire de mariages pour faciliter, le cas échéant, les ventes ou les transmissions, et c'est ce qui explique comment M. le comte d'Ursel qui a visité de nombreuses fazendas, en a trouvé si peu où le nombre des esclaves mariés fût un peu considérable.

L'élément servile prédomine dans les provinces vouées spécialement à l'agriculture, telles que celles de Rio de Janeiro, de Minas-Geraës, de Saint-Paul, et les provinces du Nord, qui n'ont pas un besoin aussi pressant d'esclaves pour leurs exploitations agricoles, s'en défont de plus en plus en faveur des planteurs de café, qui les achètent à des prix très élevés. La journée des noirs sur une fazenda est longue et très dure : elle commence avant le lever du soleil et n'est généralement coupée que par une heure de repos, pendant laquelle les travailleurs prennent leur frugal repas. Leur labeur ne prend fin qu'à la nuit tombante, et dans plus d'un endroit on les oblige encore au *serao*, c'est-à-dire au travail nocturne dans les granges. Les esclaves dorment dans de vastes dortoirs, qui sont

tantôt une succession de véritables niches, tantôt des salles communes meublées d'un grand lit de camp en planches, et chaque esclave étend sur ce rude coucher une épaisse natte de joncs. Une sorte de hiérarchie administrative préside à la distribution et à la surveillance du travail. L'autorité passe du *senhor Fazendeiro* à son gérant ou *administrador* et de celui-ci aux *Feitores*, véritables chefs d'escouades, le plus souvent esclaves eux-mêmes, quoique armés vis-à-vis de leurs camarades de la *chicote* traditionnelle, sorte de fouet à plusieurs lanières, munies de morceaux de plomb à leurs extrémités. La chicote s'administre, en un nombre de coups proportionné à la faute sur le dos du coupable, de l'un ou de l'autre sexe indistinctement. C'est, avec le *tronco de pes*, le châtiment des manquements graves, les fautes vénielles étant punies par la privation d'eau-de-vie ou de tabac, ou bien encore par l'application de la *palmatoria*, sorte de férule en bois de palmier avec laquelle on frappe sur la main que le délinquant doit tendre. Cette correction est réservée aux femmes et aux enfants. Quant au *tronco de pes*, c'est un instrument qui maintient l'esclave couché sur le dos, sans qu'il puisse remuer les jambes prises dans deux trous pratiqués dans une planche, dont à cet effet la partie supérieure est mobile et la partie inférieure fixée au sol. Le supplicié reste parfois dans cette posture des journées et des semaines entières, enfermé dans quelque réduit sans air et sans lumière. En thèse générale, cependant, il travaille pendant le jour et n'est mis aux ceps que pendant la nuit.

Les tentatives de fuite figurent au nombre des fautes les plus sévèrement châtiées : la fréquence de ces tentatives prouve conséquemment combien le sort des esclaves brésiliens est peu supportable ; car, traqués

de toutes parts et chassés de tous les lieux habités, les marrons n'ont d'autre ressource que d'errer le jour dans les bois, pour s'en échapper, la nuit venue, en quête de leur misérable subsistance qu'ils doivent uniquement au vol et à la rapine. Ces *Quilombes*, comme on les nomme, finissent tôt ou tard par être repris. On les voit alors porter, pendant de longues années, même au travail, soit une longue chaîne aux pieds, soit un lourd carcan au coup. M. d'Ursel a plusieurs fois rencontré de ces malheureux qui avaient le visage couvert d'un masque de fer cadenassé. Cette précaution était prise pour les empêcher de manger de la terre, moyen qu'ils employaient dans le dessein de mettre fin à la plus misérable des existences (1). Il est vrai qu'un certain religieux espagnol, cité par A. de Humboldt, parle des Ottomaques qui étaient géophages sans le moindre inconvénient pour eux. Ces Ottomaques constituaient donc une exception difficile à expliquer, car tous les voyageurs ont constaté que les personnes qui ont l'habitude de manger de la terre maigrissent et dépérissent à vue d'œil; qu'elles se dessèchent peu à peu, tombent dans la langueur et finissent par mourir. C'est ce qu'on a remarqué chez la tribu néo-calédonienne de Balade, comme chez les mulâtres et les nègres du *Sertao*, c'est-à-dire du désert, qui occupe au Brésil même, la partie orientale de la province de Minas-Geraës en se prolongeant dans celle de Bahia, de Pernambuco et de Goyaz, ou bien encore chez les habitants de la province de Sainte-Catherine où Auguste de Saint-Hilaire rencontra tant d'hommes et de femmes adonnés à ce goût bizarre et dépravé.

(1) *Sud-Amérique*, etc. (3e édition. Paris, Plon, 1880).

Pour contre-balancer les vices de l'esclavage il eût fallu un courant régulier et constant d'immigration libre. A divers moments, un mouvement semblable parut se dessiner avec de véritables chances de réussite, mais le gouvernement portugais se hâta chaque fois d'y mettre bon ordre et de l'étouffer dans son germe. Dans l'espace de soixante-dix-sept ans, du mois de septembre 1667 au mois de février 1744, il ne rendit pas moins de onze ordonnances à seule fin de régulariser, c'est-à-dire d'entraver l'émigration de ses sujets aux rivages brésiliens. Celle du 20 mai 1720 est à la fois la plus célèbre et la plus significative ; elle ne permettait l'embarquement des regnicoles pour le Brésil que sur des navires commissionnés *ad hoc*, et exigeait de chaque émigrant la preuve rigoureuse qu'il était appelé dans le pays soit pour des affaires commerciales, soit pour des besoins personnels bien avérés. Enfreindre ces dispositions, c'était encourir six mois de fers, avec une amende de 100 milreis, dont une partie allait récompenser le zèle des dénonciateurs, et faute de pouvoir payer cette amende, les délinquants devenaient, pour trois ans, les hôtes forcés des présides africains. Eh bien, en dépit de tant d'erreurs économiques ; malgré les luttes que la colonie avait eu à soutenir contre les Hollandais du XVIIe siècle ; malgré la longue épidémie de 1668, les révoltes des Indiens insoumis et les luttes sanglantes entre les Paulistes et les aventuriers qui étaient venus leur disputer la possession des mines d'or ; malgré les expéditions de Duclerc et de Duguay-Trouin contre Rio de Janeiro ; le Brésil jouissait de la paix intérieure et montrait certains signes de prospérité, lorsque le célèbre marquis de Pombal apparut sur la scène politique. Les sucreries s'étaient multipliées dans les provinces de

Rio de Janeiro, de Bahia, de Pernambuco et la culture du café dans celles de Para et du Saint-Esprit. On avait acclimaté diverses races d'animaux domestiques, et dans leurs incursions à l'intérieur, les intrépides Paulistes avaient presque entièrement exploré le territoire des provinces de Matto-Grosso et de Goyaz. Quant à Pombal, un historien portugais a fait un grand éloge de ses larges vues sur le Brésil ; mais il nous est vraiment impossible de souscrire à une telle appréciation. Il eut, sans doute, le mérite de réformer certaines branches des services administratifs de ce pays qui en avait grand besoin, et ce sera pour sa mémoire un immortel honneur que d'avoir restitué aux Indiens leurs droits, que les premiers colons leur avaient ravis en employant tantôt la fraude, tantôt la violence. Mais nous sommes très loin de penser, comme M. de Carvalho, qu'en créant les compagnies privilégiées du Maranhao et de Pernambuco, Pombal ait rendu au commerce un grand service. Ce n'était pas, dans le temps, l'avis du Conseil de commerce de Lisbonne, qui suppliait le roi Jean V de révoquer un monopole ruineux pour le commerce du Brésil ; supplique à laquelle le tout-puissant ministre « incapable par caractère » suivant le mot de M. Louis Gomès, son biographe pourtant assez enthousiaste, « de souffrir la moindre résistance ou la moindre contradiction, répondit par la déportation immédiate de l'avocat qui l'avait rédigée et l'exil des personnes qui l'avaient signée (1). »

(1) *Le marquis de Pombal.* Paris, Guillaumin, 1869.

II

Quoi qu'il en soit, le tableau que M. de Carvalho trace lui-même du Brésil à l'époque où la famille royale y débarquait, trente ans après la chute du marquis de Pombal, ce tableau atteste un état de décadence et non de progrès. La mesure qui monopolisait le commerce de la métropole au profit de sa colonie avait bien eu pour effet d'attirer vers celle-ci de grands capitaux ; qu'avait absorbés jusque-là l'infâme traite des noirs, mais ces capitaux étaient beaucoup plus du côté de la *minération*, comme on dit là-bas, que du côté de l'agriculture elle-même. Au contraire, les meilleurs bras avaient déserté celle-ci et ses procédés restaient des plus primitifs. Les errements économiques du Portugal proscrivaient toute industrie locale. L'ignorance était générale, même dans les plus hautes classes, et c'est en 1800 qu'un haut fonctionnaire, parlant de l'auteur du voyage dans l'Amérique équinoxiale, le désignait sous le titre d'un certain baron Humboldt, tout comme l'ambassadeur Whitelocke, quelques cent cinquante ans plus tôt appelait un certain Milton, secrétaire du grand Conseil pour les lettres latines, le chantre immortel de l'Eden et du Prince des ténèbres.

D'importantes mesures marquèrent l'arrivée des

princes de la maison de Bragance chassés d'Europe par Napoléon, entre autres l'établissement d'une chambre consultative d'agriculture, et l'exercice de toutes les industries fut déclaré libre. Il était permis enfin aux Brésiliens d'utiliser leurs trésors naturels et l'on vit surgir des forges de divers côtes, tandis que les particuliers installaient chez eux des fourneaux à la catalane pour la fonte du fer. Contrariés par les circonstances politiques, ces germes de rénovation ne devaient toutefois porter leurs fruits qu'avec quelque lenteur et alors seulement que le Brésil, devenu une nation indépendante, se fut donné un gouvernement stable, avec des institutions constitutionnelles et libérales.

Les premiers actes du nouveau gouvernement attestèrent chez lui la conviction que sans un grand afflux d'immigration libre, il n'y avait pas d'essor possible pour le pays. Par la loi du 23 octobre 1832, il mit fin à la sorte de prescription séculaire qui pesait sur les étrangers et traça les règles de leur naturalisation. Dès 1825, on avait attiré des colons d'origine allemande dans les provinces du Sud; mais ce premier essai, mal conduit et fort mal vu tant des colons que des Indiens eux-mêmes, n'avait pas eu le moindre succès. Il en était même résulté en Europe des préjugés défavorables à l'immigration brésilienne que le duc d'Abrantès reçut la mission spéciale de dissiper en 1845, et que depuis le gouvernement brésilien n'a rien négligé pour détruire entièrement. En 1871, il a modifié, dans le sens le plus libéral, la loi de naturalisation de 1832 et promulgué une loi agraire modelée, sauf les modifications exigées par les circonstances locales, sur la *Land Law* des États-Unis, ainsi qu'une ordonnance relative au transport des immigrants, où

l'on s'est efforcé de prévoir et d'assurer tout ce qui concernait leur bien-être à bord. Il a passé une série de contrats pour leur introduction graduelle, au nombre de 150 à 200,000, dans les provinces de Rio-de-Janeiro, de Parana, de Sainte-Catherine, d'Espiritu-Santo, de Bahia, d'Alegoas, de Maranhao, et désigné pour leur intallation des territoires d'une contenance de près de 2,500,000 hectares. Pour compléter ces dispositions, il accorde enfin aux immigrants de nombreuses faveurs, telles que la distribution gratuite des premières semences et une somme de 30 francs en espèces, ainsi que l'avance des instruments aratoires et de quelque bétail.

Un correspondant du *Times* nous renseignait, il y a deux ans (1), sur le résultat de tous ces efforts, et tout d'abord il nous prémunissait contre une erreur assez naturelle, celle qui consiste à croire que parmi les immigrants que ces faveurs et le désir d'y faire fortune attirent au Brésil les Portugais, ces ancêtres des Brésiliens actuels, doivent être en majorité. Il n'en est rien cependant, et si les Portugais continuent nécessairement de former le fond de la population blanche du pays, ils ne viennent plus la grossir qu'accidentellement et, pour ainsi dire, à contre-cœur. Ceux qui viennent préfèrent d'ailleurs au séjour des campagnes celui des villes, où ils exercent les métiers de briquetiers, de charpentiers, d'artisans et de petits boutiquiers. Ils sont bien rares sur les Fazendas ou dans les exploitations minières, et on les y apprécie peu. Il en est de même des Galiciens : fendeurs de bois ou porteurs d'eau au Portugal, comme dans toute la Péninsule, au Brésil ils se font journaliers dans les villes. Ils

(1) Voir le *Times* des 14 et 20 septembre 1880.

dédaignent le travail des champs, auquel leur puissance musculaire et leur vigoureuse constitution semblent pourtant les destiner de préférence.

C'est donc surtout à des hommes du Nord, à des Allemands, à des Irlandais, à des Écossais, à des Anglais que le Brésil a fait dans ces derniers temps un pressant appel pour le peuplement de ses colonies agricoles, et quelques-uns de ces établissements, surtout ceux que des Allemands ont peuplé, n'ont pas laissé de donner des résultats assez satisfaisants. Le plus ancien, la colonie de San-Leopoldo, date de 1825; quoique cruellement ravagé et presque détruit par la longue guerre civile qui désola la province de Rio-Grande, il a survécu à toutes ces calamités et est regardé à cette heure comme une installation modèle, dont le travail annuel représente une somme de 25,000,000 de francs. D'autres colonies, telles que Leopoldine, la Nouvelle-Petropolis, Blumenau, Itaiaia, Donna Francisca, sont également dans un état prospère, et cependant l'on ne saurait dire qu'en bloc, la grande expérience tentée par le gouvernement brésilien ait réussi. On parle bien de nouveaux contrats passés pour l'introduction de 100,000 Anglais ou Irlandais et de 40,000 Allemands; mais leur mise à exécution semble se heurter à des obstacles insurmontables, les mêmes qui ont entravé la marche de l'expérience et en ont jusqu'ici compromis le succès.

Le premier de ces empêchements, c'est que les Allemands et les Anglais surtout trouvent au Brésil des mœurs et des habitudes très différentes des leurs et un climat tropical qu'ils redoutent beaucoup. De plus, les étrangers qui viennent comme colons se plaignent de ce que les meilleurs terrains ont été accaparés depuis longtemps par les Portugais, de sorte que le gouver-

nement ne dispose plus en faveur des nouveaux venus que de terrains marécageux ou rocheux, situés d'ailleurs à de grandes distances dans l'intérieur des terres et auxquels on n'a pas eu soin de ménager, par la construction de bonnes routes, un facile accès. Par suite de ces diverses causes, l'immigration brésilienne est languissante; elle est surtout peu de chose par rapport au mouvement qui entraîne des masses de colons vers la Plata et qui avant la guerre entre les deux pays, les poussait vers le Chili ou le Pérou. Les états dressés en 1879 par le ministre de l'agriculture n'accusaient qu'un débarquement de 22,189 émigrants à Rio-de-Janeiro, sur lesquels 9,677 étaient Italiens, 9.941 Portugais et 2,022 Allemands. Eh bien, on a calculé que la moitié des Italiens sont repartis ainsi que les deux tiers des Allemands. Or, à Buenos-Ayres, la seule immigration italienne est de 1,000 personnes par semaine; pour l'année, c'est de 90,000 émigrants de tous pays qu'il s'agit. En 1869, on ne comptait au Brésil que 45,000 Allemands, et l'on ne parlait des Italiens que pour mémoire. Aujourd'hui ceux-ci y sont au nombre 60,000, et ceux-là sont probablement plus nombreux encore. Mais le courant qui a entraîné les Allemands, à un moment donné, vers le Brésil semble bien faible aujourd'hui, et il en est de même pour les Russes qui étaient venus des bords du Volga. Ils se sont depuis rendus, pour la plupart, à la Plata et de nouveaux compatriotes ne les ont point remplacés au Brésil. Quant à ceux qui y sont restés, ils sont peu appréciés des Brésiliens et, de leur côté, ils n'éprouvent pour ceux-ci qu'une sympathie des plus médiocres.

Fatigué de demander vainement des bras à l'Europe, le gouvernement brésilien semble se tourner présen-

tement vers l'Asie et, il y a quelque temps, il dépêchait des agents à Péking, avec mission d'examiner s'il ne serait pas possible d'organiser au Céleste-Empire une vaste émigration à destination du bassin de l'Amazone et des provinces minières. Par malheur, la même idée est depuis longtemps venue aux autres États de l'Amérique du Sud, et quelle que soit l'offre de coolies que la Chine puisse tenir en réserve, cette offre risque fort de rester au-dessous d'une demande qui, dans ces derniers temps, semble s'être fort multipliée. *Face de lune*, comme les Yankees appellent souvent les Chinois, manifeste d'ailleurs une prédilection marquée pour le séjour des villes; il recherche surtout les occupations sédentaires. S'il est laborieux, sobre, économe, il n'est pas moins têtu, fourbe, vindicatif et, poussé à bout, il tient aussi peu de compte de la vie d'autrui que de la sienne propre. Au Pérou, c'est une question fort débattue que celle de savoir si l'immigration chinoise a été un bien ou un mal, et le Chili s'est abstenu de l'expérience. Ce que les Chinois savent bien, d'ailleurs, c'est qu'ils ont été traités sur les dépôts de guano péruviens de la manière la plus cruelle, fouettés comme des bêtes de somme et plus mal nourris qu'elles; peut-être n'ont-ils pas oublié non plus les atrocités commises à bord de certains bâtiments portugais, frétés à Macao, qui transportaient précisément au Brésil même des engagés chinois. Enfin le Brésil a été le dernier des États chrétiens à répudier l'infâme esclavage, qui en fait y subsiste encore aujourd'hui. On ne serait donc pas trop surpris de découvrir chez les *Celestials* une vive répugnance à quitter les rives du fleuve Bleu, pour se placer sur celles de l'Amazone sous les ordres d'hommes qui ont eu longtemps,

comme négriers ou comme planteurs, une réputation particulière d'inhumanité.

Dans ces conditions, le Brésil ferait beaucoup plus sagement de ne compter que sur sa population indigène pour le développement de ses immenses ressources, et quand il l'y sera bien résolu, il s'apercevra de suite qu'il n'a pas fait un faux calcul. Sa population de couleur, une fois affranchie, ne fera pas de moins bonne besogne, tout porte à le croire, qu'elle ne faisait dans l'esclavage, et si les blancs ne paraissent pas en état de faire grand'-chose dans la vallée de l'Amazone ou dans les basses terres de certaines provinces septentrionales, il en va tout différemment dans celles de Sainte-Catherine, de Minas-Geraës, de Rio-Grande, comme dans les districts montagneux du sud. A l'ouest et à l'est de Rio de-Janeiro s'étend un territoire aussi vaste que l'Europe, si on en défalque la Russie et la Turquie, territoire qui jouit d'un climat aussi tempéré que celui de cette partie du monde et qui est à peu près aussi productif. C'est bien inutilement qu'on y a jadis introduit le travail servile, et en agissant ainsi on a commis, pour se servir d'une expression célèbre, plus qu'un crime : on a commis une grosse faute et une lourde erreur économique.

L'immense étendue de l'empire, son peu d'homogénéité territoriale forment un dernier obstacle à un développement économique en rapport avec ses vastes ressources naturelles et ses grandes richesses connues ou latentes. Les distances à parcourir y sont énormes, et pour se rendre de Rio-de-Janeiro, par exemple, à certaines villes de l'intérieur, telles que Cuyabo, dans la province de Matto-Grosso, ou Tabatinga dans celle d'Amazonas, c'est un trajet de 4,000 milles ou de 6,400 kilomètres. Dans un pareil pays la question des voies de

communication joue un grand rôle, un rôle prééminent, et c'est une justice à rendre au gouvernement brésilien qu'il l'a parfaitement compris. L'argent seul lui fait défaut pour faire plus vite et mieux. En attendant, il a fait appel au capital étranger, et non sans succès, puisqu'il y a d'ores et déjà vingt-huit compagnies étrangères dont les steamers naviguent sur les eaux intérieures du Brésil, et quelques-unes sont subventionnées par le Trésor public. Une compagnie anglaise, notamment, s'est chargée du service de l'Amazone ; non contente de desservir ce fleuve jusqu'à Tabatinga sur la frontière péruvienne, c'est-à-dire sur une longueur de 2,800 kilomètres, elle remonte quelques-uns de ses grands tributaires ; elle a quatre steamers sur la Madeira, quatre sur le Purus, deux sur le Negro. En somme, c'est un parcours de 4,393 kilomètres, et, l'année dernière, la compagnie a fait escale à cent vingt stations, transportant 13,976 voyageurs avec 20,000 tonnes de marchandises. D'autres compagnies assurent de la même façon la navigation de quelques autres affluents du grand fleuve, ainsi que celle du San Francisco et des différents cours d'eau qui vont se jeter dans l'Atlantique. Enfin une ligne, partant de Montevideo, relie la Plata et le Parana avec Cuyabo dans la province de Matto Grosso.

C'est vers l'année 1860 que l'on a commencé dans ce pays à s'occuper des chemins de fer dont il était encore totalement dépourvu. Mais cette nouvelle entreprise marcha tout d'abord assez lentement, et sept ans plus tard, on n'avait encore construit que six lignes d'une longueur totale de 687 kilomètres. En 1872, le nombre des lignes construites était déjà de 15, et celui des kilomètres s'élevait à 1,026, pour atteindre, à quatre ans de distance, le chiffre de 22 pour les lignes

et de 1,660 pour les kilomètres. En 1880, enfin, on comptait 31 lignes, qui offraient 3,059 kilomètres ouverts au trafic et 1,910 en voie de construction. Les plus remarquables de ces travaux sont les lignes qui rayonnent de Rio-de-Janeiro et se dirigent sur les provinces de Saint-Paul et de Santos, en jetant à droite et à gauche de nombreux tronçons sur diverses localités de l'intérieur. Ce réseau offre un développement total de 2,547 kilomètres et donne des dividendes de 13 à 20 0/0, quoique sur plus d'un point de son parcours, il ait coûté jusqu'à 325,000 et 469,000 francs par kilomètre, ayant à traverser les terrains rocheux de la Sierra do Mar et la province de Minas-Geraës. Il a été construit, partie par l'État, partie par des compagnies, auxquelles un minimum d'intérêt de 7 0/0 avait été garanti, et, en 1877, il avait déjà en tout coûté à l'État la somme très respectable de 550,000,000 de francs. Mais il est assuré de trouver sur tout son parcours un large aliment à son trafic-marchandises, et de plus il transporte annuellement 40,000,000 de voyageurs.

Dans quelques-unes des provinces les plus excentriques, les résultats obtenus ont été loin d'être aussi brillants. Il faut se souvenir à cette occasion que le Brésil n'est une monarchie que de nom ; que c'est une fédération de vingt provinces et que ces vingt provinces en fait s'administrent à peu près comme elles l'entendent, sans avoir peu ou point de compte à rendre au pouvoir central. Quand il s'agit de travaux publics, spécialement de voies ferrées, les conseils locaux s'inspirent de ce qu'ils considèrent comme leur avantage immédiat; ils s'inquiètent peu de l'intérêt de l'État lui-même, et trop souvent ils ne se soucient guère soit de leurs propres ressources, soit de la productivité réelle des entreprises qu'ils mettent en avant. C'est

ainsi que l'idée de développer la navigation du San Francisco, au moyen de lignes ferrées aboutissant au fleuve et partant l'une de Bahia, l'autre de Pernambuco, était une idée peu raisonnable, et les 229 kilomètres ferrés qui ont été construits dans les deux directions ont constitué jusqu'ici une perte sèche pour les provinces aux frais desquelles ils ont été entrepris. Tel doit être aussi, d'après toutes les prévisions, le sort qui attend le prolongement projeté des lignes existantes jusqu'aux frontières de l'Uruguay, du Paraguay et de la Bolivie. Ces gigantesques projets, dont chacun n'embrasse pas un parcours moindre de 1,000 à 1,200 kilomètres, se décorent du titre pompeux de lignes *stratégiques* et *commerciales*, et l'on est tout fier de pouvoir dire qu'elles réduiront à dix ou douze jours un voyage qui dans l'état actuel des choses, exige plusieurs semaines. On ne réfléchit pas à l'immense coût de leur construction ; l'on ne se dit pas non plus qu'il vaudrait mieux ne pas les entreprendre du tout que d'être forcé de les laisser inachevées, comme c'est le cas, au Pérou, du chemin de fer dit transandin, de Cuzco à la Oroya, dont les dépenses ont conduit la république Péruvienne sur le bord de la ruine et qu'il a fallu laisser inachevé, sans débouchés et sans aboutissants. Pendant la guerre du Paraguay, le gouvernement impérial, à bout de ressources, avait dû suspendre ses travaux de voies ferrées, et il laissait à cet égard aux localités, aux municipes et aux provinces une liberté d'allures plus grande que celles qu'ils tiennent de la Constitution et qui n'est pas, comme on le voit, sans quelques inconvénients graves. Aujourd'hui, il a repris ses anciens projets, et il lui appartient tout à la fois de contenir dans de justes limites les entreprises inconsidérées des provinces, comme d'encourager par des subven-

tions celles qui paraissent au contraire devoir être fécondes dans l'intérêt commun.

Le correspondant du *Times*, dont nous parlions tout à l'heure, a entendu dire que la 150e partie à peine du sol brésilien a été mise jusqu'ici en culture; que le maïs rend de 300 à 400 fois sa semence, le riz, 1,000 fois et le froment de 30 à 40; qu'un acre planté en coton produit quatre ou cinq fois plus qu'aux États-Unis; qu'enfin un homme vigoureux peut aisément cultiver 2,000 pieds de café, qui lui rapportent 5,000 livres valant environ 2,000 francs, et tout cela ne le trouve pas incrédule. Il ajoute que sous le rapport de la civilisation, le Brésil est beaucoup plus avancé que les républiques hispano-américaines ; que ses ressources budgétaires — 300,000,000 de francs — égalent à elles seules les ressources réunies de ces républiques, et qu'il en est ainsi de son commerce qui atteint le chiffre de 525,000,000 de francs. Il trouve même que malgré la guerre injuste et impolitique que le Brésil a faite au Paraguay, guerre dont le résultat a été de ruiner le Paraguay, mais aussi d'ajouter 1 milliard environ à la dette nationale du Brésil; ce dernier État ne montre aucun symptôme de déclin, et que son crédit public fait sur les marchés européens une tout aussi bonne figure que celui des États les mieux cotés à Exchange-House, ou à la Bourse de Paris. Il constate tout cela, et cependant il n'est pas absolument satisfait. Il ne peut s'empêcher de faire la remarque que le commerce du Brésil n'a pas fait preuve dans les dix dernières années d'une suffisante élasticité, et qu'une exportation de 525,000,000 de francs, ce n'est vraiment pas assez pour un aussi vaste empire, alors que dans la même année, c'est-à-dire en 1873, l'île de Cuba exportait pour 500,000,000 de sucres seulement.

Les merveilleux gîtes aurifères et diamantifères de Minas-Geraës, qui produisaient tant de millions au siècle dernier; qui permettaient à un extravagant gouverneur de la province de faire ferrer ses chevaux en or, lors des grandes processions religieuses, et qui ont fourni à la famille régnante des diamants d'une valeur de 75,000,000 de francs ; ces gîtes ne sont plus guère qu'un souvenir. Là où 100,000 travailleurs se pressaient jadis, c'est à peine s'il y en a 3,000 aujourd'hui, dont le labeur n'enrichit guère le budget. Quelques compagnies étrangères, anglaises surtout, ont cependant pris possession des galeries abandonnées de Morro-Velho, de Pary et autres lieux et elles en tirent une quantité d'or d'une valeur qui varie entre 6 et 7 millions 1/2 de francs par an. Le directeur de la compagnie qui exploite les gîtes de Morro-Velho s'appelle M. Gordon et c'est, nous dit M. D'Ursel qui l'a vu à l'œuvre, un praticien très capable en même temps qu'un excellent homme. Toutefois cet excellent homme, qui aussi est un très loyal sujet de Sa Majesté Victoria, entretient 700 esclaves sur les 1,200 travailleurs qui sont attachés à l'exploitation de Morro-Velho. Il fit à M. D'Ursel la galanterie de les passer en revue devant lui un beau dimanche, et voici comment ce diplomate raconte le spectacle dont il fut ainsi régalé. « Je vis là, allongés sur la pelouse devant l'habitation, plus de cinq cents noirs, femmes et enfants, tous en uniforme. Les femmes portaient un jupon blanc, un châle bariolé et un mouchoir rouge sur la tête; leurs capitaines féminins, placés en serre-files, se distinguaient par un châle rouge et des rubans de même couleur cousus en cercle tout autour du jupon, selon l'importance de leur grade. Les hommes avaient un pantalon blanc, une

blouse bleue à revers rouges et une petite toque; leurs capitaines étaient en veste, avec les insignes de leurs grades sur les bras. »

Le seul produit qui soit véritablement en progrès, au point de fournir au fisc la moitié de ses revenus annuels, c'est le café. A vrai dire, c'est la culture prépondérante du pays : elle menace d'absorber toutes les autres, au grand chagrin des hommes sages et avisés, qui ne sont pas d'avis, selon le mot du correspondant du *Times*, « de mettre tous leurs œufs dans un même panier ». On affirme qu'aujourd'hui les caféières comptent 530,000,000 de plants recouvrant une superficie de 6,000,000 d'hectares, superficie qui s'augmente d'année en année. La récolte annuelle est de 260,000 tonnes dont 50,000 se consomment sur place. Cependant, bien que le Brésil produise plus de la moitié du café du monde entier et que son café ait été l'objet, tant à Vienne qu'à Philadelphie, de récompenses flatteuses, on est obligé pour s'en défaire facilement sur les marchés étrangers de le présenter sous l'étiquette de la fève de Moka, de Ceylan, de Porto-Rico. Les meilleures sortes se récoltent dans les parties méridionales de la province de Saint-Paul. C'est là aussi que les plantations sont le plus rémunératrices : elles donnent un revenu supérieur d'un tiers à celui que le baron Garo retire de la fameuse plantation de 2,300,000 pieds qu'il possède à Rio-Bonito, dans la province de Rio-Janeiro, et qui, avec les deux domaines plus petits qui lui sont annexés, lui rapporte quelque chose comme un million et demi de francs bon an, mal an.

Presque toutes les autres branches de l'industrie agricole sont en déclin. Le sucre, quoiqu'il fasse encore bonne figure, a perdu le rang qu'il occupait jadis en

première ligne parmi les grands articles d'exportation, et les quantités qui s'en vont actuellement au dehors ne présentent plus qu'une valeur de 67,000,000 de francs. De même, le coton, dont la culture avait pris un si grand essor pendant la guerre de Sécession américaine, est depuis tombé à une valeur annuelle de 91,750,000 et le tabac ne figure plus au tableau de l'exportation que pour 20,000,000 de francs. La valeur du caoutchouc est de 33,000,000 environ et celle du maté, ou thé de Paraguay, de 10,250,000. Le Brésil, enfin, possède, dit-on, 20,000,000 de têtes de bétail à cornes et exporte pour 35,000,000 de peaux annuellement. Le reste de ses exportations représente 25,000,000 environ. C'est l'Angleterre qui est le grand client du Brésil : elle lui envoie les 30 centièmes des produits qui y rentrent, et ce qu'elle en tire s'élève aux 25 centièmes de l'exportation totale de l'Empire. Les Etats-Unis achètent davantage, mais vendent moins au Brésil : 35 0/0, d'une part, et 5 0/0 seulement, de l'autre. La part de la France est de 19 0/0 quant à l'importation et de 13 0/0 dans l'exportation ; mais ce commerce est en progrès, grâce surtout à la consommation croissante de vins français qui se fait au Brésil. Quoique l'on ait cultivé la vigne avec quelque succès, tant au Brésil même que sur divers points du Pérou et du Chili, cette culture ne promet pas de jamais s'étendre beaucoup dans l'Amérique du Sud, qui restera sans doute éternellemeut tributaire sous ce rapport de l'ancien monde. Les républiques des bords de la Plata, le Portugal, l'Allemagne, la Belgique, tels sont les autres pays qui commercent avec le Brésil, et qui figurent ensemble pour 32 centièmes dans ses exportations.

III

« Il y a au Brésil plusieurs choses attristantes, même pour ceux qui, comme moi, ont foi en ce pays et croient fermement qu'il a devant lui une carrière de gloire et de puissance. On y trouve aussi beaucoup de choses à louer, et c'est ce qui me donne la conviction que ce jeune empire s'élèvera comme nation à la hauteur des magnificences qu'il possède comme territoire. Si jamais les facultés morales et intellectuelles du peuple brésilien se mettent en harmonie avec la beauté merveilleuse et les richesses immenses que ce pays tient de la nature, jamais contrée plus heureuse n'aura été sur ce globe. »

Ceci n'est point le langage assurément d'un ennemi, et nul ne peut douter qu'Agassiz, à qui elles appartiennent, ne portât le plus vif intérêt à sa patrie d'adoption, qui l'avait appelé dans son sein pour lui faire cette grande situation scientifique que la Suisse trop pauvre et la France trop sordide ne pouvaient ni l'une ni l'autre lui offrir. Mais il avait des yeux pour voir, qui plus est, des yeux de naturaliste, et il ne pouvait s'empêcher de signaler au Brésil, selon ses termes mêmes, « divers obstacles qui agissaient sur le peuple comme une sorte de maladie morale ». En premier lieu, il y avait l'esclavage. Agassiz avouait bien qu'il avait reçu le coup mortel et qu'il touchait à sa fin, mais il trouvait « que la mort naturelle de l'esclavage

était encore une maladie lente qui consume le corps où elle se manifeste ». Ensuite, il y avait le clergé, et ici Agassiz protestait contre toute pensée hostile à la religion elle-même que ce clergé personnifie au Brésil. Ce qu'il voulait seulement dire, c'est que dans un pays qui a une religion d'État, à laquelle se rattache l'instruction publique d'une façon très étroite, il importait énormément que les prêtres fussent des hommes non seulement d'une haute moralité, mais encore des hommes d'étude et des penseurs. Or, il ne trouvait pas au Brésil une classe de prêtres laborieux, cultivés, « comme ceux qui ont fait l'honneur des lettres dans l'ancien monde » ; il n'y trouvait même « aucun enseignement d'un ordre élevé se rattachant à l'Église », et force lui était bien de confesser que l'ignorance de ce clergé était universelle, en même temps que son immoralité était patente. Ce n'étaient pas d'heureuses conditions pour des éducateurs du peuple sur qui leur influence était presque sans limite, et quoique les prêtres brésiliens se distinguassent par leur patriotisme, cela n'empêchait pas tous les amis de ce pays de souhaiter « que les prêtres actuels fissent place à un clergé plus moral, plus intelligent et plus travailleur ».

Pour apprécier équitablement l'état moral du jeune empire sud-américain, il faut toujours se souvenir que tout progrès sérieux n'y date que de sa déclaration d'indépendance et n'est par conséquent qu'un fait tout récent dans son histoire. En passant de la vie coloniale à la vie nationale, le peuple brésilien a vu s'élargir ses relations avec les autres peuples ; ses antiques préjugés sont tombés, et il s'est peu à peu imprégné d'idées plus libérales et d'habitudes plus cosmopolites. Mais une nation ne se refait pas aussi vite qu'une révolution s'accomplit, et la rénovation

d'un peuple est bien moins l'accompagnement de cette révolution que sa suite plus ou moins lointaine. Il y a cinquante ans que le Brésil est une nation indépendante, quarante ans qu'il a pour roi un des princes les plus éclairés et les plus sympathiques qui se soient jamais assis sur un trône; la Constitution, en outre, est éminemment libérale. Cependant le progrès intellectuel ne s'y manifeste encore que comme une tendance, comme un désir, pour ainsi parler; c'est moins un fait qu'un sentiment qui pousse la société en avant et la stimule. Le Brésil compte cependant plusieurs établissements d'instruction supérieure qui sont excellents: tels, par exemple, le collège Don Pedro II, l'Ecole centrale, les universités de San-Paulo, d'Olinda et de Bahia. Agassiz, toutefois, reprochait à leur enseignement de se donner trop par les livres et pas assez par les faits, inconvénient auquel il faudra se résigner aussi longtemps que le préjugé contre le travail manuel existera dans ce pays. Quant aux écoles primaires, les maîtres sont peu nombreux et l'instruction assez faible; l'écriture, la lecture, le calcul, avec quelques notions géographiques, voilà tout le programme. La population n'apprécie pas comme il convient les bienfaits de l'instruction et son importance. Il existe cependant dans tout le Brésil un penchant à doter tout enfant pauvre d'une éducation pratique, d'un état. C'est un très bon signe et un autre qui ne l'est pas moins, c'est la confusion sur les mêmes bancs des enfants noirs et des enfants blancs. Il est positif que dans ce pays, même chez les hautes classes, le préjugé de couleur, si puissant aux États-Unis une pure démocratie pourtant, n'exerce pas son action détestable.

Au point de vue économique, Agassiz conseillait

aussi de faire disparaître immédiatement la délimitation actuelle des énormes provinces du Para, de la Guyane et des Amazones. La vallée de l'Amazone, sur une longueur d'un millier de kilomètres, est actuellement coupée en deux par le travers, si bien que la partie inférieure est fatalement opposée au développement de la moitié supérieure. Para devient le centre de toutes choses et domine, pour ainsi dire, tout le pays sans en vivifier l'intérieur. Le grand fleuve, que la nature destinait à faire une route inter-provinciale, est devenu une sorte de cours d'eau local. Si l'Amazone était au contraire la limite, à l'instar du Mississipi, d'une succession de provinces autonomes situées sur ses deux rives, provinces à la fois bornées et fécondées par de grands cours d'eau, toute la contrée ressentirait l'action d'une activité qui doublerait la concurrence et que stimulerait l'émulation née d'intérêts divers et multiples. La centralisation dont Para est aujourd'hui le centre, a produit un résultat tout opposé, et les villes fondées depuis un siècle sur les bords du grand fleuve ou de ses tributaires, tombent en ruine, loin de progresser.

Dans un pays d'une merveilleuse richesse, Agassiz trouvait vraiment honteux que les habitants souffrissent de la faim et que, vivant près d'herbages tout à fait propices à l'élevage du bétail et sur les bords de cours d'eau peuplés de poissons aussi nombreux que délicats, la morue salée fût un des grands articles de leur alimentation. Par la régularité de son régime, l'Amazone offre à la navigation les mêmes avantages qu'une mer intérieure, et de plus, elle a l'immense privilège d'offrir une série sans interruption de ports et de stations naturels; les navires voiliers eux-mêmes peuvent l'utiliser, puisque la marée remonte le fleuve

jusqu'à Santarem et que les vents alizés de l'est y soufflent constamment. Avec tous ces avantages, les régions amazoniennes sont à peu près désertes; la population brésilienne qui y habite n'est pas évaluée à plus de 250,000 personnes et se compose, en grande partie, de métis d'Indiens et de blancs directement croisés avec les Africains. Para, la grande ville commerciale de l'entrée du bassin, a 35,000 habitants, mais de Para à Manaos, la distance moyenne entre chaque ville ou village est de 175 kilomètres et, en amont de Manaos, de 240 kilomètres; encore ces prétendus villes ou villages ne sont-ils guère que des amas de huttes. Le gouvernement brésilien, depuis quelques années, a ouvert l'Amazone à tous les pavillons du globe, mais cette mesure ne saurait suffire. Les échanges ne peuvent acquérir, en effet, une véritable importance tant que la population restera si clairsemée, et la mise en valeur de cette magnifique artère commerciale de l'Amazone, aujourd'hui à peu près inutile, dépend du peuplement de son bassin. Les notions universellement reçues, même au Brésil, sur le climat de l'Amazone et la *malaria* qui règne dans son bassin moyen et son bassin inférieur seraient fausses, selon Agassiz, et elles seraient depuis longtemps détruites si les fonctionnaires des provinces septentrionales de l'empire n'avaient intérêt à les perpétuer. Les provinces amazoniennes sont, paraît-il, dans l'administration, des étapes sur la route des emplois supérieurs, et les jeunes gens qui les remplissent ne manquent pas, après quelques mois de séjour dans l'Amazonie, d'invoquer comme titre à de l'avancement le courage dont ils ont fait preuve en bravant ses fièvres et en affrontant son redoutable climat.

VII

LA NOUVELLE-GRENADE ET SON ANCIENNE CIVILISATION ABORIGÈNE

L'isthme de Panama forme une des neuf provinces qui composent ce qu'on appelle aujourd'hui les États-Unis de Colombie et ce qu'on avait appelé jusqu'en 1861, la Nouvelle-Grenade, dénomination qui provenait de la ressemblance qu'en 1538, le *Conquistador* Quesada avait trouvée entre la plaine de Bogota et les environs de Grenade.

Le percement de l'isthme est appelé à exercer une influence décisive sur les destinées économiques de ce pays qu'un de nos compatriotes, M. le docteur Saffray (1), regarde comme appelé par sa position géographique et ses ressources de toute espèce, par ses institutions et les qualités de ses habitants, à devenir la première peut-être des nations de l'Amérique méridionale, et qu'à son tour M. Élisée Reclus, l'éminent géographe, qualifie d'admirable et plein d'avenir. « Si les nations ressemblent toujours à la nature qui les nourrit », s'écrie celui-ci, « que ne devons-nous pas espérer de ce pays où se rapprochent les océans ; où se trouvent superposés tous les climats ; où croissent tous les produits ; où cinq chaînes de montagnes

(1) Voir dans le *Tour du Monde* sa relation intitulée : *Voyage à la Nouvelle-Grenade.*

ramifiées créent une si merveilleuse diversité de sites? Par son isthme de Panama, il servira de halte et de rendez-vous aux peuples de l'Europe occidentale et à ceux de l'extrême Orient; c'est là, ainsi que le pressentait Colomb, que viendront se souder les extrêmités de l'anneau qui enserre le globe(1).» La Nouvelle-Grenade possède tous les éléments de prospérité : une vaste étendue de côtes attenantes à deux océans; de grands fleuves navigables, tels que le Cauca, l'Atrato, le puissant Magdalena et des rivières sans nombre; un climat généralement salubre et un sol fertile ou le cacaoyier, l'indigotier, le cotonnier, la vanille, croissent spontanément et où, suivant l'altitude, toutes les familles végétales peuvent se cultiver. Les baumes, les résines, le caoutchouc, en un mot, toutes les essences les plus précieuses et les bois les plus recherchés pour la teinture et l'ébénisterie abondent dans ses immenses forêts vierges, et la majestueuse cordillère des Andes recèle dans ses replis d'immenses gîtes d'or, d'argent de fer, de cuivre, de platine et de houille.

Dans l'état actuel des choses, le commerce de la Colombie est bien inférieur à ce que l'on pourrait attendre d'une région aussi favorisée de la nature. Elle exporte du sucre, de la vanille, des écorces de quinquina, des bois, de la salsepareille, des graines, de l'indigo, du tabac, du café, mais sans avoir, pour aucune de ces denrées, de supériorité commerciale sur aucun autre pays. Les produits miniers sont encore l'article le plus important de ce commerce. Depuis la conquête jusqu'en 1859, l'or extrait des mines et

(1) Préface à la seconde édition du *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe*.

des lavages de Pamplona, de Jiron, de Bucaromanga, d'Antiquavia, du Cauca et du Choco a représenté une somme de 1,070 millions de francs, et depuis cette dernière époque, la production s'est accrue de 120 millions. Presque tout le platine et les plus belles émeraudes du monde proviennent aussi de la Colombie grenadine. Quant aux objets manufacturés, les seuls que le pays exporte sont les chapeaux de paille dits de Panama, faits avec la fibre du Jijipapa, dont la la valeur annuelle s'élève à environ 1,300,000 francs. Mais l'isthme de Panama une fois ouvert, comme il va l'être à la navigation du monde, les capitaux afflueront à la Nouvelle-Grenade et lui donneront promptement ce qui lui manque surtout : des voies de communication. Alors une route carrossable sera ouverte de Bogota à Honda ; le Magdalena sera rendu entièrement navigable et des routes relieront les trajets navigables du Cauca ; on ira, par Medellin et Antioquia, à l'Atrato et Cali, ainsi que Popayan, seront mis en communication facile avec le Pacifique. Alors aussi l'industrie et le commerce ouvriront un vaste champ à des efforts qui, depuis plus de cinquante ans, se consument dans de mesquines rivalités personnelles et de petites compétitions politiques dont le pays n'a que trop souffert.

Alors, enfin Carthagène, son port magnifique et sa rade, qui pourrait contenir plusieurs flottes, verraient renaître leur antique prospérité. Il y a deux cents ans, Carthagène servait d'entrepôt au commerce du Pérou ainsi qu'aux Philippines ; en même temps qu'elle monopolisait tout le trafic de la Nouvelle-Grenade et de l'Amérique centrale, le commerce entier de l'intérieur y venait par un bras du Magdalena que les Espagnols avaient canalisé. On y voyait affluer le tabac d'Ambalenas ; les quinquinas de Pitayo et d'Almaguir,

le cacao d'Ocano qui vaut le meilleur *caraque* de Venezuela, les chapeaux et les cuirs d'Antioquia, l'or et le platine du Choco. Les Indiens et les nègres y apportaient, à dos d'homme ou en pirogue, les produits du fleuve, de la forêt et de la mer : l'huître perlière, qui abonde sur toutes les côtes de la Nouvelle-Grenade ; le caoutchouc, la vanille et les baumes de tolu et de copahu, la cire végétale, la salsepareille, rivale de celle de Honduras ; l'ivoire végétal que fournit une sorte de palmier. Mais on a laissé peu à peu le sable envahir la *Dique*, et cette grande artère commerciale ne fonctionne plus. De même, une vase immonde a envahi le port : de misérables pirogues y remplacent les bâtiments de haut bord que la *Reine des Indes* armait, au XVI[e] et au XVII[e] siècle, pour les lancer contre les audacieux flibustiers bretons, normands, saintongeois qui, avec leurs navires fins voiliers, faisaient la course sur toute la côte de la mer des Caraïbes. « Les mousses, les lichens recouvrent de leur végétation rouilleuse les murs abandonnés. Les plantes saxatiles enfoncent leurs racines entre les pierres qu'elles disjoignent; des mimosas noueux se sont accrochés aux revêtements ; des plantes grimpantes tapissent et semblent vouloir ensevelir d'énormes pans à demi écroulés.... L'iguane, le serpent, la chauve-souris, le hibou, habitent les embrasures vides. Car, n'ayant plus de trésors à garder, trop faible à la fois pour exciter l'envie et pour se défendre, Carthagène a vendu ses canons à la grande République américaine et pour 600,000 francs, a signé la déclaration de sa déchéance (1). »

Si l'on en croit l'historien Acosta, le nombre des indigènes aurait été, lors de la conquête espagnole, de

(1) D[r] Saffray, *Voyage à la Nouvelle-Grenade*, chap. II.

8 millions. De ces millions d'Indiens, il ne resta bientôt que les tribus insoumises ou les malheureux ensevelis vivants dans les mines, et en 1810, les calculs les plus autorisés n'accordaient à la Nouvelle-Grenade que 800,000, au plus 1,000,000 d'habitants. Depuis cette population a triplé, comme l'atteste le recensement de 1871 qui a donné 2,910,330 habitants, ce qui accuse une progression assez régulière et un accroissement annuel de 30,000 habitants depuis soixante ans. Il est dû tout entier, ou presque tout entier, à la natalité locale, car c'est tout au plus si l'immigration apporte chaque année une centaine d'étrangers dans chacun des neuf États de la Colombie. D'après l'étendue superficielle du pays, il n'y aurait ainsi en moyenne que 3 habitants par kilomètre carré, proportion qui, toute faible qu'elle soit en elle-même, ne laisse pas d'être élevée pour l'Amérique du Sud. Ainsi le Brésil est relativement deux fois moins peuplé. Aussi bien cette moyenne ne donne-t-elle nullement une idée juste du groupement de la population néo-grenadine, tout le pourtour maritime du pays et les *Llanos* de la Meta étant presque déserts, tandis que les villes et les villages se pressent sur les plateaux des Andes, de telle sorte que telle province andine a une population aussi dense qu'en Espagne, voire en France.

Non loin des sources du Magdalena, vers le 2° 50 de latitude nord, aux environs du village de Saint-Augustin, on voit des vestiges de statues, des colonnes, des tables, des figures d'animaux et une gigantesque figure du soleil, le tout en pierre dans le style péruvien. Les historiens ne font aucune mention de ces ruines ni de celles que l'on rencontre à la Plata, dans cette même partie de la Cordillère. Des ves-

tiges de galeries et d'aqueducs en maçonnerie ont été découverts près du village de Timana. Il est donc certain que le sud de la Nouvelle-Grenade, près des frontières de l'ancien Pérou, a été jadis habité par une population civilisée. Mais lorsqu'on descend de ces froides et hautes régions jusqu'entre le cinquième et le sixième degrés de latitude nord, parallèlement à la Magdalena, on rencontre des ruines beaucoup plus importantes, qui ont une si grande antiquité que les Indiens du temps de la conquête en avaient perdu la tradition. Là, sur une esplanade longue d'environ cinq cents mètres, large de trois cents, on voit deux rangées de colonnes sans chapiteaux, orientées de l'est à l'ouest. Ces colonnes sont au nombre de trente-quatre du côté du sud et de douze du côté du nord. Elles sont unies : leur diamètre est de quarante centimètres et un espace égal à ce diamètre les sépare. Les deux rangées sont éloignées de deux mètres au niveau du sol ; mais, comme elles s'inclinent l'une vers l'autre, suivant un angle d'environ 20 degrés, leur sommet était assez rapproché pour recevoir un toit composé de pierres plates. Ces pierres qui gisent sur le sol, ont deux à quatre mètres de longueur sur cinquante mètres d'épaisseur. On n'en compte pas moins de cent dans la vallée qui se trouve à l'ouest des ruines. Toutes les colonnes formant galerie ont été mutilées, et l'on s'en est servi comme de carrières. Le couvent de Leira y a pris une partie de ses matériaux. Cependant une colonne couchée à terre paraît intacte ; elle a près de six mètres. L'édifice inachevé auquel étaient destinées ces pierres énormes de grès rougeâtre était, sans doute, un temple du soleil. L'orientation des colonnes semble le prouver, mais les Indiens vivant au moment de la conquête

avaient perdu, comme nous disions tout à l'heure, le souvenir de la race d'hommes qui avaient élevé ce monument.

Tous ces monuments appartenaient au territoire des Chibchas, qui occupait plus de six cents lieues carrées entre les 4e et 7e degrés de latitude nord et comprenait les vastes plateaux et les riches vallées où se dressent Socorro, Velez, Tunja et Bogota. Lorsque les Espagnols découvrirent l'Amérique intertopicale, il y avait dans ce pays, comme chacun sait, trois centres de civilisation : le Pérou, le Mexique et la Nouvelle-Grenade. Tout le monde, comme dit avec raison M. le docteur Saffray (1), tout le monde a lu l'histoire des Péruviens et des Mexicains, mais qui connaît celle des Chibchas? Les Espagnols auraient pu nous léguer cette histoire, car à défaut de monuments hiéroglyphiques nombreux comme ceux des Mexicains, ou d'annales écrites avec combinaisons de nœuds comme les *quipos* du Pérou, ils avaient des traditions soigneusement conservées par une caste sacerdotale. Mais à la Nouvelle-Grenade, la destruction des Indiens fut si rapide, qu'au bout de quelques années il ne restait personne qui pût raconter les traditions locales. De plus, les moines et les prêtres qui accompagnaient les conquérants déployèrent un zèle iconoclaste terrible. Les temples, les images, les objets sacrés, les rares hiéroglyphies tout fut détruit comme des œuvres démoniaques. Le nom même de ce peuple faillit disparaître, car les Espagnols, par suite d'une erreur des premiers jours, continuèrent à les nommer *Muyxas*, mot qui, dans l'idiome indien de ce peuple, signifiait gens, individus, personnes. Cependant les récits des premiers chroni-

(1) *La Nouvelle-Grenade*, chap. IX.

queurs espagnols nous ont conservé assez de documents épars, il est vrai, mais qui réunis permettent de se faire une idée suffisamment exacte de la civilisation d'un peuple qui peut justement revendiquer une place dans l'histoire du Nouveau-Continent.

Le fondateur de cette civilisation était un personnage légendaire désigné sous divers noms signifiant probablement envoyé de Dieu : Hemtéréquetaba, Xué, Chinzapagua et Bochica. C'était un vieillard vénérable, à barbe blanche, vêtu d'une tunique et d'un manteau dont les pointes étaient attachées aux épaules, costume que portaient encore les Chibchas au temps de la conquête. Il trouva ces peuples dans un état de barbarie à peu près complet; ils n'avaient ni gouvernement, ni lois, ni culte. Son premier soin fut de leur enseigner à filer et à tisser le coton. Il vécut longtemps parmi eux, leur donnant l'exemple de toutes les vertus et les formant aux arts les plus indispensables. Il établit des cérémonies religieuses, des lois et une administration; il s'occupa de la condition des femmes, et d'une manière, il faut l'avouer, bien contraire aux coutumes américaines. Les Usaquès ou chefs de tribu, nous dit-on, étaient vis-à-vis de leurs subordonnés infaillibles et inviolables ; mais leur épouse légitime avait le droit d'apprécier leur conduite et de leur administrer, pour des fautes graves, jusqu'à huit coups de fouet. Comme si ce n'était pas assez de pouvoir corriger de la sorte leurs maris, les femmes, en mourant avaient la faculté de leur imposer cinq ans de veuvage, comme punition du manque d'égards ou des mauvais traitements dont elles avaient souffert pendant leur vie.

Les Chibchas adoraient comme principale divinité la lumière ou le soleil qui avait dissipé les ténèbres

dont la terre était enveloppée à l'origine : mais en dehors de cette divinité supérieure ils avaient de nombreux dieux particuliers dont le principal était Chibchacum, ou *Appui des Chibchas*, qu'ils regardaient comme leur protecteur spécial. C'était surtout le dieu des cultivateurs, des marchands et des orfèvres. Nématocoa recevait les hommages particuliers des bûcherons, des tisserands et des peintres sur étoffes ; il présidait aussi aux fêtes où l'on buvait la chicha. Les Indiens le représentaient sous la figure d'un ours ou d'une fouine, et n'avaient pour lui qu'une médiocre vénération. Le dieu Chaquen présidait aux lieux consacrés par des souvenirs religieux ou par des cérémonies ; il protégait aussi les limites des propriétés. On lui offrait des diadèmes de plumes et d'or que les guerriers portaient dans les combats. Enfin sous le nom de Cuchavira, ils adoraient l'arc-en-ciel, vénéré surtout des malades, et l'origine de ce culte était liée à la tradition d'un déluge partiel dont les plateaux des Andes, depuis Bogota jusqu'à Tunja, offrent les traces les plus évidentes. Voici la version de cet événement, d'après les Chibchas. Chibchacum, mécontent des habitants de la plaine de Bogota, changea le cours des rivières Sopo et Tibito, et les dirigea dans la rivière Funza : il convertit ainsi toute la contrée en un vaste lac. Les habitants, réfugiés sur les hauteurs et menacés de mourir de faim, invoquèrent Bochica. Le dieu compâtit à leur misère : il apparut au sommet d'un arc-en-ciel, et lança dans l'espace une verge d'or qui en tombant, ouvrit aux eaux une issue et forma le saut de Tequendama. Pour punir Chibchacum du mal qu'il avait causé, Bochica le condamna à porter sur ses épaules la terre qui reposait auparavant sur des colonnes de gayac. Tout dieu qu'il est, Chibchacum trouve

son fardeau pesant; de temps en temps, il le change d'épaule et fait ainsi trembler le sol.

Les lieux d'adoration étaient le plus souvent des lacs, des rocs, des cascades. Cependant il y avait quelques temples autour desquels vivaient les *Chiqués* ou prêtres dont la charge était héréditaire comme celle des Usaquès. A l'âge de douze ans, l'enfant destiné au sacerdoce entrait dans un séminaire nommé Cuca, où il demeurait douze années. On l'initiait aux dogmes religieux, à la computation vraie du temps et aux traditions qui formaient la science de la caste privilégiée. Ces douze années de stage accomplies, on lui perçait le nez et les oreilles pour y suspendre des anneaux d'or, et il venait recevoir l'investiture des mains du grand-prêtre qui lui remettait un peu d'*Hoyo* (feuilles du *lerythoxylum coca*), comme emblème de la vie retirée, et l'on offrait aux dieux des sacrifices. Les prêtres ne sortaient de leur demeure que pour diriger les cérémonies. Ils devaient rester chastes et purs, sous peine de perdre leur rang. Il y avait dans les temples des vases représentant d'ordinaire un homme ou un animal, vases dans lesquels on déposait des offrandes d'or et d'émeraudes. Lorsqu'ils étaient pleins, les prêtres allaient les enfouir dans les endroits les moins accessibles des montagnes, ou les jetaient dans les lacs et les rivières.

Les Chibchas punissaient de mort l'homicide, le rapt et l'inceste. Pour ce dernier crime on enfermait le coupable dans une caverne, avec des reptiles et des insectes venimeux. Les lâches étaient condamnés à se vêtir comme les femmes et à partager leurs travaux. Le voleur recevait le fouet. Les délits n'entraînaient souvent d'autre peine que d'avoir les vêtements déchirés; mais c'était là une note d'infamie. Une femme

soupçonnée d'infidélité était condamnée à manger du piment : si elle avouait, on lui donnait à boire et on la livrait à l'exécuteur; si elle supportait l'épreuve pendant quelques heures, on la déclarait innocente. Il n'y avait pas de prison pour dettes; mais l'Usaquè envoyait vers le débiteur retardataire un homme de confiance chargé d'attacher à sa porte un jeune tigre ou un ours, animaux que l'on avait toujours en réserve pour cet usage, et le débiteur devait nourrir la bête et le messager jusqu'à libération complète. Quand on manquait d'animaux, l'envoyé du chef éteignait le feu du foyer, et ne permettait pas de le rallumer avant le payement intégral de la dette.

L'industrie des Chibchas consistait principalement dans le tissage et l'ornementation des toiles de coton, la confection des hamacs, d'armes, d'outils en pierre ou en bois dur. Ils étaient fort habiles à mettre en œuvre l'or qu'ils achetaient en poudre aux peuplades des bords du Magdalena. Ils en faisaient des idoles, des figures d'animaux, des vases, des diadèmes, des ceintures, des ornements pour le nez et l'oreille, des perles ; ils enchâssaient avec art des coquillages de grande taille, qui servaient de coupes. Le territoire qu'ils occupaient était riche en mines de sel et en sources salées. Ils ne connaissaient que ces dernières, dont ils évaporaient leurs eaux dans des vaisseaux de terre et le sel ainsi obtenu, constituait leur objet d'échange le plus important.

Lorsque George Robledo acheva la découverte de la province d'Antioquia, il y rencontra de fort nombreuses peuplades, les unes sauvages, les autres à l'état mi-civilisé. Les Indiens d'Arma étonnèrent les Espagnols par leur organisation militaire. Ils marchaient en corps au combat, précédés de bannières

constellées d'étoiles d'or et couvertes de figures symboliques. Leurs chefs portaient un diadème, un plastron et des bracelets finement travaillés, tout en or, et leur cacique fit présent à Robledo d'un vase de ce même métal pouvant contenir deux pintes d'eau. Mais la plus civilisée de ces peuplades paraît avoir été celle des Guaca. La vallée qu'ils habitaient était en pleine culture et leurs maisons, grandes et bien construites, s'élevaient au milieu de vergers de bananiers, d'avocatiers et de goyaviers. Hommes et femmes portaient des vêtements de coton ; ils excellaient dans la fabrication des objets d'or, et quand leur cacique visitait les villages, il se faisait porter dans une litière de bambous, recouverte de lamelles de ce métal.

D'ailleurs l'anthropophagie était pratiquée en grand dans toute la vallée d'Antioquia. Le chroniqueur espagnol Cieza rapporte que Nabonuco, un cacique ami des conquérants, vint un jour faire visite à Robledo accompagné de ses trois femmes. Sur un signe de Nabonuco, deux de ces femmes se couchèrent sur le sol et le cacique s'en servit comme de coussins. Quant à la troisième, qui se tenait debout, il déclara très nettement que son sort était d'être promptement mangée. Sur la rive droite du Cauca, les Guimbaya engraissaient leurs prisonniers dans des cages de fer, et s'en régalaient aux jours de grande fête. Et c'était par luxe et par gourmandise, non par besoin, qu'ils en agissaient de la sorte, car leurs terres étaient cultivées et produisaient abondamment du maïs, du manioc et des fruits divers. Les Guimbayas étaient des hommes grands et robustes et leurs femmes ne manquaient ni de grâce ni de beauté ; elles ne portaient d'autre vêtement qu'une étroite bande d'étoffe. Ils avaient pour armes des flèches, des ja-

velots, des massues, des frondes, et ils faisaient des sacrifices humains à de grandes idoles en bois.

La vallée du Zénu, fleuve qui se jette dans la mer des Antilles à mi-distance environ du golfe de Darien et de Carthagène, est pleine de sépultures indiennes, qui furent découvertes par Pedro de Héredia, le fondateur de la *Reine des Indes*, et voici dans quelles circonstances. Il s'était emparé des domaines d'un cacique nommé Finzemi et avait pillé la ville, ainsi que le temple qu'elle renfermait. Dans ce dernier édifice, on trouva vingt-quatre idoles en bois, recouvertes de plaques d'or, qui soutenaient deux à deux des hamacs, où les fidèles venaient déposer leurs offrandes. La campagne était couverte tout aux alentours de tertres, les uns coniques, les autres rectangulaires ; un jeune Indien apprit à Pedro de Héredia que ces tertres étaient des sépultures indiennes, généralement entourées de *Ceibas* chargés de clochettes d'or. Les Espagnols, fort avides, s'empressèrent de cueillir ces dépouilles, et s'ils avaient pu soupçonner que ces tumuli renfermaient en grand nombre des figures en or d'animaux de toute espèce, depuis l'homme jusqu'à la fourmi, ils n'eussent pas manqué de les éventrer et d'en retourner le sol de fond en comble.

A quatre lieues environ au nord-est de Carthagène, se trouve le village de Turbaco, situé sur l'emplacement d'une ancienne cité indienne, qui devait sa célébrité à ses volcans d'eau et de boue, ainsi qu'à un temple éloigné de deux lieues. Le nom indien du lieu est Yurmaco, et le temple était consacré au *Cemi* ou esprit des guérisons. Il était desservi par douze prêtres, qui portaient comme insignes une large ceinture d'or et un diadème de ce même métal. Des huttes construites autour du temple, donnaient l'hospitalité aux

pélerins qu'à certaines heures de la journée, on conduisait aux amas de boue qui forment l'orifice des cratères. On les y enfonçait jusqu'au cou, et alors le prêtre prononçait la formule propre à rendre l'esprit favorable. « Ces volcans ont leur légende », dit M. le docteur Saffray; « on raconte qu'il y a deux siècles, ils jetaient des flammes, parce que Satan respirait par leurs soupiraux. Le curé du village s'y étant rendu en grande pompe, le jour de la Fête-Dieu, les aspergea à l'eau bénite, en prononçant la formule de l'exorcisme, et ils s'éteignirent les uns après les autres. Ce qu'il y a de certain, c'est que les gaz qui s'en échappent contiennent beaucoup d'azote et seulement un demi-centième d'oxygène, ce qui en explique l'incombustibilité. »

Les tombeaux indiens sont nombreux dans le voisinage: on en a retiré des vases en terre de formes curieuses ; une ceinture d'or large d'environ trois pouces, mince et travaillée avec tant d'art qu'on la dirait passée au laminoir ; deux plaques d'or offrant l'image d'une grenouille ; un croissant pour les narines ; un sceptre creux d'un travail surprenant. Les tombeaux de la vallée du Zénu ont livré également des poteries, des vases, des anneaux de narines, des ornements de sein, des bracelets, des perles sortant du moule servant à les fabriquer, des épingles à cheveux. On avait l'habitude parmi ces populations d'enterrer avec le défunt non seulement ses bijoux et sans doute ses armes, mais encore des jarres contenant de la chicha, des outres pleines de maïs, une meule à broyer le blé, en vertu de cette croyance que conservent aujourd'hui encore tant de populations sauvages et qu'on s'étonne quelque peu de trouver, en Bulgarie (1),

(1) C'est ce qu'affirme M. François Kanitz dans son beau livre : *La Bulgarie Danubienne et la presqu'île du Balkan.*

au sein de l'Europe chrétienne, à savoir la perpétuité des besoins physiques du corps, même après sa dissolution visible. S'il s'agissait d'un chef, on enterrait avec lui quelques-unes de ses femmes et plusieurs de ses esclaves. Ainsi faisaient, il n'y a pas cinquante ans, les Maoris de la Nouvelle-Zélande, comme les farouches héros de l'*Edda* et des *Nibelungen* et Brunehilde, la belle Walkyrie, après s'être percée de son glaive adresse à Gunar, son mari, une demande dernière qu'elle le supplie de ne pas rejeter :

« Qu'on dresse dans la plaine un bûcher large et haut ;
Pour que nous ayions, moi, mes serviteurs, mes femmes,
Tous ceux qu'avec Sigurd doivent brûler ces flammes.
Autant de place qu'il nous faut.

Que l'on range à l'entour mes plus riches tentures
Des boucliers de fer, des tapis, des armures,
Et des guerriers choisis entre tous mes guerriers.
A côté du héros qu'on me brûle moi-même,
Et de l'autre côté les esclaves que j'aime,
Ses chiens dressés et ses bons éperviers,
Que deux soient à sa tête et deux soient à ses pieds (1). »

II

Situé entre le Ier et le IIe paralèlle sud, le 60e et le 80e degré de longitude occidentale, le Venezuela offre une superficie d'environ 110 millions d'hectares, soit presque deux fois celle de notre pays, et il doit son nom aux ressemblances que les Espagnols, qui le baptisèrent ainsi, trouvèrent entre plusieurs villes indiennes situées sur le lac de Macaraïbo et la ville de Venise bâtie, comme chacun sait, sur les lagunes du fond de l'Adriatique.

(1) J. J. Ampère, *Littérature, Voyages et Poésies*, t. II.

Les Espagnols ne firent pas facilement, d'ailleurs, la conquête du Venezuela; ils n'en purent venir complètement à bout et quand, vers le commencement de ce siècle, l'illustre A. de Humboldt parcourut le bassin de l'Orénoque, il le trouva occupé par de nombreuses tribus d'Indiens *bravi*, c'est-à-dire indépendants. Cependant, le Venezuela formait, sous leur domination, une capitainerie générale, dont la juridiction s'étendait sur les provinces de Caracas, de Cumana, de la Guyane, de Maracaïbo, de Barinas, et à laquelle elle appliquait, dans toute leur rigueur, les détestables errements qu'elle avait introduits, dès le temps de Charles-Quint, dans ses magnifiques possessions du Mexique, des bords du Pacifique et du bassin de la Plata. Quand ces possessions se furent enfin révoltées et eurent conquis leur indépendance, le Venezuela, qui avait dû, lui aussi sa délivrance aux efforts héroïques de Bolivar, de Miranda et de Paz, le Venezuela s'unit d'abord à la Nouvelle-Grenade; mais en 1830, il s'érigea en république indépendante. Ce ne fut toutefois que trente-quatre ans plus tard, après de longs déchirements intérieurs, qu'il parvint à asseoir définitivement la forme de son gouvernement intérieur d'après le système républicain et fédératif. Ce système est resté en vigueur tout en se consolidant et, aujourd'hui, le Venezuela est une confédération de vingt et un États que bornent au nord, la mer des Antilles; au nord-est, l'océan Atlantique; à l'est, la Guyane anglaise; au sud, l'empire du Brésil et à l'ouest, les États-Unis de Colombie.

La population totale de la République était de 1,356,000 habitants en 1850; elle s'élevait à 1,570,000 habitants en 1866, et d'après le dernier recensement qui date de 1873, elle était de 1,718,400 habitants. Ce même recensement attribuait 60,000 habitants au dis-

trict fédéral, c'est-à-dire à la ville de Caracas et à ses faubourgs, dont 55,958 Vénézuélions, 2,250 Espagnols, 411 Français, 410 Allemands, 164 Anglais, 242 Italiens, 219 Sud-Américains, 175 Hollandais, 43 Danois et 95 de nationalités diverses. On voit par ces chiffres que l'immigration européenne connaît le chemin de la République vénézuélienne et, sous des lois protectrices de la liberté des personnes, comme avec une sécurité publique qui paraît s'affermir chaque année, il est permis de croire que le courant, loin de cesser, deviendra plus fort. L'esclavage n'existe plus, en effet, dans ce pays; les nègres, aussi bien que les blancs, peuvent parvenir à tous les emplois, et la constitution regarde comme citoyens vénézuéliens tous ceux, même les fils d'étrangers, qui sont nés sur le territoire de la République. Elle admet la liberté de la presse, la liberté de réunion et celle d'association; enfin l'instruction primaire est obligatoire, gratuite et laïque.

Ce pays possède des fonderies métalliques, des fabriques de chocolat, des usines pour la préparation des conserves de fruits de toutes sortes, des briqueteries, des distilleries de fleurs, des fonderies de suif, des huileries, des savonneries, des amidonneries, des manufactures de chapeaux de soie et de feutre, etc., etc. Son commerce a suivi une marche ascendante depuis cinquante années, malgré des guerres civiles très fréquentes, comme le prouvent les deux chiffres suivants qui représentent le mouvement général de ses échanges à deux époques : en 1848, 50,000,000 et 155,000,000 trente ans plus tard. A part 5 millions environ qui affèrent à l'or, l'argent et autres produits miniers, les 80 millions de l'exportation vénézuélienne représentent des produits agricoles tels que café, cacao, tabac, coton, sucre et mélasse, indigo, raucou, etc., etc. Car

le Venezuela est avant tout un pays agricole, un pays privilégié qui, bien cultivé et tirant parti de toutes les merveilleuses ressources que la nature lui a départies, pourrait facilement, dans les conditions les plus heureuses, nourrir une population vingtuple de celle qu'il compte aujourd'hui. Et ce n'est pas nous qui parlons ainsi : c'est M. J. A. Barral, l'éminent secrétaire perpétuel de la Société nationale des Agriculteurs de France dans le petit, mais si intéressant volume, qu'il publiait tout dernièrement sur l'agriculture de cette contrée.

Le territoire du Venezuela comprend, en effet, trois grandes zones qu'on peut appeler, l'une la zone agricole proprement dite, l'autre, la zone des Llanos ou savanes, et la troisième, la zone forestière. La première compte 26 millions d'hectares d'une remarquable fertilité et dont 1,800,000 à peine ont été jusqu'à présent mis en culture. On n'y trouve que 1,100,000 habitants disséminés çà et là, tandis que facilement, elle en pourrait nourrir dix fois autant. Dans la seconde zone, celle des Llanos, les pâturages abondent et les cours d'eau sont nombreux. L'élève du bétail y serait facile et procurerait aisément leur subsistance à 7 ou 8 millions d'hommes, au lieu des 700,000 seulement qui le peuplent aujourd'hui. La troisième zone, enfin, s'étend sur quelque chose comme 70 millions d'hectares que recouvrent des forêts vierges et des montagnes aux croupes splendidement boisées. Les seuls habitants de cette région sont aujourd'hui des Indiens, les uns à moitié civilisés, les autres complétement nomades. L'auteur des *Etudes historiques et statistiques sur les Etats de l'Ancien et du Nouveau Monde encore dans l'enfance*, M. Auguste Meulemans, affirme cependant qu'on peut évaluer à 16 millions le nombre des

colons qui trouveraient là le moyen d'y vivre d'une façon moins pénible, et d'y faire plus vite fortune que les squatters dans les prairies du Farwest américain.

Mais la partie privilégiée du Venezuela, celle qu'on peut véritablement qualifier de terre promise, capable qu'elle est de largement rémunérer en cinq ou six mois de culture les efforts d'un colon, c'est celle qui longe la mer des Antilles. Elle est admirablement propre à la croissance de toutes les plantes intertropicales, et l'abondance des eaux courantes y féconde, en dehors de la saison des pluies, un sol d'alluvions d'une merveilleuse fertilité. Ce sont là des conditions très favorables au caféier, et de fait, cette culture est de beaucoup la plus importante du pays. Nulle part dans toute l'Amérique continentale, cet arbuste ne se développe plus rapidement et ne donne de meilleurs produits. En 1878, ces produits n'ont pas représenté à l'exportation, moins de 59,978,000 francs, c'est-à-dire les trois quarts de la valeur totale de cette exportation, et cette valeur serait susceptible de s'accroître dans de grandes proportions, les terrains qui satisfont aux conditions de la végétation de la plante y offrant de vastes superficies, et s'y rencontrant à une altitude de 500 à 1,000 mètres, pour succéder immédiatement à la zone dans laquelle le cacaoyer prospère. Les cacaos du Venezuela, les *Caraques*, sont plus estimés dans le commerce que tous les autres. Enfin la canne à sucre, qui s'est établie sur le territoire vénézuélien sur la fin du XVIe siècle, y trouve des conditions de sol très favorables et sa culture deviendrait facilement très prospère si elle n'était pas si arriérée ; il en est de même des procédés d'extraction du sucre ou de fabrication des eaux-de-vie qui sont demeurés stationnaires.

Si la partie la plus fertile du Venezuela est le cordon

littoral, sa partie la plus pittoresque et la plus originale, c'est certainement ce qu'on appelle les *Llanos* ou les *Pampas* de la vallée de l'Apure. C'est le pays du bœuf sauvage, du jaguar et du crocodile ; de ces énormes vipères d'eau que la science connaît sous le nom d'anacondas et que là bas, on désigne sous le nom de *Culebras d'agua*, par opposition au boa constrictor que l'on y appelle *Triego Venado* par suite de sa capacité d'engloutir un cerf tout entier. C'est le pays aussi des grandes herbes et des vastes solitudes entrecoupées çà et là d'oasis où s'élèvent d'immenses fermes, sans parler des Indiens pillards qui le parcourent dans tous les sens et de ses propres habitants aussi originaux, plus peut-être, que les Gauchos de la république argentine. Les habitants sont au nombre de 390,000 ce qui, reparti sur une superficie de vingt-sept milles carrés, donne seulement 14 habitants par mille carré, soit à peu près 5 habitants par kilomètre carré. Tousles *Llaneros* se prétendent de vieille souche castillane ; mais ils sont réellement issus du mélange des blancs, des aborigènes et des noirs. Ils forment, dans tous les cas, une race énergique, admirablement adaptée au milieu dans lequel elle s'est placée et propre à soutenir une vie toute de fatigue et de dangers. Jetés sur une plaine en apparence interminable, ils ont à lutter sans cesse non seulement contre les bêtes sauvages et les reptiles venimeux qui l'infestent; mais encore avec les possesseurs primitifs du sol et les éléments eux-mêmes. Quand ce n'est point avec le jaguar ou la vipère qu'ils ont affaire, ce sont des inondations dont le flot monte avec une effrayante rapidité qui surviennent, balaient leurs troupeaux et leurs frêles cabanes, ne leur laissant à eux-mêmes d'autre chance de salut qu'une prompte fuite au triple galop de leurs rapides

chevaux. Aussi bien dans un pays de cette sorte, le cheval est-il le plus précieux auxiliaire de l'homme : il lui est absolument indispensable, et rien de plus naturel que le *Llanero* des savanes de l'Apure soit une espèce de centaure, de même que le Gaucho des bords du Parana. Le Llanero voit donc dans son cheval l'ami le meilleur qu'il ait au monde. Après un pénible voyage, il n'est pas rare de le voir négliger son propre bien-être, afin d'assurer celui de son fidèle compagnon, et c'est une idée toute naturelle pour eux que celle qui se trouve exprimée dans les vers suivants d'un des leurs :

Mi Mujer y mi Caballo
Sa me murier on a un tempo
Que Mogcr, ni que demonio !
Mi Caballo es lo que Siento.

« Ma femme et mon cheval sont morts ensemble. Au diable ma femme ! c'est mon cheval que je plains. »

Le jeune Llanero s'élève comme il peut : dans les premières années, il se traîne tout nu sur la dure, et un voyageur anglais a vu plus d'une mère donner à son nourrisson en guise de jouet, un grand couteau bien affilé. Dès qu'il peut marcher, ses amusements mêmes le prédisposent à ses futures occupations : il essaye d'attraper au lazo les chiens et les petits oiseaux ; il monte à cheval dès l'âge de quatre ans et à peine est-il assez fort pour se mesurer avec un animal qu'il est conduit à la *Majada*, ou grand parc au bétail et hissé sur le dos d'un jeune taureau. Ses petites jambes étreignent le cou de l'animal et sa figure est tournée du côté de la queue qu'il tient en guise de bride. Dans cette situation, il est emporté comme par un tourbillon ; mais craignant de recevoir un coup de corne, il se tient ferme jusqu'à ce que l'occasion se présente à lui

de tordre adroitement la queue du taureau, de sauter à terre et de renverser l'animal. Devenu un peu plus fort, c'est avec un poulain sauvage qu'il lui faut se mesurer, sous l'œil d'un Llanero expert. Solidement assis sur le dos de sa monture et ayant une baguette au lieu de fouet, l'apprenti ne doit descendre qu'après l'avoir soumise et domptée ; si les ruades et les soubresauts du poulain lui causaient quelque hésitation, il sentirait le lazo de son impitoyable instructeur s'enlacer immédiatement autour de sa tête. Alors commence ce que l'on peut appeler la vie publique du Llanero ; son éducation dès ce moment est considérée comme complète, et toute son ambition sera désormais de lutter d'adresse ou de force avec ses camarades et de leur donner des preuves de sa supériorité dans le maniement du lazo et des bolas.

Les Llaneros se disent chrétiens et c'est de bonne foi qu'ils se croient tels; de fait, ce qu'ils appellent leur christianisme n'est qu'un amas de superstitions extravagantes, grossières ou puériles. Ils s'imaginent par exemple augmenter l'efficacité de leurs armes en les décorant de quelques symboles ou devises catholiques. La croix surmonte leurs poignards et leur épée, à deux tranchants, qui diffère bien peu de celle des Espagnols au moyen âge, de même que les *Agnus Dei* et les grains du rosaire s'enroulent autour de la crosse des armes à feu. Ils se figurent le diable sous la forme d'une espèce de bête fauve avec des cornes, des sabots et des griffes, et ils ont une peur effroyable des *Espantos*, c'est-à-dire des ombres, des spectres et des feux-follets. Ils ont une confiance toute particulière dans les amulettes et ne manquent pas, dans leurs épreuves morales ou physiques, d'invoquer l'intercession des saints; mais pour chaque circonstance ils ne

se fient qu'à un seul saint spécial, si l'on peut ainsi dire. Ainsi saint Paul exerce une puissance absolue sur les serpents et les bêtes venimeuses, tandis que saint Antoine fait rendre les biens volés à leurs légitimes propriétaires et qu'un troisième sauve des poursuites de la justice les voleurs de grand chemin (1).

Don Ramon Paëz, fils du général José Paëz, qui nous renseigne ainsi sur les mœurs et les habitudes des Llaneros, nous fait également assister à quelques scènes de l'existence dans les pampas vénézuéliennes, telles qu'une grande chasse au bétail sauvage et l'opération de la marque. Il est d'usage dans toutes les grandes estancias de rassembler de temps à autre le bétail d'un district, dans le dessein soit de choisir les animaux bons à marquer ou châtrer, soit de permettre aux divers fermiers de ce district de retirer du troupeau commun, errant dans les savanes, une partie des bêtes qui leur appartiennent et dont ils veulent disposer d'une façon quelconque. Ces battues ne peuvent s'accomplir sans un grand concours de cavaliers aussi habiles qu'intrépides et ceux-ci, à un jour donné, parcourent le pays, en rayonnant et en refoulant tous les animaux qu'ils rencontrent vers une enceinte désignée d'avance. C'est ce que l'on appelle le *Rodeo*, du verbe *rodear* qui veut dire entourer. Don Ramon Paëz a fait plus d'une fois partie de ces battues et il nous en décrit une qui lui a laissé particulièrement d'émouvants et pittoresques souvenirs. L'espace choisi pour la chasse embrassait une étendue de vingt-quatre kilomètres à la ronde, et les traqueurs s'étaient rendus dès la veille à leurs stations assignées, par escouades de cinq ou six.

(1) *Voyages et aventures dans l'Amérique Centrale et Méridionale* (Paris, Barba, 1871).

Le lendemain au point du jour, la battue commençait : les bêtes, surprises dans leur sommeil, cherchaient naturellement à fuir ; mais rencontrant des chasseurs dans toutes les directions, elles tournaient sur elles-mêmes, furieuses, faisant de vains efforts pour rompre le cercle de cavaliers qui galopaient sans cesse autour de leur masse tourbillonnante, poussant des cris et piquant les taureaux de leurs *garrochas* (1).

Nous croyons sans peine que ce doit être là, comme le dit Don Ramon Paëz, un spectacle très intéressant ; mais c'est aussi un plaisir plein de dangers pour ceux qui y prennent part. Malgré les efforts des traqueurs, plus d'un animal réussit toujours à franchir l'enceinte du *Rodeo*, et il est aussi pénible que périlleux de les faire rentrer. Parfois, un taureau, loin de chercher à fuir tient résolûment tête aux traqueurs et même fond sur eux : c'est un incident auquel il a été donné à Don Ramon Paez d'assister. Laissons-le parler lui-même. « C'était un spectacle vraiment splendide », écrit-il, « que cet orgueilleux monarque de la race cornue portant un défi à tout ce qui l'entourait ; sa grosse tête chevelue, surmontée d'une paire de cornes, droites et pointues menaçant l'air, l'œil sanglant et la bouche écumante. Par moments, il labourait la terre avec ses pieds de devant, soulevant autour de lui des flots de poussière, qu'il balayait sur ses flancs avec sa queue se terminant

(1) La *Garrocha* est un instrument fait avec les branches du palmier albarico, — l'*ænobarbus cucurro* des naturalistes, — que l'on aiguise en pointe par le haut, ou que l'on enmanche dans un fer de lance, autour duquel on attache des anneaux en fer qui agités aux oreilles de l'animal poursuivi, l'effrayent et le chassent en avant. La tige a près de dix pieds de longueur, et bien qu'elle ne soit pas plus épaisse qu'une canne ordinaire, sa flexibilité lui permet de supporter une très lourde pression sans rompre.

en panache à son extrémité et poussant en même temps de sourds grognements, qui ressemblaient aux roulements d'un tonnerre lointain. Puis, il chargeait avec furie, forçant tous ceux qui se trouvaient devant lui de fuir pour échapper à sa rage ; car rien ne paraissait capable d'arrêter sa source frénétique. Il n'épargnait pas même, dans sa fureur aveugle, ses propres congénères et deux jeunes vaches, qu'il avait éventrées, gisaient mortes auprès de lui, ainsi qu'un taureau moribond. »

Chaque fois qu'un chasseur agitait en l'air son lazo pour le lancer à sa tête, l'animal se ruait de son côté avec tant de prestesse qu'il dérangeait le point de mire et que la formidable lanière tombait dans le vide. Il fallait cependant en finir, et ce fut un nommé Sarmiento, sambo agile et hardi, qui se chargea de la mission. Il enleva de sa selle la couverture rouge qui la recouvrait et se mit en mesure d'affronter le taureau sans l'aide du lazo. Son intention était de *torear* l'animal, c'est-à-dire de l'étourdir par une série de passes d'agilité, comme c'est la pratique des matadors dans les *corridas* de taureaux et de saisir ensuite le moment opportun de le terrasser. Il réussit complètement dans son dessein : il parvint, en effet, à saisir le taureau des deux mains par la queue et à le renverser sur le flanc. Alors Sarmiento tortilla la queue entre les jambes de derrière de l'animal, de façon à lui ôter la possibilité de se redresser au moins pour quelque temps. Ses camarades, cependant, accouraient en toute hâte à son aide. Mais ce n'était plus nécessaire : le taureau, épuisé tant par la rage que par la perte de son sang, était tombé pour ne plus se relever.

La marque, telle qu'on la pratique sur les grandes

estancias est l'occasion d'une véritable fête pour la population des Llanos, toujours avide de mouvement et de bruit ; c'est même la fête par excellence — la *Hierra* — avec ses nombreux incidents, son agitation, ses dangers. La *Majada*, c'est-à-dire le grand parc au bétail est, en effet, l'école où, dès son enfance, le Llanero est habitué à vaincre ou à mourir dans ses luttes quotidiennes contre les animaux : c'est son cirque olympique où la force et l'agilité qui le caractérisent, trouvent l'occasion de se manifester avec éclat, soit en marquant les veaux des savanes, soit en sciant les cornes des taureaux ou en les châtrant.

Au jour indiqué pour l'opération, les hommes disposent leurs lazos tandis que les jeunes garçons allument un feu clair, où les fers servant à marquer sont rougis à blanc. Tout étant préparé, le majordome donne le signal : des hommes entrent dans les enclos et, à l'aide de leurs lazos, entraînent les bêtes les unes après les autres. Elles résistent quelquefois ; mais la lutte n'est pas longue : étranglé par le laço, l'animal s'élance vite vers l'endroit où l'on marque. Au moment où il en franchit le seuil, il est saisi par la queue et secoué jusqu'à ce qu'il soit terrassé, et aussitôt il est marqué du fer rouge, malgré ses cris, ses beuglements et ses ruades.

La République de l'Ecuador est, comme le Venezuela, un démembrement de la Nouvelle-Grenade, telle que celle-ci s'était constituée en 1819, et sa situation sous l'équateur, qui la coupe en deux parties inégales, explique sa dénomination. C'est une contrée éminemment montagneuse et volcanique : vingt volcans que le Chimborazo — *Chimbou Razou* — ou la montagne neigeuse, domine de son dôme superbe, et de sa masse colossale, haute de près de 20,000 pieds. Vingt

volcans dressent autour du plateau de Quito leurs cîmes, pour la plupart couronnées de glaces perpétuelles. Sur ces vingt volcans, il y a en douze qui paraissent éteints ; cinq autres qui, par intervalles, ont fait éruption depuis la conquête, et trois autres, enfin, qui sont en pleine activité. Ce sont le Cotopaxi, le Pichincha, le Sangay. La Condamine raconte, d'après les traditions locales « qu'il est arrivé plus d'une fois au Cotopaxi de vomir, à plus de trois lieues, des blocs de pierre de 200 tonnes et plus grosses qu'une chaumière d'Indien, » et le Sangay est peut-être le volcan le plus actif et le plus destructeur du globe. Depuis l'année 1728, il ne s'est pas reposé un seul jour ; et de ses pentes, on voit incessamment couler des torrents de cendres, de boue, d'eau et de feu. Ces cendres sont souvent projetées jusqu'au port de Guayaquil, distant de 160 kilomètres, et elles ont recouvert les plaines environnantes d'une couche de plus de cent vingt mètres de profondeur.

Les produits naturels de l'Ecuador sont très variés : café, cacao, canne à sucre, riz, salsepareille, tabac ; métaux et bois d'ébénisterie, de construction et de peinture. L'arbre à quinquina, qu'on appelle *quina* dans le pays, figure parmi les productions les plus précieuses des forêts : on le rencontre sur le versant oriental des Andes et jusque sur les croupes du Chimborazo, où croit la sorte la plus estimée, le *Cinchona succirubra*. En fait de céréales, on cultive le froment, l'orge, le maïs, et dans quelques provinces, on a récemment essayé la culture du mûrier, ainsi que l'élevage des vers à soie. Dans la province de Loje, on se livre sur une grande échelle à l'élève du bétail, qui fait l'objet d'un important commerce avec le Pérou. Mais, au fond, toute cette agriculture est bien

primitive, de même que l'industrie est encore à l'état naissant. Il y a cependant à Quito deux fabriques de cotonnades écrues et de fils, avec une fabrique de draps; les provinces d'Imbabura, de Pichincha, de Léon produisent des tapis, des calicots, des draps ordinaires, des *Punchos* et des *Bayetas*, tissus de laine à longs poils; et l'on sait que c'est de Monte-Christo et de Jijipaya que proviennent, en grande partie, les chapeaux de paille, connus improprement dans le commerce sous le nom de *Panamas*, et qui sont faits avec les feuilles du *Carludovica Palmata*, plante de la famille des cyclanthacées.

VIII

LES RÉPUBLIQUES DE L'ISTHME CENTRAL; LE CHEMIN DE FER DE PANAMA ET LE CANAL INTEROCÉANIQUE

Dans son troisième voyage, c'est à la côte de Paria qu'aborda Christophe Colomb, et il fut si frappé, dit Robertson, de la beauté du pays et de sa fertilité qu'il crut, dans son enthousiasme de découvreur et la naïveté de la foi catholique, avoir retrouvé dans l'isthme central qui réunit les deux Amériques l'Eden des Saintes Écritures. Colomb toutefois ne s'arrêta point à cette côte ; un autre éden, pour nous servir des expressions d'un de nos compatriotes qui a écrit un beau livre sur ces régions (1) ; un autre éden, situé plus au nord un peu au-dessous du golfe de Darien, devait avoir le privilège de fixer son choix et de devenir le titre patrimonial de sa famille. On veut parler de la province de Veragua contiguë à celle de Costa-Rica, et qui fait géographiquement partie de l'Amérique centrale. A sa première reconnaissance, il avait nommé le pays *La Castille d'or* et il y revint pour y fonder un établissement. Les Indiens bravos, qui occupaient alors cette bande de littoral, aujourd'hui déserte, où la magnifique baie de l'*Amirante* se trouve incluse, le détruisirent, et Colomb revint en Espagne pour y

(1) Félix Belly, *A travers l'Amérique Centrale*, 2 vol. in-8, 1867.

mourir peu de temps après à Valladolid. Mais le titre de duc de Veragua que revendiquèrent ses enfants, avec la propriété de vingt-cinq lieues carrées en pleine Castille d'or, témoigne assez de la prodigieuse richesse qu'on supposait encore à ce pays.

« Tel est en effet, ajoute M. Félix Belly, le caractère saillant de l'Amérique centrale, qu'elle semble résumer dans son territoire tous les climats, toutes les productions, toutes les splendeurs et les enchantements du Nouveau-Monde. » C'est un véritable continent qui sert de trait d'union entre les deux grandes masses du continent américain ; elle se développe sur un espace long de cinq cents lieues et large de quatre-vingts en moyenne. Elle va réellement de l'isthme de Tehuantepec à celui de Panama. Ce sont là du moins ses limites naturelles et ce n'a été point un avantage soit pour l'Amérique centrale elle-même, soit pour les États qui sont en contact avec elle, que, grâce aux hasards de la conquête, le Mexique ait débordé sur l'isthme par ses trois provinces de Chiapa, de Tabasco et de Yucatan, tandis que d'autre part, la Nouvelle-Grenade se prolonge au-dessus de Panama jusqu'à des frontières indéterminées et l'on peut ajouter indéterminables. Au point de vue de la configuration physique le trait frappant et caractéristique de cette région, c'est le bourrelet de verdure plus ou moins saillant qu'elle offre, bourrelet que surmontent, d'espace en espace, des pitons isolés du côté de l'Atlantique et des mamelons étagés de cimes en cimes, jusqu'aux limites de l'horizon du côté du Pacifique ; c'est aussi le nombre de ses volcans ; c'est leur forme et leur distribution qui en font de magnifiques points de reconnaissance en pleine mer. On en compte jusqu'à quatre-vingts, dont huit étaient en pleine activité lors

de l'expédition de la *Brillante*, c'est-à-dire il y a une trentaine d'années. C'étaient l'Isaleo, las Pilas, l'Atitlan, le Fuego, le San-Michel, le Monotambô, l'Orosi et l'Irazu. De ces deux derniers, l'Irazu seul fume encore ; il se dresse à 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, un peu plus près de l'Atlantique que du Pacifique. Il domine ainsi tout le plateau de la république de Costa-Rica et, des bords de son cratère, l'œil aperçoit les rivages des deux océans, malgré les cinquante lieues qui les séparent. Au surplus, éteints ou fumants encore, tous ces volcans témoignent d'une longue activité plutonique, et l'on a vu, en 1852, le plus petit de tous, celui que les indigènes appellent l'enfer de *Massaya*, inactif depuis des siècles, se réveiller en 1852, inquiéter le Nicaragua par ses éruptions pendant deux années consécutives (1858 et 1859), pour retomber ensuite dans son immobilité précédente.

On conçoit qu'une région ainsi constituée présente toute l'échelle des températures propres à la zone torride, depuis l'atmosphère printanière des hautes vallées du Guatemala et de Costa-Rica jusqu'aux ardeurs énervantes des plages de Puntarenas et de San-Juan-del-Sur sur le Pacifique. En somme, cependant l'Isthme américain jouit d'un climat très salubre, et ce n'est pas une raison de conclure, parce que depuis trois siècles la ville et l'isthme de Panama, de même que Portobollo, sont des foyers de fièvres pernicieuses, que les cinq cents lieues d'espace intermédiaire sont aussi des lieux d'infection, pas plus que l'existence à la Nouvelle-Orléans et à Mobile du *vomito negro* ne donne le droit de déclarer la Louisiane un des pays les plus malsains du monde. Quant à la fécondité du sol, elle est vraiment extraordinaire. Tandis que dans

notre Algérie le coton ne donne de récolte qu'après dix-huit mois de semence, sur toute la bande occidentale qui court du Nicaragua au Salvador, on le semait en octobre pour le récolter en février, pendant la guerre de Sécession aux États-Unis. Partout et à toutes les altitudes le maïs prospère, et sur certains points, au Nicaragua par exemple, il donne jusqu'à quatre récoltes par an. Le tabac, la canne à sucre, la vanille, la salsepareille, y sont supérieurs aux produits similaires des Antilles; des forêts d'acajou, d'ébéniers, de bois de fer et autres essences précieuses y occupent des lieues carrées de terrain, et ce n'est pas sans surprise que l'on voit sur les hauts plateaux, l'oranger et le citronnier marier leurs feuilles et leurs fruits à ceux de la vigne et de la plupart des arbres fruitiers de l'Europe.

Chaque État a une culture plus particulièrement adoptée à son sol et qui fait sa fortune : au Guatemala, c'est la cochenille ; au Salvador, l'indigo ; à Costa-Rica, le café et au Nicaragua, le cacao. Comme chacun sait, c'est avec ce fruit parfumé que se prépare le chocolat, cette délicieuse boisson qui nous vient, comme son nom l'indique assez — *Tchocolatl* — des anciens Mexicains et que leur dernier empereur, l'infortuné Montézuma, savourait, dit-on, dans une coupe d'or. Ce n'est point là une de ces substances que la science puisse remplacer, comme elle a fait de la cochenille, de l'indigo, de la garance, et sa production exige des conditions particulières de terrain, de chaleur et d'humidité qui ne se rencontrent que sur quelques points privilégiés des tropiques. Une plantation de cacaoyers fait d'ailleurs attendre pendant longtemps sa première récolte : il y faut cinq ans, mais ce terme atteint, l'abondance est entrée dans la maison. L'entre-

tien de la plantation n'est plus qu'un soin domestique des moins pénibles, et pendant les trente ans que dure ordinairement le *Madriado*, ou carré de quinze à dix-huit hectares, qui contient en moyenne 15,000 pieds espacés de 5 en 5 mètres, l'*hacendado* peut en quelque sorte s'en rapporter à la Providence du bien-être de sa famille. Avec un peu moins d'inertie, il pourrait aisément lui procurer la richesse; mais, moitié paresse naturelle, moitié routine invétérée, il laisse les hautes herbes envahir les cultures et les chemins; il néglige d'entretenir ceux-ci et il fait fi des méthodes nouvelles. Avec ce laisser faire, on parle néanmoins de telle cacaoyère qui donne d'énormes bénéfices : 10,000 francs par semaine pendant quatre mois; encore tirait-on plus de 1,000 francs chaque samedi des nouvelles cueillettes que la saison des pluies allait interrompre.

A un quart de lieue à peine de *Las Mercedes*, le domaine dont il vient d'être question, on pouvait voir néanmoins ce dont une culture plus intelligente et plus rationnelle se montre capable. C'est en effet sur les bords du lac de Grenade, à Vandaïme, qu'un de nos grands industriels, M. Menier, mort prématurément, avait acquis 900 hectares de terrains et fondé une plantation qui, sous la direction intelligente de M. Schiffman, est devenue la ferme modèle de l'Isthme entier. A Grenade, comme ailleurs, on dénigra d'abord ce que le jeune mandataire de notre compatriote se proposait de faire ; mais l'hacienda se transformant d'heure en heure entre ses mains, l'admiration ne tarda point à remplacer la raillerie. En moins de trois années, 30,000 cacaoyers recouvrirent le val Ménier, — tel est le nom de la plantation — ses terrains furent bâtis et irrigués d'une façon régulière, et elle disposa

d'un outillage perfectionné ainsi que de puissantes machines. Elle employait, sans parler de quatre Français et de deux surveillants indigènes, quatre-vingts Indiens et quinze ou vingt femmes chargées de la cuisine et du blanchissage de l'établissement. Celles-ci recevaient vingt francs par mois avec la nourriture. Les charpentiers et les maçons étaient payés les uns à raison de 6 réaux (3 francs) par jour et les autres de 4 réaux, tandis que les *Moços* ou journaliers proprement dits touchaient un salaire hebdomadaire de 12 réaux pour un travail quotidien de 7 heures. Ils recevaient, en outre, dans la journée deux distributions de bananes et de viande, sans parler d'une autre de galette de maïs et de fromage.

En thèse générale, l'on peut dire que l'or et l'argent se rencontrent partout dans l'Isthme central, dans le sable des rivières, comme dans les terrains d'alluvion et le quartz des montagnes. On les a recueillis dans chacun des cinq États, en abondance et par les procédés les plus simples ; mais c'est surtout, paraît-il, dans le massif du Nicaragua hondurien, dont la Nouvelle-Ségovie, Matagalpa et les Chontalès font partie, que se trouve le principal dépôt de ces richesses métalliques. Les mines du Honduras ont été de tout temps célèbres, et le nom même d'un de ces districts, celui de Tegucigalpa, signifie *colline d'argent* en langue indienne. La montagne d'Agalteca, dans ce même district, n'est qu'un bloc de fer, et il y a de nombreuses mines de cuivre, de mercure, de platine, de houille dans le département de Gracias qui borde le Nicaragua au nord jusqu'à l'Atlantique. Le département des Chontalès, enfin, comptait, en 1866 dans le seul district de la Libertad et sur un rayon de sept lieues, plus de trente mines en pleine activité.

L'avantage de ces placers de l'Amérique centrale, c'est leur situation au sein de toutes les magnificences de la nature tropicale, à portée conséquemment de toutes les ressources alimentaires que réclament les agglomérations d'ouvriers, et leur inconvénient c'est l'abondance des *Cinegas*, qui en rend l'accès si difficile, pour mieux dire inabordable, pendant la saison des pluies, soit durant six mois de l'année. Ces cinegas sont des bandes de terrain argileux, noir, rouge ou blanc, qu'en été la chaleur crevasse tandis que l'hiver en fait des fondrières, et qu'on rencontre partout sur les hauteurs comme dans les vallées. Blanches, on les prendrait pour des coulées de kaolin; rouges et dues évidemment à la décomposition d'un schiste micacé coloré par l'oxyde de fer, elles fournissent aux Indiens la matière première de ces amphores, dont le ton chaud rappelait à M. Félix Belly la céramique étrusque. Il n'y vient que des arbres rabougris et une herbe courte, fine et serrée; il est vrai que cette herbe les bestiaux la goûtent beaucoup, et peut-être qu'un jour, l'élève du bétail, déja florissant dans le Nicaragua oriental s'emparera d'une partie de ces terrains aujourd'hui inutiles, de même que l'industrie de la poterie tirera parti en grand de leurs couches argileuses. En attendant, ces cinegas sont un grand obstacle à la circulation dans l'Amérique centrale, dont elles occupent environ un dizième de la superficie. Mais dans l'état actuel de peuplement de l'Isthme, il n'y a guère que le voyageur étranger qui s'aperçoive de cette singularité de son sol, d'autant qu'elles n'ont généralement en moyenne qu'une largeur de trois à quatre lieues, après quoi la splendide nature des régions intertropicales recouvre tous ses droits.

Nous venons de toucher au grand malheur de

l'Amérique centrale : l'insuffisance de sa population indigène, insuffisance à laquelle jusqu'ici l'émigration européenne, arrêtée par l'état d'anarchie intérieure ou de guerre entre elles dans lequel ces cinq républiques n'ont que trop vécu, ne s'est pas sentie l'inclination de remédier. Une population qui n'atteint pas 3 millions d'âmes, c'est peu assurément pour une superficie de 495,000 milles carrés : elle ne donne que 55 habitants par kilomètre carré (1), et cela est manifestement insuffisant pour utiliser les richesses végétales ou minérales de l'Isthme et pour y entreprendre les grands travaux d'utilité publique que sa destinée manifeste réclame. Aussi presque aux portes des villes, rencontre-t-on dans l'Amérique centrale des districts presqu'entiers sans culture, et d'ailleurs les éléments ethniques dont cette population se compose ne sont point par eux-mêmes d'une grande valeur économique. Le caractère des Hispano-Américains a besoin, pour donner toute sa propre mesure, d'un stimulant extérieur. Ce sont les trop rares émigrants européens qui sont venus se fixer sur l'Isthme qui ont enseigné à ces populations le respect du droit, les avantages de

(1) En voici le détail :

	kilomètres carrés.	Population.
1. Guatemala...	125.000	1. 191.000
2. Honduras....	128.000	350.000
3. Belize	44.000	255.000
4. San Salvador.	19.000	800.000
5. Nicaragua....	151.000	286.000
6. Costa-Rica...	56.000	150.000
	523.000	3.032.000

Ces chiffres sont empruntés au *Dictionnaire universel de Géographie* de M. Vivien de Saint-Martin, à part le chiffre relatif à la population de San Salvador : celui-ci est indiqué d'après la très intéressante *Notice historique et statistique* sur cette République, qui a paru à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878.

la paix et les bienfaits du travail. Et si, parmi les républiques centre-américaines, il en est deux, Costa-Rica et Guatémala, qui ont fait des progrès plus rapides que les autres dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, c'est qu'elles ont provoqué et reçu un plus grand afflux d'émigration européenne.

Un de nos compatriotes, M. Combier, raconte qu'en Californie, on le mit en rapport avec un propriétaire qui se vantait d'être un Espagnol d'Europe. Drapé fièrement dans un manteau râpé et presque troué, cet homme n'avait pas assez de dédains pour tout ce qui n'était pas de pur sang blanc. « J'ai deux filles à marier, » disait-il, « elles ont reçu l'éducation la plus distinguée et elles sont dignes de princes. Oui, Monsieur, elles le sont, car jamais elles n'ont travaillé de leurs mains : elles ont passé leur vie sur un canapé, servies par des Indiennes. » Cet Hidalgo assurément n'était pas sans un grain de folie dans sa cervelle, et nous nous garderons de prétendre que tous les colons lui ressemblent ou même le plus grand nombre seulement ; mais il n'est que trop certain que du Mexique au Rio de La Plata, les femmes reçoivent une éducation détestable, et que cette circonstance constitue le plus grand obstacle au développement social tel qu'en Europe, on le conçoit aujourd'hui. On leur donne une grande convenance de langage et de maintien, mais on ne leur apprend rien des utilités domestiques. « Elles figurent avec éclat dans une procession, et ne seraient déplacées dans aucune fête européenne. Mais peu d'entre elles comprennent ce que doit être le rôle intérieur de la femme, en dehors des signes de croix compliqués et des petites pratiques méticuleuses qu'elles se transmettent de génération en génération. »

Quant aux hommes, ce qui leur manque surtout,

dans l'Amérique centrale, c'est aussi l'éducation, dans le sens large et positif de ce mot ; il existe bien une université à Léon, mais elle ne fait que des licenciés et des docteurs *in utroque jure*, des légistes et des médecins, des politiciens, et non des technologues, des industriels et des agronomes.

II

Lorsque Vasco Nunez de Balboa, raconte Washington Irving, eut atteint la montagne qui le séparait seule du grand Océan, il enjoignit à ses compagnons de faire halte et en gravit le premier les pentes dénudées. Parvenu au sommet, il plongea un regard avide sur le passage qui se déroulait devant lui. Au loin s'étendaient des fonds impénétrables, de vertes savanes, des cours d'eau, des amas de rochers sauvages, et sur le dernier plan miroitaient au soleil les vagues d'une mer qu'aucune terre ne bornait à l'horizon. A cette vue magnifique et si longtemps souhaitée, l'héroïque aventurier tomba à genoux et rendit grâce à Dieu. Ses compagnons ayant à leur tour gravi la montagne : « Contemplez, mes amis, » leur dit-il, « ce superbe spectacle, que vous avez tant désiré. Remercions Dieu de ce qu'il nous a fait ce grand honneur et ce grand bien. Prions-le de nous guider et de nous aider dans la conquête de cette terre que nous venons de découvrir, et dans laquelle aucun chrétien n'a encore prêché la sainte doctrine de l'Evangile. Quant à vous, restez-moi fidèles comme vous l'avez été jusqu'ici et, avec le secours du Christ, nous reviendrons les plus riches Espagnols qui soient jamais venus aux Indes. »

Quelles pensées se pressèrent à cette heure dans l'esprit des Espagnols? On peut, ajoute l'historien, se

les retracer aisément. Ils flottaient entre la crainte et l'espoir ; la crainte de n'avoir découvert qu'un golfe entouré de terres stériles et à peine traversé de loin en loin par la pirogue du sauvage ; l'espoir de tenir les rivages de ce grand océan Indien que leur imagination ne peuplait que d'îles foissonnant de riches épices, d'or et de pierres précieuses. Vasco Nunez lui-même n'eut pas de doute, et la mer dont il foulait les rivages, lui parut bien ce qu'elle était en effet, l'Océan que le continent américain, semblable à une digue gigantesque, sépare de l'Atlantique. Balboa put s'assurer aussi qu'entre les deux mers il y avait très peu de distance dans les parages où il se trouvait ; mais il voulut alors chercher le détroit entre l'Europe et l'Inde, que chacun imaginait alors exister dans la masse compacte des Andes. Il ne réussit naturellement pas dans cette recherche. Mais telle était à ce sujet la puissance du préjugé, qu'environ un siècle plus tard, le Français Lescarbot écrivait « que la grande rivière du Canada avait deux cours : l'un en Orient, vers la France, et l'autre en Occident, vers la mer du Sud », et, que dans un sonnet, il prédisait à Champlain une gloire immense s'il réussissait, un jour ou l'autre, à gagner la Chine par la voie du Saint-Laurent. Tous les estuaires de fleuves rencontrés le long des côtes de Colombie et de l'isthme américain, dit M. le lieutenant de vaisseau Reclus, furent d'abord pris pour le bras de mer si ardemment désiré, et un instant même, on crut avoir trouvé sinon ce détroit, au moins un passage facile, lorsqu'une expédition ayant remonté le fleuve San-Juan, eut découvert le lac Nicaragua. Ses chefs rapportèrent que, selon le dire des naturels, ce lac envoyait au Pacifique un émissaire capable de porter les plus grands navires. Mais des recherches ultérieures prou-

vèrent que ce cours d'eau, qui avait déjà reçu le nom de *Partida*, n'existait pas, et bientôt de nouvelles découvertes des Espagnols mirent hors de doute que l'Isthme central ne présentait aucune solution de continuité, tandis que Magellan établissait que le seul passage vers la Chine se trouvait par le 54e de latitude sud et rectifiait ainsi l'immense erreur relative aux longitudes respectives de l'Asie et de l'Amérique.

Le problème changea complètement de face dès lors, et tous les efforts eurent pour objet de trouver deux rivières profondes et navigables, partant d'un col étroit et bas, se rendant l'une au Pacifique, l'autre à l'Atlantique, et que l'art de l'ingénieur réunirait par une coupure. Pendant toute la durée de leur domination, les Espagnols ne cessèrent de songer à ce projet. Saavedra pensait à percer le Darien, Fernand Cortès voulait profiter des bas-fonds du Téhuantepec, et en 1814, à la veille de la chute de ce qu'on appelait fastueusement « l'Empire des Indes », les Cortès espagnoles ordonnaient le creusement d'un canal interocéanique dans cette même dépression du Téhuantepec. Plus tard, on songea au Darien, qui avait pour lui, depuis la célèbre expédition d'A. de Humboldt, la vague renommée de posséder un ou plusieurs cols très bas dans le versant du Pacifique avec un grand fleuve l'Atrato, tributaire de la mer opposée. Mais la plupart des projets eurent pour objectif le Nicaragua, avec son magnifique lac, « qui semblait créé d'avance pour servir de port aux flottes du monde », et entre autres, deux Français firent du canal par le Nicaragua une étude très approfondie : l'un était Félix Belly, qui dressa son projet sur les lieux mêmes ; l'autre le futur empereur des Français qui avait fait ses calculs au fond de la forteresse de Ham, où il était alors emprisonné.

Quant à l'isthme de Panama, nul ne s'en occupait. « Il n'avait, dit M. Armand Reclus, que sa réputation d'insalubrité terrible. On disait que sous chaque traverse du chemin de fer de Colon à Panama, dort un Chinois mort de la fièvre, et que cette voie sur cadavres était tout ce que méritait cette vallée de l'Amérique centrale. » Ce chemin de fer, l'un des plus utiles du globe, a été commencé en 1850 et terminé cinq ans plus tard. En janvier 1855 le dernier rail était posé, et un premier train franchissait la largeur de l'isthme de Colon, sur l'Atlantique, à Panama, sur le Pacifique. M. A. Reclus affirme que la mortalité qui avait sévi sur les travailleurs pendant le cours de cette longue campagne fut très inférieure aux chiffres que les journaux du temps et la clameur publique en ont donnés ; mais ces bruits, qui faisaient à l'isthme une réputation si effrayante, la Compagnie du chemin de fer se gardait bien de les démentir. Elle leur trouvait l'avantage de décourager les personnes qui auraient eu la velléité d'entreprendre un tracé rival à travers l'Isthme central, sûres qu'elles seraient, en présence des épidémies dont on faisait un si effrayant tableau, de se voir fermer, par pure humanité, les bourses de tous les actionnaires. Quand il fut question pour la première fois, il y a quelques années, d'ouvrir un canal à travers l'isthme de Panama, un des arguments que lui ont opposés non seulement les partisans du canal par le Nicaragua, mais encore des gens persuadés au fond que le tracé par le Panama était techniquement préférable à tout autre, était précisément puisé dans la grande salubrité du Nicaragua et la profonde insalubrité du Panama. À Panama, cependant, il n'y a guère plus de douze kilomètres à creuser dans un marécage en partie drainé par le fleuve Chagres;

tandis qu'au Nicaragua, les cent premiers kilomètres devraient être fouillés au milieu du delta du San-Juan, dont les branches, s'enchevêtrant avec les rivières voisines, forment un lacis bourbeux de 1,000 kilomètres carrés de superficie, dont le sol, à peine plus élevé que la mer, n'assèche jamais pendant la saison d'été; et pour atteindre le lac, le canal devrait s'ouvrir, sur une longueur de 74 kilomètres, dans une vallée aussi détrempée et aussi paludéenne que les terres basses de Chagres.

Chose assez singulière ! Malgré les trois cent soixante ans qui se sont écoulés depuis la découverte de Nunez de Balboa, lorsque le congrès des sciences géographiques s'ouvrit, en 1875, au palais des Tuileries, on n'avait pas encore discuté sérieusement les mérites comparatifs des divers plans pour percer l'isthme américain. Tous ces projets, d'ailleurs, dont quelques-uns avaient été profondément étudiés, ne comportaient que des canaux à montée, bief de partage et descente. Mais le congrès était présidé par M. Ferdinand de Lesseps, et l'intérêt du monde savant se reporta sur le problème du percement de l'Isthme américain. On discuta très sérieusement le choix d'un passage entre les deux mers et une commission internationale fut nommée, avec mission d'étudier le meilleur tracé, d'émettre un avis tant sur les possibilités ou les impossibilités de l'entreprise que sur ses conditions économiques ou financières. Cette commission présidée par le lieutenant de vaisseau Wyse, que sa connaissance approfondie du terrain préparait très bien à une telle tâche, comptait en tout vingt membres parmi lesquels M. Celler, ingénieur en chef des ponts et chaussées, chargé de la surveillance des travaux techniques ; M. Olivier Bixio, fils du secrétaire du gou-

vernement provisoire en 1848 et neveu du célèbre chef d'état-major de Garibaldi pendant la campagne des Mille; M. Giudo Musso, jeune ingénieur italien qui appartenait à l'une des grandes familles de la Péninsule; le docteur C. Viguier et M. Armand Reclus. Elle s'embarquait sur le *Lafayette* le 7 novembre 1876, et après avoir fait successivement escale à la Guadeloupe, à la Martinique, à la Gueyra, à Sabanilla, elle prenait terre quatorze jours plus tard à Colon ou Aspinwal, ville peuplée d'environ 4,000 habitants et située sur la pointe nord-occidentale de la petite île de Manzanilla, formée par un banc de coraux sur lequel des vases et des alluvions sont venus s'entasser. Mais, Colon ne leur offrant aucune ressource, nos voyageurs n'y firent qu'un séjour de très courte durée, et au bout de deux jours, ils prenaient le chemin de fer pour Panama. Quelques heures de route les y conduisaient, et après avoir salué au passage le beau morne de l'Ançon, qui profile ses lignes hardies sur le tableau sombre de la mer et le bleu éclatant du ciel, ils apercevaient devant eux la ville de Panama, étalant ces ruines grandioses auxquelles elle doit de loin l'apparence d'une grande cité.

Panama ne compte pas aujourd'hui plus de 14,000 habitants; mais il n'y a pas un siècle, c'était une des plus belles et des plus riches villes du Nouveau-Monde. Détruite par le boucanier Morgan, elle avait été réédifiée sur une péninsule rocheuse, au pied du morne Ançon, et les fortifications dont le célèbre ingénieur don Alphonse de Villa-Corta l'avait entourée en avaient fait après Carthagène la place la plus forte de toute l'Amérique du Sud. Les galions lui portaient l'or du Pérou, et le passage incessant des aventuriers et des émigrants qui se rendaient au Pacifique en faisaient un lieu d'embarquement comme de débarquement

des plus fréquentés. Mais bientôt les guerres de l'Espagne avec l'Angleterre et surtout sa politique coloniale, aussi égoïste que tracassière, commencèrent pour Panama une décadence dont de nombreux incendies vinrent faire peu à peu une ruine complète. Le dernier de ces incendies a eu lieu, il y a trois ans, et les traces de ces ravages sont encore visibles de tous côtés sous forme de pans de murs, aux brêches béantes et de squelettes de maisons éventrées par le feu. A un moment donné, lors de l'émigration vers les placers californiens et de la construction de la voie ferrée de l'isthme, on put croire au retour de l'ancienne prospérité de cette ville : elle était remplie de voyageurs et des milliers de navires en garnissaient le port. L'ouverture du chemin de fer transcontinental, de San Francisco à New-York, a fait évanouir ces espérances. Panama, cependant, voit s'ouvrir à cette heure de riantes perspectives, car dans un petit nombre d'années, elle sera le débouché du canal interocéanique sur le Grand-Océan.

L'isthme célèbre auquel cette ville a donné son nom, situé par environ 9° de latitude nord et 82° de longitude ouest, est l'un des principaux étranglements de l'immense langue de terre qui réunit les deux Amériques, s'étendant sur une longueur de 2,300 kilomètres depuis l'isthme de Téhuantepec, au Mexique, jusqu'au golfe de Uruba, dans la Nouvelle-Grenade. Il n'a que 55 kilomètres et demi de longueur, du fond de la baie de Limon sur l'Atlantique jusqu'à l'embouchure du Caïmita sur le Pacifique, ou bien 56 1/2 si la distance est mesurée de cette même baie du Limon au point où le Rio-Grande débouche dans le Grand-Océan, et sous le rapport de l'étroitesse, il ne le cède aussi qu'à l'isthme de San-Blas, situé sur

l'Atlantique, plus à l'est et qui n'a que 50 kilomètres de largeur de la baie du même nom à l'embouchure du Bayano. Sous le rapport de la faible altitude des cols, l'isthme de Panama ne vient encore qu'en deuxième ligne; car son plus bas col est celui de la Culebra qui s'abaisse à 80 mètres dans la tranchée du chemin de fer de Colon à Panama, tandis qu'entre le lac de Nicaragua et l'océan Pacifique, le col de Guyascol n'a que 46 mètres au-dessus du niveau moyen des deux mers. Mais sur ce point, par contre, la moindre distance d'un littoral à l'autre, entre San-Juan-del-Norte sur la mer des Antilles et Brita n'est pas inférieure à 291 kilomètres et en outre, la présence du lac de Nicaragua interdit tout espoir d'y creuser un canal à niveau.

De retour en France dans les premiers mois de 1876 MM. Wyse et Reclus n'y séjournaient que six mois et repartaient, le 7 novembre 1877, pour l'isthme central. De leurs précédents compagnons de voyage, ils n'avaient avec eux que M. Puydessac, le secrétaire du chef de l'expédition ; mais M. Louis Verbrugghe les attendait à Panama, ainsi que M. Sosa, que le gouvernement colombien voulait bien mettre une fois encore à leur disposition, et M. de Lacharme devait les rejoindre avec son escouade de travailleurs. L'objet de la nouvelle expédition était d'achever la reconnaissance de l'isthme du Darien occidental ou de San-Blas, que la mission américaine, placée sous les ordres du commandant Silfridge, avait laissé incomplète. MM. Wyse et Reclus acquirent la conviction que sur cet isthme, il suffirait d'une coupure de moins de neuf lieues pour relier le Pacifique à l'autre Océan. Par malheur, l'altitude des montagnes interposées interdisait un canal à ciel ouvert, et il fallait percer un

souterrain long d'une quinzaine de kilomètres, la longueur du tunnel et du Saint-Gothard, avec une largeur et surtout une hauteur bien plus grande pour le facile passage des navires. Nos voyageurs n'en procédèrent pas moins à une exploration minutieuse de l'isthme de San-Blas ; après quoi, ils revinrent à Panama, pour donner la dernière main à leurs travaux topographiques sur l'isthme du même nom. Leur conviction était faite désormais : c'était par Panama que devait se faire le canal interocéanique, et c'est leur tracé, le tracé Wyse et Reclus, que le Congrès de Paris adoptait dans sa séance du 29 mai 1879, et dont l'exécution a déjà commencé, sous la direction de M. F. de Lesseps (1).

(1) Voir *Panama et Darien*, Voyages d'exploration par Armand Reclus (Hachette, Paris, 1881).

IX

LES RUINES DU YUCATAN, DE PALENQUÉ ET DE MITLA

La presqu'île du Yucatan, ainsi que les États limitrophes de Chiapas et de Oaxaca, sont parsemés de ruines. Ces ruines ont été visitées pour la première fois en 1787, par Antonio del Rio ; mais la narration de son voyage, retardée par l'opposition systématique du clergé mexicain, ne vit le jour que trente-cinq ans plus tard. Dupaix fut le second à les visiter : sa relation et les dessins de Castanède qui l'accompagnaient, remis à notre compatriote M. Baradère, ont été publiés en 1836 sous les auspices de M. Guizot et de M. Thiers. Plus tard les travaux de M. de Waldeck, de Stephens, de Catherwood; l'immense collection de lord Kingsborough et les savants travaux de l'abbé Brasseur de Bourbourg ont achevé d'attirer l'attention du monde savant sur les antiques civilisations du plateau de l'Anahuac et du Yucatan avant la conquête espagnole.

En 1863, M. Désiré Charnay se rendait au Yucatan pour visiter à son tour ces ruines fameuses, avec l'ambition, qu'il avoue, de s'efforcer d'y découvrir le secret du peuplement de l'Amérique. Mais, ces monuments, quand il les eut étudiés de près, ne lui livrèrent point ce secret: ils le laissèrent, au contraire, dans une perplexité plus grande que jamais. A Izamal,

par exemple, il avait trouvé dans les bases des pyramides artificielles qui soutenaient les temples des figures gigantesques apparentées avec les sphinx égyptiens. A Chichen-Itza, il semblait que l'Inde védique pût revendiquer les énormes figures d'idoles de la frise du *Palais des Nonnes*, tandis qu'à Uxmal, le *Palais du Gouverneur* offrait d'àdmirables types de femmes grecques. Enfin à Palenqué, dans certains bas-reliefs, des intentions assyriennes étaient visibles, comme les palais funéraires de Mitla reproduisaient parfois l'ordonnance des maisons chinoises. Il parut donc à M. Charnay « que l'histoire et l'origine de ces peuples n'offraient qu'un vaste champ d'hypothèses », et sans vouloir y entrer, il se borna à photographier les monuments qu'il avait vus et à les décrire aussi par la plume. Viollet-le-Duc, notre illustre architecte, joignit un texte à ces dessins et le tout forma un livre fort intéressant (1).

Le voyageur qui débarque à Sisal, bourg de douze cents âmes environ, ne trouve rien de susceptible de l'y retenir longtemps. Il s'empresse de prendre la route de Mérida, autrefois capitale de tout le Yucatan, mais qui partage aujourd'hui cet honneur avec Campêche. Mérida, elle-même, n'est pas une ville fort intéressante, malgré ses nombreuses églises, parmi lesquelles la cathédrale, grand édifice de style jésuite, est la plus remarquable. M. Désiré Charnay y arrivait cependant à la bonne époque, c'est-à-dire pendant la semaine sainte, et il ne voulut pas quitter la ville sans avoir vu les cérémonies religieuses dont on lui avait tant parlé. Elles valent, en effet la peine qu'on y assiste : « Tantôt la foule promenait entre quatre soldats

(1) *Cités et ruines américaines* (1 vol. grand in-8; Gide et Morel, Paris, 1863).

romains, le Christ suivi de la vierge aux sept douleurs et plus loin de sainte Élisabeth munie d'un mouchoir trempé de larmes ; le lendemain, c'était une cène copiée de Léonard de Vinci, un crucifiement d'après Rubens, ou la Sainte-Trinité avec tous ses attributs. Chaque sujet était revêtu de costumes précieux, et la vierge étalait des parures de perles et de diamants d'un grand prix. » Voilà pour le jour ; le soir, les processions recommençaient à parcourir les rues de la ville splendidement illuminée. « Chaque maison, tendue de tapis aux riches couleurs et de rideaux de mousseline brodée, jetait la lumière de milliers de cierges sur le passage des saintes reliques et la foule immense dont chaque individu portait un luminaire ; la masse bigarrée, les senoras aux riches costumes et les vêtements gracieux des métis formaient un tableau extraordinaire et présentaient un spectacle des plus féeriques (1). »

Un trajet d'une douzaine d'heures conduit à Izamal, groupe de ruines qui, par son importance, dénote une population autrefois très considérable. Tous les alentours sont couverts de pyramides artificielles, et deux d'entre elles sont assurément les plus considérables de la péninsule tout entière. Placées au centre du bourg, à un kilomètre l'une de l'autre, elles se composaient d'une pyramide ayant deux cent cinquante mètres de côté sur quinze de hauteur, et servant elle-même de base à une autre pyramide beaucoup plus petite et qui était accolée à la première sur son côté septentrional. Sur celle-ci se dressait le temple, d'où il était bien facile au prêtre de haranguer la foule assemblée à ses pieds sur les vastes plateaux de la première pyramide. Les Espagnols ont détruit le cône tronqué de l'une et construit sur le plateau de

(1) *Cités Américaines*, chap. XI.

l'autre un immense cloître, ainsi que l'église paroissiale d'Izamal. La base d'une autre élévation artificielle contenait aussi des restes de figures gigantesques, dont l'une a été reproduite par Stephens et Catherwood dans leur album lithographique. L'on fit remarquer à M. Charnay une autre figure qui venait d'être exhumée en dérangeant les pierres, éboulées depuis des siècles, qui encombraient le pied de la pyramide. On aperçut alqrs une tête haute de douze pieds et entourée d'ornements bizarres d'un genre cyclopéen : c'étaient de vastes entailles, espèces de modelages en ciment, dont la plume peut difficilement donner une idée, et la tête elle-même était modelée de la même façon. Ainsi, par exemple, dans les têtes, deux énormes cailloux formaient la prunelle des yeux et les sculptures au moyen du ciment modelaient la paupière; c'est par le même procédé que les ailes du nez et les lèvres avaient été obtenues.

Le monument le plus important du groupe de Chichen-Itza est ce qu'on appelle le *Palais des Nonnes*. Considérable dans son ensemble — 75 mètres — sa facade n'a qu'une médiocre étendue ; mais elle est travaillée comme un coffret chinois, et, en somme, c'est un bijou. La porte, que surmonte une inscription, est ornée de clochetons en pierre rappelant la manière japonaise ou chinoise, et la vaste frise qni contourne le palais est composée d'une foule de têtes énormes représentant des idoles et séparées par des panneaux de mosaïque en croix, assez communs dans le Yucatan. Le corps principal de l'édifice, flanqué de deux ailes placées à des distances inégales, s'accote à une pyramide quadrangulaire sur la plate-forme de laquelle s'élève un petit édifice, très soigné et qui est lui-même surmonté d'un autre plus petit, le tout formant un bâ-

timent de trois étages, au premier desquels on accède par un escalier gigantesque, très rapide et formé de quarante-cinq marches.

Le cirque est la seconde curiosité des ruines de Chichen-Itza : les habitants l'appellent l'*Iglésia ;* mais il est évident qu'ils ont pris pour un temple inachevé, ce qui n'est qu'un cirque ou un gymnase. A cet égard, le doute n'est plus possible et l'accord des voyageurs est complet. L'aigle, le serpent, le tigre, le renard, le hibou, c'est-à-dire la force, la sagesse, le courage, la prudence, etc., etc., qu'on y voit représentés de toutes parts, disent assez que jadis les jeunes Indiens venaient dans cette enceinte lutter de vigueur, d'adresse et d'agilité. Le monument se composait autrefois de deux pyramides quadrangulaires et parallèles d'un développement d'environ 110 mètres ; la pyramide de droite contenait deux chambres dont l'une est détruite et qui avait probablement un portique que soutenaient deux énormes colonnes dont les piédestaux existent encore ; l'autre chambre est encore entière. Elle est toute couverte de peintures figurant des guerriers et des prêtres, quelques-uns avec barbe noire, drapés dans de vastes tuniques et la tête couverte de coiffures diverses. Dans le bas et en dehors du monument, se trouve une salle ruinée renfermant des bas-reliefs qui, selon M. Charnay, sont certainement ce qu'il y a de plus curieux à Chichen-Itza. « Toutes les figures sculptées sur les murailles de cette salle ont conservé le type de la race indienne existante. Le crâne est large, aplati à la partie supérieure, sans que pour cela le front soit bombé : il forme avec le nez aquilin une ligne presque droite. L'Indien Yucatèque est un beau type. La forme osseuse du crâne chez lui s'éloigne donc, du tout au tout, de celle des fondateurs de

Palenqué, dont le front fuyant et la tête terminée en pointe se retrouvent encore chez les Indiens de la montagne. Il faut ajouter que le croisement de l'Indien et du blanc donne au Yucatan une race de métis admirable qui ne ressemble en rien aux croisements des autres races indiennes; de plus, le caractère indien se conserve, quelque éloignée que soit la filiation et quelque blanc que soit le produit, de telle sorte que l'observateur peut reconnaître à première vue un métis yucatèque d'autres métis. Ce fait est au moins étrange, et différencie essentiellement la race yucatèque des autres races indiennes du Mexique. »

Une hacienda rarement habitée par son propriétaire; quelques cabanes d'Indiens autour et à deux kiiomètres au sud des ruines qui recouvrent quatre lieues de terrain, voilà Uxmal. La première au nord, en ne tenant compte que des principales, est le *Palais des Nonnes*, assemblage de quatre corps de logis disposés en carré et enceignant une cour de quatre-vingts mètres de côté. La façade nord, qui commande l'édifice et qui semble avoir été la demeure principale du maître, se presse sur une plate-forme haute de quinze pieds. Cette façade, fort délabrée aujourd'hui, présente un développement de cent sept mètres : elle est percée de quatorze ouvertures correspondant à un même nombre de salles de doubles dimensions, ne recevant de jour que par une porte commune merveilleusement ouvragée. La frise elle-même est un ensemble extraordinaire de pavillons où de curieuses images d'idoles superposées ressortent, comme par hasard, de l'arrangement des pierres et rappellent les têtes de Chichen-Itza. L'aile droite offre comme décoration une sorte de trophée, en forme d'éventail, qui part du bas de la frise et va en s'élargissant jusqu'au sommet

du bâtiment, pour se terminer par des têtes de monstres. L'aile gauche devait être la plus belle ; mais elle est presque absolument ruinée : on l'appelle *Casa de la Culebra*, — façade du serpent — nom qui vient d'un immense serpent à sonnettes courant sur toute sa surface dont le corps, se déroulant en entrelacs, va servir de cadre à de nombreux panneaux.

La *Maison du Nain* est un temple placé sur une pyramide artificielle de soixante à quatre-vingts pieds de hauteur situé à environ cent mètres du Palais des Nonnes: il se compose d'un corps d'habitation avec deux salles intérieures et d'une espèce de petite chapelle en contre-bas, le tout admirablement fouillé. Une très curieuse légende, d'un cachet tout indien et que Stephens rapporte, s'attache à cet édifice. Il s'agit d'une vieille femme qui vivait solitairement dans son *Jacal* et qui se désolait fort de n'avoir point d'enfants. Un beau jour, elle s'avisa de prendre un œuf et de l'entourer de chiffons ; un beau matin elle en trouva la coquille brisée, et elle vit, dans le tas de chiffons, une charmante petite créature qui lui tendait les bras. La vieille, ravie, l'appela son fils et en prit toutes sortes de soins, de sorte qu'au bout d'un an, il marchait et parlait comme un homme. Mais, en même temps, il cessait de grandir, ce qui loin de décourager la vieille Indienne la fit s'écrier que le nain serait un grand chef et un grand roi. Elle le lance, à partir de ce moment, dans une série d'aventures qui semblent toutes plus périlleuses pour le nain, et qui tournent néanmoins à son avantage. Il défie le roi à tous les exercices de force : le roi sourit et se borne à lui demander seulement de soulever, comme lui-même, un poids de 75 livres. Le roi le lève et le nain pareillement. Indigné d'avoir été battu par un être si chétif, le

roi déclare au nain que s'il ne bâtit pas, dans une seule nuit, un palais gigantesque il sera mis à mort. Mais, le lendemain, ce palais magique était bâti et le roi, de plus en plus exaspéré, ordonnait à son adversaire de réunir deux faisceaux de *Cogniol*, bois très dur, avec l'un desquels lui, le roi, frapperait l'enfant sur la tête, tandis que l'enfant lui rendrait la pareille. L'épreuve eut lieu en présence des grands de la cour. Le coup du roi s'émoussa sur la tête du nain, et son faisceau tout entier se brisa sans lui faire aucun mal; mais, dès son second coup, au contraire, le nain faisait voler en éclats la tête du roi.

Aussitôt tous les spectateurs acclamèrent les hauts faits du nain et le proclamèrent leur nouveau souverain. La vieille Indienne disparut dès lors; mais dans le village de Mani, à dix-sept lieues de Chitchen-Itza, on trouve un puits profond qui mène à d'immenses souterrains se prolongeant jusqu'à Mérida. Dans ce souterrain, sur le bord d'une rivière et sous l'ombrage d'un grand arbre, une vieille femme se tient, un serpent à son côté. Elle vend de l'eau, par petite quantité; mais elle refuse l'argent qui lui est offert en échange : ce qu'il lui faut, ce que son serpent réclame pour sa nourriture, ce sont des créatures humaines, des petits enfants. Cette vieille femme, c'est la mère du nain.

Mais le morceau capital des ruines d'Uxmal c'est, sans contredit, le *Palais du gouverneur*. De proportions plus harmonieuses et d'ornementation plus sobre, quoiqu'en même temps plus ample que le Palais des Nonnes, la Maison du Nain, la *Carcel* (prison) et *la Casa de las Palomas* (palais des colombes), il se dresse, avec ses trois étages de pyramides superposées, dans une attitude d'isolement majestueux et grandiose. La première de ces pyramides, qui a un développe-

ment à sa base de deux cent vingt mètres, sert, pour ainsi dire, de marchepied à la seconde et celle-ci, de deux cents mètres environ de base sur quinze pieds de hauteur, forme à son tour une immense esplanade avec deux citernes. Elle était pavée autrefois et un autel. au centre, y soutenait un tigre à deux têtes et à deux corps reliés à un ventre commun, figurant une double chimère. Un peu plus avant se dressait une espèce de colonne dite *Pierre du Châtiment*, et qui servait à l'exécution des criminels. La troisième pyramide n'a guère qu'une élévation de dix pieds ; elle sert de plate-forme au palais, dont le corps mesure plus de cent mètres et à l'entrée principale duquel conduit un large escalier. Au-dessus de cette porte, il y a une inscription. Les caractères sont parfaitement visibles et donneraient, si on en possédait la clef, le nom du prince ou du dieu en l'honneur de qui le monument fut élevé. Au-dessous de l'inscription est un buste dont la tête manque et dont les bras sont cassés : ce semble être un buste de femme. Le piédestal offre trois têtes à rebours bien ciselées et d'un type presque grec.

Les ruines de Palenqué sont situées dans l'État de Chiapas, limitrophe de l'Yucatan, et se trouvent à une douzaine de lieues du bourg du même nom, au sein d'épaisses forêts. Cette circonstance a fait qu'elles ont pu échapper à la fureur destructive des conquérants espagnols; mais depuis leur exhumation, s'ils n'ont point à craindre le vandalisme de moines fanatiques ou de soldats brutaux, ils n'en restent pas moins exposés à la destruction méthodique des amateurs. C'est ce qui est arrivé notamment à la fameuse *Pierre de la Croix* que M. Charnay a reproduite dans son ouvrage. Elle avait été arrachée de son emplacement afin d'être transportée au bourg de Palenqué, où elle

devait orner la maison d'une riche veuve. Un acte de l'autorité étant venu s'opposer à ce transport, la pierre demeura abandonnée dans la forêt, et c'est là que M. Charnay eût passé près d'elle, la foulant au pied sans la voir, si son guide n'eût signalé à son attention ce précieux débris. Elle était couverte de mousse, les sculptures avaient entièrement disparu et quand notre compatriote voulut la reproduire, il lui fallut la dresser contre un arbre, la frotter et la laver à la brosse.

La partie reproduite dans son livre formait le centre de la pierre ; elle représente une croix surmontée d'un oiseau fantastique, auquel un personnage debout, admirablement dessiné, offre en présent un enfant étendu sur ses bras. Une inscription composée de cinq caractères se trouve à la hauteur de la tête du personnage, et quatre autres caractères analogues se montrent sur les bas côtés de la croix. Une hideuse figure forme la base du monument. Il appartenait à un des temples de Palenqué, bâtisse oblongue avec trois ouvertures de face et où l'on remarque un autel qui, par sa forme, rappelle l'arche des Hébreux. Outre la salle qui renferme cet autel, le temple en contient deux autres, à droite et à gauche du sanctuaire ; celle de gauche est en communication, par un escalier, avec un souterrain qui s'étend précisément sous l'autel. Il est donc probable que le prêtre, caché dans le caveau dont les fidèles ignoraient l'existence, rendait des oracles que le consultant, comme à Delphes et dans l'antre de Trophonius, prenait pour la voix du dieu lui-même.

Non loin de ce premier temple, on en trouve un autre de même architecture et de même distribution, mais plus petit. Les trois dalles de l'autel sont en place et le bas-relief dont elles sont couvertes est d'un

intérêt particulier. Un masque hideux, à l'expression féroce, en occupe la partie centrale : il repose sur deux sceptres en croix, s'appuyant eux-mêmes sur une estrade, que supportent deux figures humaines accroupies, d'une expression déchirante. A droite et à gauche, deux personnages sont debout. également supportés par deux figures prosternées : ils paraissent offrir à la terrible divinité que le masque représente deux créatures humaines, dont l'une semble être une femme. M. Charnay a raison de dire que ce bas-relief prouve l'existence des sacrifices humains en Amérique, comme une coutume dont l'origine est sans doute fort ancienne et que pratiquaient aussi bien les anciennes populations de l'Anahuac et de l'Isthme Central que celles du Pérou, de la Bolivie et de la Colombie. Mais nous hésiterions à rattacher, comme lui, l'anthropophagie et les sacrifices humains à la même cause, à savoir la prodigieuse fécondité de ces races et le manque d'animaux domestiques. Il est certain que chez certaines races sauvages, l'anthropophagie s'explique très simplement par le besoin qu'elles éprouvent d'une nourriture animale qu'elles ne trouvent pas sous une autre forme. Mais, ailleurs, cette explication ne vaut rien, et d'une façon générale, il faut chercher la cause des sacrifices humains dans l'aberration du sentiment religieux et la dureté des anciens dieux, comme aussi des anciens peuples. Il faut convenir, cependant, qu'au Mexique on n'immolait pas des victimes humaines pour complaire seulement à l'humeur farouche du Dieu de la guerre : on avait soin de faire sacrifier les prisonniers de guerre par les prêtres et de les offrir aux dieux ; mais auparavant, on les avait engraissés comme animaux de boucherie. Avec son couteau d'obsidienne, le prêtre ouvrait céré-

monieusement la poitrine de la victime et lui arrachait le cœur, qui était réservé à l'idole. Mais le propriétaire du captif emportait le reste de son cadavre pour s'en repaître chez lui, et nous savons par Bernal Diaz, l'un des chroniqueurs de la conquête, que dans tous les villages, il existait de grosses cages en bois, où l'on enfermait pour les engraisser des hommes, des femmes et des enfants.

Le *Grand Palais* de Palenqué reposait sur une pyramide oblongue, aujourd'hui complètement ruinée, mais qui pouvait bien avoir quinze pieds de hauteur et cent mètres de face sur soixante-dix de côté. Il se compose de quatre galeries parallèles, bordées de bâtiments au sud et à l'ouest, galeries enfermant deux cours. La galerie extérieure devait entourer le palais tout entier, et les restes de piliers qui existent le donnent fortement à croire. Il y en a huit encore debout, chacun haut de huit pieds et possédant un bas-relief richement encadré. Le sujet de ces bas-reliefs représente généralement de un à trois personages : l'un, qui est un monarque, un prêtre ou un guerrier, dans l'attitude du commandement et la tête couverte d'une parure de plumes, de lauriers ou d'ornements bizarres ; les deux autres prosternés dans une attitude suppliante. Le même tigre, à deux têtes, qu'on voit sur l'autel au milieu de la vaste esplanade du palais d'Uxmal se retrouve ici dans le bas-relief ovale qui est incrusté à l'intérieur d'un appartement : il supporte une femme, une déesse peut-être, à laquelle un personnage agenouillé fait mine d'offrir un diadème rehaussé d'une grande aigrette de plumes. Une tour carrée de deux étages s'élève dans une petite cour, au sud de la quatrième galerie. Percée de quatre fenêtres à chaque étage, elle domine l'ensemble du

palais, et offre un coup d'œil des plus pittoresques. Des arbres énormes ont poussé dans l'intérieur du second étage, et leurs racines, ayant percé les murailles, enceignent la tour comme les cerceaux d'une cuve immense.

Les ruines de Palenqué communiquent à l'esprit l'idée d'une très haute antiquité, d'une antiquité supérieure à celle des ruines d'Isamal, de Chichen-Itza et d'Uxmal. Seulement, M. Charnay, qui n'hésite point à reconnaître dans les ruines du Yucatan la trace d'anciennes villes, ne pense point que Palenqué ait jamais été un grand centre de population agglomérée. Le *Grand Palais* entouré de ses temples ne représente à ses yeux qu'un centre religieux, plus considérable sans doute, mais semblable à cette multitude de temples fort éloignés les uns des autres qui s'étendent sur une ligne de quatre-vingts lieues en partant de Palenqué jusqu'à Comitan, sur la frontière de Guatemale et passent par Vocingo. Cela indique une même civilisation, théocratique essentiellement, chez tous les anciens peuples de cette zone, et c'est tout. Quand on parcourt aujourd'hui la montagne et qu'on est familier avec les coutumes des Indiens, on se convainc facilement qu'ils ont conservé fidèlement leur vieille façon de vivre, et qu'ils se tiennent dans les solitudes de la forêt, isolés de l'église catholique, comme autrefois du temple païen. Aux jours de fête, ils s'empressent d'accourir au village et d'y accomplir leurs devoirs religieux, puis ils s'en retournent à leur *Jacal* dans les bois. C'est ainsi qu'un village indien qui, en apparence, ne paraît consister qu'en une église entourée de quelques huttes, comprend parfois en réalité plusieurs milliers d'habitants.

Si traversant l'État de Chiapas et se dirigeant vers

l'ouest, on abandonne les montagnes du Yucatan, on se trouve dans un autre massif montagneux : c'est l'Etat d'Oaxaca, dans le centre duquel se trouvent les ruines de l'ancienne Mitla, non loin de la ville moderne d'Oaxaca. Au temps de la conquête, les monuments de Mitla occupaient un emplacement immense, et aujourd'hui encore ils offrent un ensemble de huit grands palais, dont quatre debout et de trois teocallis ruinés. Le grand palais, dont l'ensemble est encore entier et dont la toiture seule est absente, le grand palais se compose d'une immense bâtisse en forme de *Tau* dont la facade principale, orientée au sud, est le morceau le plus considérable, le plus beau et le mieux conservé de tous les monuments de Mitla. Elle a quarante mètres de face et enveloppe une pièce de même étendue, dont six colonnes monolithes supportaient la couverture. Les quatre palais en ruines sont à moitié rasés et enterrés ; mais leurs énormes assises et leurs blocs immenses indiquent une importance architecturale plus grande peut-être que celle des palais encore debout. Les Indiens se sont emparés de ces ruines, et y ont installé leurs demeures. Aussi bien, leur superstition est-elle une menace perpétuelle pour ce qui reste de ces précieux débris ; ils sont persuadés que les petites pierres taillées en brique qui forment les mosaïques des palais de Mitla, entre leurs mains se changent en or, et on les voit accourir par bandes des plus lointains villages et se les approprier.

De Palenqué, M. Charnay se dirigea sur San Christobal, l'ancienne capitale de l'État de Chiapas, en passant par les villages de San Pedro et de Tumbala, ce qui lui donna l'occasion de faire sur les mœurs des Indiens des remarques très curieuses. Les villages indiens se ressemblent tous, et celui de Tumbala n'a rien qui le

distingue des autres. Élevé sur l'un des points culminants de la *Sierra Madre*, du haut de ses rochers, l'œil domine un vaste horizon de forêts. Deux cents cabanes composent le village proprement dit; mais la plupart des habitants, au nombre de 10 ou 12,000, vivent dans les bois et ne viennent que rarement à Tumbala. « Souvent je suis trois mois sans revoir quelques-uns de mes *administrés*, » disait à M. Charnay le curé de l'endroit. Et ce n'est pas « mes administrés » que le *Padre* eût dû dire : c'eût été « mes *sujets* », car le curé d'un village indien y est non seulement prêtre, mais roi et maître absolu. C'est lui qui récompense ou qui punit, et ses châtiments, qui consistent en un emprisonnement de quelques jours, ou bien en une infliction de coups de fouet en nombre variant de douze à cent cinquante; ses châtiments sont toujours acceptés sans murmure. Aux yeux de ces gens primitifs, la punition efface, d'ailleurs, complètement la faute, dont il ne reste plus trace après son application. Il arrive souvent qu'un coupable, jugeant la faute au-dessus de la correction qu'elle lui attire, réclame pour sa satisfaction un supplément de peine, et d'aucuns demandent parfois de recevoir tant de coups de fouet pour une faute à venir.

M. Charnay, pendant son séjour à Tumbala, fut témoin d'une scène bien curieuse « Je vis », dit-il, « une mère demander justice contre son fils qui lui avait manqué de respect, affirmait-elle. » Le fils, grand gaillard de vingt-cinq ans, la suivait en riant; tous deux étaient ivres. Le curé fit à la mère quelques remontrances; elle ne voulut rien entendre, elle criait justice et réclamait douze coups de fouet; c'était son chiffre, elle n'en voulait pas démordre. Le grand garçon riait toujours. « — Baste », dit-il au curé, « *senor padre*, donnez-les moi; ça ne les vaut pas, je le

« sais bien, mais c'est ma mère et ça lui fera plaisir. » Il reçut les douze coups, faiblement appliqués à la vérité, puis mère et fils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et durent aller boire en l'honneur d'une si belle réconciliation. Deux frères, dans un autre cas, préférèrent douze coups de fouet au déplaisir de se réconcilier. »

San Christobal, peuplé d'environ 15,000 habitants, dresse ses maisons sur un plateau élevé d'environ 2,300 mètres au-dessus de la mer. M. Charnay y rencontra un Français issu de famille américaine, don Carlos Bordwin, qui exerçait la médecine dans la ville. Homme aimable, intelligent et savant, don Carlos avait lui aussi visité les ruines de Palenqué et entretint son hôte, qu'il engageait à les visiter, des édifices anciens et des pyramides artificielles, d'une hauteur prodigieuse, qui se trouvaient dans le voisinage d'Oocingo et de Comitan. Il affirmait que ces pyramides pouvaient bien être hautes de 800 pieds; qu'elles avaient été affectées à la sépulture des grands et des chefs; qu'elles étaient, en un mot, d'immenses ossuaires. Chacune de ces pyramides ajoutait, don Carlos, était percée d'une multitude de puits profonds, hermétiquement fermés par des dalles cimentées; dans chacun de ces puits, se trouvait un squelette ayant entre ses jambes des urnes en terre cuite, rouge et d'une finesse extrême. Ces poteries, ornées de figures et de dessins de couleur noire, rappelaient la forme des vases étrusques (1).

(1) Les circonstances ne permirent point alors à M. Charnay de faire cette excursion. L'a-t-il accomplie dans son nouveau voyage au Yucatan, entrepris dans les premiers mois de l'an dernier et qui dure encore? Nous le saurons bientôt, car aux dernières nouvelles, M. Charnay était à Mexico, où il classait ses collections et s'apprêtait à effectuer son retour. Dans le cours de sa nouvelle exploration,

L'isthme de Tehuantepec sépare l'Amérique centrale du Mexique. Tandis que M. de Lesseps s'apprête à couper l'isthme de Panama, le capitaine Eads propose de transporter les vaisseaux, tout chargés, d'un océan à l'autre sur des trucks gigantesques qui rouleraient eux-mêmes sur des rails parcourant l'isthme de Tehuantepec. Nous ne savons pas ce qu'il adviendra de ce projet; mais, dès à présent, une compagnie américaine a commencé la construction à travers ce même isthme, d'un chemin de fer ordinaire. L'idée d'une communication à ouvrir entre le Pacifique et l'Atlantique n'est pas, d'ailleurs, nouvelle : elle remonte presque à l'époque du premier débarquement des Espagnols dans le Nouveau-Monde et Cortez, quand il fit la conquête du Mexique, en conçut formellement le projet. Au temps de la conquête, l'isthme de Tehuantepec, situé entre le 16e et le 18e degrés de latitude et le plus septentrional de tous, se recommandait aux yeux du conquérant du Mexique, par son voisinage des deux ports principaux de la Nouvelle-Espagne, la Vera-Cruz à l'est et Acapulco à l'ouest, que la nature a séparés par un massif de 2,000 mètres de hau-

il a revu Chichen-Itza, Mitla, Palenqué, Uxmal, et a découvert plusieurs nouveaux amas de ruines. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que parti très convaincu de la haute, très haute antiquité, de ces monuments, il en revient non moins persuadé de leur jeunesse au moins relative. Dans son nouveau système, les ruines de la péninsule Yucatanèque seraient postérieures à la conquête espagnole. La thèse *a priori* peut paraître très invraisemblable et elle ébranlerait du tout au tout l'archéologie américaine, telle que l'ont successivement édifiée Humboldt, Haven, Squiers, Hubert Bancroft, Baldwin, Short, Brasseur de Bourbourg et tant d'autres. M. Charnay s'attaque ainsi à forte partie, et il est sage de réserver son jugement définitif jusqu'au moment, d'ailleurs prochain, où il pourra fournir ses preuves.

teur moyenne et de 100 lieues de largeur à vol d'oiseau. On comprend tout l'intérêt que présentait une coupure qui devait supprimer un pareil obstacle et prolongeait la côte orientale du Mexique, sans interruption, jusqu'à la *terra ignota* de la Californie, confondue par Cortez avec le continent de l'Asie. Ce projet, toutefois, malgré la passion que Cortez y apportait, ne fut pas mis en exécution. On se contenta d'utiliser le Goatzalcoalcos pour transporter de Vera-Cruz au port de Tehuantepec les matériaux nécessaires à la construction des navires qui devaient reconnaître la côte du Pacifique; et c'est ainsi que Cortez lui-même put s'embarquer pour la Californie sur des vaisseaux construits à l'embouchure du Chimalapa, probablement avec les bois de la forêt de Tarifa.

Il faut maintenant franchir l'intervalle de deux siècles et demi pour retrouver ce projet à l'étude. On s'aperçut, en 1771, que plusieurs canons de bronze du fort de Saint-Jean d'Ulloa, situé à l'entrée du port de la Vera-Cruz, avaient été fondus à Manille, capitale des Philippines. Vérification faite sur d'anciens registres et confirmée d'ailleurs par la tradition locale, il fut reconnu que ces canons avaient traversé l'isthme par la voie du Chicapel et du Goatzalcoalcos, et le vice-roi d'alors, Bucuarelli, chargea des ingénieurs d'étudier le parcours de la coupure de l'isthme. Quelques années plus tard, sous la vice-royauté de Rivelagedo, de nouvelles investigations eurent lieu, et en 1825 enfin, lorsque le Mexique se fut érigé en État indépendant, le gouvernement mexicain confia au général du génie Don Juan Orbegoso le soin de trancher la question par une étude approfondie et définitive du terrain. Cette étude fit abandonner l'idée d'un canal, mais on songea bientôt à une grande route qui, traversant l'isthme,

réunirait les deux Océans et en 1840, le général Santa-Anna, président du Mexique, concéda cette ligne à Don Jose de Garay, citoyen de la République. Mais Garay n'avait point d'argent, et en 1848, ne pouvant former une compagnie, il transféra sa concession à MM. Manning et Mac-Intosh, sujets britanniques. Ces derniers, aussi dépourvus de moyens pécuniaires que Don José, la retrocédèrent à un nommé Peter Hargous. Mais, en 1851, le Congrès mexicain déclara nulles toutes les conventions passées jusqu'alors et, à travers de nombreuses péripéties que nous croyons inutile de rappeler ici, l'affaire se traîna sans solution jusqu'au mois de juin 1879, où le congrès autorisa une compagnie, formée dans le Massachusetts et dirigée par M. Édouard Learned, citoyen de cet État, à entreprendre la construction d'une voie ferrée à travers l'isthme.

X

L'ILE DE CUBA. — SA SITUATION ÉCONOMIQUE ET MORALE (1)

« Il y a une vingtaine d'années, l'île de Cuba était encore une colonie précieuse pour sa métropole : elle ne versait point d'argent, il est vrai, au trésor espagnol ; mais elle suffisait à ses propres dépenses, et elle aidait de ses deniers les entreprises transatlantiques. Aujourd'hui la situation a bien changé : Cuba, au lieu d'en fournir, sollicite des subsides, et loin de venir en Espagne par la voie que leur avaient ouverte les Cortez et les Pizarre, l'or et l'argent sont sollicités de suivre la route contraire. »

C'est par ces paroles que se termine une longue et très intéressante lettre sur la situation de la *Reine des Antilles*, que le *Times* recevait dans le temps d'un correspondant, et ce correspondant était d'avis que si cet état de choses devait se prolonger, l'Espagne n'aurait d'autre alternative que de se défaire à tout prix de sa colonie, ou bien si elle se décidait, par amour-propre national, à la conserver, de renoncer à en tirer aucun bénéfice

(1) Quoique Cuba ne soit pas un *État* dans le sens littéral du mot, cette colonie espagnole, par son importance économique, par l'intelligente activité commerciale de sa population, nous a paru tout à fait digne de compléter notre étude sur l'Amérique Latine.

pécuniaire, en même temps qu'elle devrait prendre le parti de la régir par des moyens compatibles avec les éternels principes de la justice et les règles d'une saine politique commerciale. Il estimait que ce n'est point assez qu'elle eût, tardivement d'ailleurs, puisque cette mesure date de cinq ou six ans seulement, appelé les colons de Cuba et de Porto-Rico à se faire représenter au sein des Cortès qui siègent à Madrid. La paix que le général Martinez Campos a enfin rendue à l'île, après une lutte aussi opiniâtre que ruineuse, cette paix lui semblait d'une nature bien précaire; il était persuadé qu'elle demeurait à la merci du premier aventurier venu, aussi longtemps que l'Espagne ne se serait pas résolue à trancher la question de l'esclavage, comme à émanciper le commerce de sa colonie de la fiscalité inintelligente qui le dévore et de l'odieux système prohibitif qui le garotte.

Tant que l'Espagne demeura maîtresse du Mexique, de la Bolivie, du Pérou et de l'immense bassin de la Plata, Cuba, à vrai dire, n'attira point son attention particulière; elle ne commença à s'en occuper sérieusement et à en sentir tout le prix qu'après que d'heureux soulèvements lui eurent arraché, l'un après l'autre, les plus beaux fleurons du diadème colonial dont les Ferdinand et les Charles-Quint lui avaient ceint la tête. Cette île se trouva être alors le centre de ce qui subsistait de l'ancien empire transatlantique de l'Espagne, et le lustre comme l'importance qu'elle tira de cette circonstance la réconcilièrent, jusqu'à un certain point, avec les procédés tour à tour tyranniques et spoliateurs du gouvernement métropolitain. Cuba devint en même temps une des dernières forteresses de l'esclavage croulant de toutes parts, et les

énormes richesses qu'elle tirait d'un sol fertile et cultivé à très bon marché lui firent même contracter une sorte de reconnaissance envers la métropole, qui lui garantissait la paisible jouissance de tout ce bien-être. Elle faisait chaque année une récolte de sucre, évaluée à 500,000,000 de francs, dont elle vendait les trois quarts aux États du Sud de l'Union américaine, tandis qu'elle fournissait aux planteurs de ces États assez de nègres pour les mettre à même de maintenir, d'étendre même *leur institution particulière*, malgré les violentes répulsions et les attaques incessantes dont elle était l'objet de la part des abolitionnistes des États du Nord. A un certain moment et grâce à cette complicité de Cuba et des États-Unis sur la question de l'esclavage, les choses prirent même cette tournure que l'annexion de l'île à la grande République fut considérée comme probable.

Mais la guerre civile éclata entre les États du Nord et ceux du Sud. Les esclavagistes furent vaincus, l'esclavage aboli dans l'Union, et la fin de la lutte laissa Cuba dans une position fausse tant vis-à-vis des États-Unis que de sa propre métropole.

Ces faits furent bientôt suivis de l'avènement en Espagne du parti démocratique, et ce parti résolut de ne point abandonner l'île, mais en même temps de n'y plus tolérer l'esclavage. En 1872, la loi dite Moret pourvut à son extinction graduelle, en disposant que tous les enfants d'esclaves naîtraient libres eux-mêmes, et bien qu'en Espagne même, les lois soient si faciles à éluder, celle-ci paraît avoir été assez bien observée dans la colonie et y avoir déjà produit de fort heureux effets. L'affranchissement immédiat des noirs cubains n'a pas cessé toutefois d'être le désidératum des philanthropes espagnols, et à l'appui de leur

demande, ils invoquent le double précédent de Porto-Rico et de la colonie anglaise de la Barbade. Mais les colons de Cuba affirment qu'une telle mesure serait leur ruine absolue : à Porto-Rico et à la Barbade, disent-ils, la population était si dense et le sol si bien occupé que les nouveaux affranchis durent se résigner à continuer leur travail, si mieux ils n'aimaient mourir de faim ; tandis qu'à Cuba, on verrait se reproduire la même chose qu'à la Jamaïque, c'est-à-dire la désertion en masse des ateliers, parce que dans l'une comme dans l'autre de ces îles, il y a de vastes terrains vagues, où le noir peut s'installer à son aise et ne travailler que pour la satisfaction de ses besoins très bornés.

La question du travail libre est, on le sait, très embarrassante sous les tropiques. Essayée à diverses reprises, l'immigration blanche y a toujours échoué plus ou moins complètement, et toujours par la même raison : c'est que le climat, s'il n'est pas absolument malsain, est trop contraire aux habitudes physiques de l'Européen et l'énerve. Quant aux coolies qu'on fait venir de l'Inde et de la Chine, outre que la location de leurs services est très chère, ils ne montrent pas, en général, un goût très vif pour les travaux des champs auxquels ils préfèrent le séjour des villes. Jamais ils n'immigrent, d'ailleurs, sans une arrière-pensée de retour au pays natal ; ils ne se fixent pas dans leur résidence temporaire et n'y font pas souche. Le régime auquel on les a soumis, partout où ils ont été introduits, au Chili et au Pérou comme dans les îles à sucre du golfe du Mexique ou de l'archipel indien, ce régime a, enfin, aux yeux de l'humanité, le grave tort de rappeler les moyens disciplinaires de l'esclavage lui-même. Le nègre, au contraire, vit et

prospère, aussi bien dans les pays intertropicaux que dans son Afrique natale, et c'est la grande raison que les inventeurs de l'esclavage colonial mirent en avant pour se livrer à cet infâme trafic d'hommes qui, dans l'espace d'un siècle et demi environ, n'est pas allé chercher sur les côtes de l'Afrique moins de 10 à 12,000,000 d'hommes voués d'avance à la mort ou à la plus âpre des servitudes. Mais le nègre créole, une fois affranchi, n'a pas fait montre d'un grand empressement à reprendre en travailleur libre cette besogne des champs, qu'il accomplit si longtemps, comme une sorte de bête de somme humaine, sous le fouet du commandeur et la menace des fers. Il lui plaît davantage d'exercer dans les villes quelque petit métier ou d'habiter à la campagne un *ajoupa*, entouré de quelques bouquets de bananiers et de quelques lambeaux de terre qui portent des ignames, du manioc, des patates, des choux caraïbes. Il est difficile de prévoir si l'avenir dissipera ou non ces répugnances, et l'on conçoit très bien que dans ces conditions, un écrivain qui à son rare mérite d'observateur et de peintre, joint une connaissance profonde des choses coloniales, ait donné aux planteurs des Antilles le conseil de recruter désormais leurs ateliers à l'aide des anciens esclaves de l'Oman ou de la côte du Zanguebar.

C'est à l'occasion de la Guyane hollandaise, qu'il visitait, que M. Gifford Palgrave a indiqué cette solution. Elle était la seule, selon lui, qui pût assurer à cet établissement si intéressant et en somme prospère, quoiqu'il souffre lui aussi de la rareté et de la cherté de la main-d'œuvre, un afflux de travail non seulement immédiat, mais permanent. Qu'ils arrivassent même en grand nombre, la colonie aurait de quoi les

occuper, et la sécurité des colons ne courrait pas le moindre risque, « car il faut tout espérer, tout attendre » des efforts combinés du système hollandais et de cette » admirable discipline des frères Moraves, qui a fait » de l'indigène africain le créole de Surinam et changé » le cannibale du Gabon en paysan de Munnieken- » dam (1). » Cependant, les Espagnols sont loin d'être d'aussi excellents colonisateurs que les Hollandais, et à Cuba il n'y a point de frères Moraves, de telle sorte que le moyen recommandé par M. Palgrave, si bon qu'il pût être à Surinam, serait peut-être impraticable ou dangereux à la Havane. Quoi qu'il en soit, il y a là une question pendante, et une question qui s'envenime à mesure qu'elle vieillit. Les esclaves s'impatientent des longs délais apportés à leur émancipation définitive et, d'autre part, un grand nombre de planteurs cubains, qui ne comptent pas parmi les moins opulents de l'île, se sont proclamés, depuis d'assez longues années déjà, les énergiques partisans de cette mesure. Ils n'avaient point attendu la révolution qui éclata en 1868 dans la métropole, pour manifester des velléités d'indépendance coloniale, et un an plus tard, ils s'insurgeaient effectivement.

Dans cette grosse affaire de l'esclavage, l'Espagne n'est pas d'ailleurs complètement libre de n'en agir qu'à sa guise, sans aucun égard pour les intentions avérées des puissances signataires du protocole du 8 février 1815 et de la résolution du 28 novembre 1822, prise par la conférence de Vérone. Par un traité particulier passé en 1817 avec la Grande-Bretagne, elle s'était même engagée à supprimer entièrement la traite dans toutes ses possessions d'outre-mer, sous le

(1) *Dutch Guiana*, chap. VII.

délai de quatre années et moyennant une indemnité de 400,000 liv. st. (10,000,000 de francs), que lui verserait le Trésor britannique. Cet argent, l'Espagne l'a reçu; néanmoins, ainsi que lord Shelborne le constatait, dans la séance du 21 juillet 1880 de la Chambre des Lords, elle a fait complètement litière de ses propres engagements. Des *Rapports* soumis de temps à autre au Parlement anglais, il ressort, en effet, que de l'année 1822 à l'année 1842, il n'y a pas eu moins de 200,621 esclaves introduits à Cuba par des navires faisant voile des ports espagnols ou bien y rentrant. Avec le temps, ce trafic loin de diminuer, n'alla qu'en croissant, et dans l'espace de cinq années, c'est-à-dire de 1858 à 1862, il jeta dans l'île 100,000 nouveaux esclaves. En somme, on ne peut calculer à moins de 500,000 esclaves, le chiffre de cette contrebande dans le cours des quarante-deux ans qui se placent entre 1820 et 1862. Aussi, dans sa dépêche du 23 mars 1876, le consul général Crawford, estimant à 400,000 le nombre total des esclaves cubains seize ans plus tôt, et sachant que l'excès des morts sur les naissances parmi eux était de 8 0/0 par an, le consul Crawford arrivait-il à cette conclusion que tous les Africains de l'île, âgés de moins de 55 ans, devaient avoir été importés d'une façon clandestine et auraient eu le droit conséquemment de réclamer leur liberté immédiate.

Ce même traité de 1817, dont il était question tout à l'heure, obligeait l'Espagne à mettre en pleine liberté ceux des Africains que ses croiseurs rencontreraient sur des navires négriers et à leur assurer, s'ils demeuraient à Cuba, le meilleur traitement possible. Lord Shelborne, fort de la relation de témoins oculaires, va nous dire si elle a mieux rempli cet autre engagement

que le premier. « L'*emancipado* », écrivait M. Crawford à la date du 28 août 1863, « l'*emancipado* est le plus misérable des hommes : ce n'est toujours, plus ou moins, qu'un esclave du gouvernement, condamné à mener une vie de souffrances sans espoir, car il passe incessamment d'un maître à l'autre, selon le caprice des autorités, et il est soumis au travail le plus dur, comme à la plus dure discipline, qui échoit à l'esclave, sans garder même la possibilité et l'espoir qui restent à celui-ci de son émancipation ou de son rachat éventuels. » Ces pauvres créatures, ajoutait M. Crawford, étaient sujettes à toutes sortes de mauvais traitements : on les volait de leurs gages, et on leur infligeait toutes sortes de châtiments. On les vendait ou, pour mieux dire, on les transférait de main en main, à un prix qui variait de 170 à 204 dollars (850 à 1,022 francs), et on allait parfois jusqu'à les substituer à un esclave disparu ou mort.

Le noble orateur n'a fait aucune allusion au sort de l'esclave lui-même. Il lui eût été facile, s'il l'avait voulu, de tracer de la condition de celui-ci un tableau bien fait pour apitoyer son auditoire et faire une fois de plus justice de ces misérables peintures de la vie, en quelque sorte idyllique, du noir sur les plantations des Antilles et des États du Sud de l'Union Américaine qui se pressaient, il y a trente ou quarante ans, sous la plume des avocats plus ou moins désintéressés de l'esclavage. Un de ses compatriotes, le capitaine Trench Townshend lui en aurait fourni les éléments. Se trouvant à Cuba, en 1874, il obtint la permission de visiter une habitation, et voici ce qu'il raconte : « Au dehors du moulin à broyer les cannes, nous vîmes une cinquantaine ou une soixantaine de

négrillons des deux sexes, âgés de 10 à 12 ans, dont l'occupation était d'empiler les cannes sur l'élévateur qui les transmettait lui-même à l'appareil de broyage. Ces pauvres petits jetaient d'incessants regards sur un nègre qui tenait en main un formidable fouet en peau de vache, qu'il faisait tomber sur leurs épaules nues à leur moindre mine de se reposer ou de grignoter un bout de canne. Du moulin, nous allâmes visiter les cases des nègres ; elles formaient une sorte de carré fermé par deux solides portes en fer. Comme nous les franchissions, deux énormes molosses, enchaînés de chaque côté, vinrent flairer nos mollets de l'air le plus suspect ; mais, habitués à ne courir sus qu'aux nègres seuls, ils ne nous firent aucun mal. Nous pénétrâmes dans une case et nous nous trouvâmes dans une des plus affreuses tanières qui se puissent imaginer : des murailles noires de saleté, un plancher raboteux d'argile, voilà le corps de ces demeures ; une table, un banc, un bois de lit, voilà leur seul mobilier. Sur ce bois de lit pendaient quelques loques, qui avaient été jadis une couverture, et la vermine grouillait partout. »

Le capitaine Townshend ne cache pas qu'il était venu à Cuba avec des préventions plutôt favorables que défavorables à l'esclavage ; mais ce qu'il en vit alors l'en dégoûta sous sa forme même la plus douce. « Il est très facile » conclut-il, « d'écrire au coin de son confortable foyer domestique, que l'esclave est en bonne santé, bien nourri et mieux traité en tout qu'il ne le serait à l'état libre. Mais ceux qui parlent ainsi, et ils ne laissent pas d'être nombreux, ne sont point allés à Cuba : ils n'ont pas vu la figure bestiale d'un esclave et son maintien sordide. Ils ne se sont pas

promenés dans les rues de la Havane, et n'y ont pas compté les nègres blessés ou estropiés, moitié mourants de faim ou épuisés avant l'âge, qu'on y rencontre presque à chaque pas (1). »

(1) *Wild Life in Florida and a visit to Cuba* (Promenades à l'aventure en Floride et une visite à Cuba). Londres, 1875.

I

« Le voyageur qui visite Cuba apprend de beaucoup de personnes que l'insurrection dont l'île a été le théâtre pendant dix longues années, et dont les ruines qu'elle a causées ne sont encore que trop visibles, aurait pû être domptée dans un laps de temps bien plus court si les généraux chargés de cette besogne n'avaient préféré traîner les choses en longueur et n'avaient même fait de leur mieux pour l'entretenir. »

C'est ce qu'écrivait, il y a quelques mois, au journal américain *the Nation*, un correspondant anonyme, sous la rubrique de « la Havane ». Il avoue que cette façon de voir lui paraît empreinte de quelque exagération et qu'elle ne peut être reçue sans un correctif, *sine grano salis*. Mais on lui a si souvent répété, sur les lieux mêmes, que le général Dulce pactisait avec l'insurrection parce qu'il subissait l'influence de sa femme qui était une Cubaine; que le général Rodas se montrait mou et inactif; que Pieltain intriguait en sous-main en faveur de la République cubaine; que Concha aimait beaucoup ses aises et plus encore l'argent, qu'il a fini par croire que tous ces bruits reposaient sur quelque fondement, et qu'il était temps, grand temps, que le général Jovellar et le maréchal Martinez Campos intervinssent enfin pour terminer une lutte qui s'éternisait

et, pour une cause ou une autre, semblait, comme l'ancien phénix, renaître de ses cendres mêmes.

A vrai dire, la pacification de l'île n'était point, tant s'en faut, une œuvre commode. Les Cubains avaient été poussés à la révolte par une série de méfaits moraux ou économiques de leur métropole, et les exactions de plusieurs des gouverneurs de l'île étaient bien faites pour les exaspérer. Il fut un temps, en effet, où les capitaines-généraux, les gouverneurs civils, tous les fonctionnaires envoyés à Cuba ne semblaient avoir d'autre mission que de spolier la colonie et de la piller pour le plus grand bénéfice de la mère-patrie et le leur surtout. Quand la patience des *Cubanos* fut enfin à bout et qu'ils prirent les armes pour redresser de longs griefs, ils trouvèrent pour se mettre à leur tête, dans cette lutte à outrance, plusieurs hommes héroïques, tels par exemple que Modesto Diaz, le général Gomès, le général Vicente, le général de cavalerie Ignacio Agramonte, sans parler de Carlos-Manuel Cespedès, qui fut l'âme de l'insurrection et qui périt en 1875, misérablement trahi par un nègre, son domestique de confiance. La nature du pays favorisait aussi les insurgés. L'île n'est point grande, et la fréquence des communications avec la métropole a été singulièrement facilitée de nos jours par la navigation à vapeur. Aussi les Espagnols se ravitaillaient-ils facilement, tandis que les insurgés ne pouvaient attendre du dehors que peu d'assistance, et de fait, ils ne purent s'emparer d'aucune ville de quelque importance. Mais, d'une autre part, Cuba n'a point de voies ferrées ou du moins n'en a que des tronçons isolés les uns des autres et qui ne répondent à aucune combinaison stratégique. Il était donc difficile d'opérer contre les insurgés d'une façon suivie, régulière, et quand ils se

voyaient serrés de trop près, il leur restait toujours la ressource de se jeter dans la *Manigua* (savane), moitié marais, moitié forêt, qui couvre encore, comme au temps de Colomb, une bonne partie de l'île : la Manigua, très pittoresque à voir avec ses massifs de lauriers-roses et de cyprès, ses bosquets de palmiers aux verdoyantes aigrettes de verdure, mais où le voyageur ne peut se frayer un chemin, à travers les épines des cactus et les entrelacements de la vigne sauvage, qu'avec le *machete* toujours à la main.

Jusqu'au dernier moment, ils n'avaient pas perdu tout espoir d'obtenir pacifiquement des réformes ; une ordonnance royale, rendue en 1865, sembla même exaucer enfin leurs vœux et satisfaire à leurs justes doléances. Cette ordonnance avait institué un comité d'enquête composé de vingt-deux commissaires élus par les Cubains et de vingt-deux autres choisis par la Couronne, avec un nombre indéterminé de fonctionnaires, et elle l'avait chargé d'étudier la question de Cuba et des Antilles. Le comité se réunit à Madrid ; les députés cubains se rendirent dans cette ville, et firent au gouvernement espagnol les propositions suivantes : substitution d'un impôt sur le revenu aux droits de douane et abolition progressive de l'esclavage. « Mais qu'arriva t-il alors ? dit M. Hippolyte Piron. » On osa se servir contre eux des réformes mêmes qu'ils avaient demandées. Les tarifs reçurent de légères modifications et l'impôt sur le revenu fut adopté ; mais on prit soin de l'élever à 10 pour 100, de manière à obtenir au moins le double des contributions supprimées, puis on affirma que le nouveau système était l'œuvre des commissaires cubains. Ceux-ci indignés protestèrent vivement, mais en vain, et ils durent retourner dans leur pays profondément blessés

et désespérés. Dès ce jour l'insurrection se préparait dans les esprits (1). »

Elle éclata bientôt dans les faits et, au signal de don Carlos Manuel Cespedès, quelques centaines de Cubains se soulevèrent. Ils n'avaient point d'armes ; mais à ceux qui lui demandaient comment ils feraient pour combattre, l'héroïque partisan répondait : *Con las armas de los enemigos*, — avec les armes de nos ennemis. Les insurgés, en effet, n'avaient d'autres armes que quelques mauvais fusils de chasse. Ils partirent néanmoins, et s'emparant des fusils qu'ils trouvèrent dans les haciendas sur leur passage, ils vinrent audacieusement camper devant Santiago, au lieu appelé *Puerto de Patatas* ou Port de Patates. Ils y restèrent deux mois sans être nullement inquiétés par la garnison qui se réduisait à quelques centaines d'hommes ; car il faut constater qu'il n'y avait dans toute l'île qu'une poignée de troupes, malgré les impôts considérables que la métropole faisait peser sur les Cubains pour l'entretien d'une armée locale. Mais des forces considérables ne tardèrent point à arriver d'Espagne ; elles se composaient d'une escadre, de troupes régulières et de volontaires, la plupart Catalans. Ces volontaires devaient se montrer les ennemis les plus cruels, les plus acharnés des insurgés, et la guerre leur dut de prendre, dès ses débuts, un caractère de véritable sauvagerie. Les immenses plantations de don Manuel Cespedès furent brûlées, et ce fut le signal des incendies sans nombre qui, pendant tant d'années, devaient ravager l'île. Exaspérés, les Cubains brûlèrent par représailles les haciendas des Espagnols. Les insurgés, presque sans armes, obligés de battre en retraite sur

(1) *L'île de Cuba* (Paris, Plon, 1877), chap. XIV.

les savanes de l'intérieur, proclamèrent la liberté partout où ils passaient, et entraînèrent avec eux les hommes, les femmes, les enfants, tous les esclaves qui, à partir de ce moment, devenaient leurs auxiliaires. De leur côté, les Espagnols se lancèrent à leur poursuite, s'emparant de certaines propriétés, incendiant les autres et fusillant les planteurs soupçonnés de connivence avec les insurgés; inaugurant enfin ce système de répression implacable qu'ils ont poursuivi avec une inflexible résolution et qui, depuis la fin de 1867 jusqu'à l'avènement du jeune roi Alphonse XII au trône d'Espagne, a littéralement couvert la malheureuse Cuba de ruines et de sang.

A cette dernière époque, l'insurrection se défendait encore partout dans l'île et elle était très forte dans sa partie orientale. Depuis, le maréchal Martinez Campos en a définitivement fini avec elle; mais on peut bien dire qu'il l'a plutôt achetée qu'il ne l'a terrassée. Lui qui, dans sa vie privée, est la droiture et l'honnêteté en personne, quoi qu'on puisse d'ailleurs penser de son attitude politique et de sa capacité ministérielle, ne saurait être accusé de s'être servi de sa haute position à Cuba pour s'enrichir. Mais il a été prodigue de l'or des Cubains pour triompher de leur rébellion, et il en a fait l'aveu lui-même au sein des Cortès espagnoles dans une assez curieuse circonstance. C'était en 1879, et M. Salamanca accusait Martinez Campos d'avoir payé de la somme respectable de 171,000,000 de réaux — 42,500,000 francs — la soumission des rebelles. Le général répondit en avouant bien qu'il avait acheté la soumission des insurgés ; mais en prétendant qu'il fallait réduire ce qu'il avait ainsi déboursé à 17,000,000 de réaux, soit au dixième de la somme prétendue, en ajoutant que rien n'avait été

payé aux insurgés qu'après leur reddition et pour les aider à regagner leurs foyers. M. Salamanca soutint alors que le général avait mal payé ses troupes, et force fut bien à celui-ci de convenir que pour cela les fonds lui avaient manqué : il en avait bien eu assez pour se concilier les révoltés cubains, mais pas assez pour sustenter les soldats chargés de les réduire.

M. Hippolyte Piron a vu l'esclavage à Cuba sous ses deux grands aspects, l'esclavage urbain et l'esclavage rural. Le premier lui a paru moins rude que l'autre, quoique déjà bien cruel, et il ne pouvait assez s'étonner que les maîtres des noirs, « leurs bourreaux », pour mieux dire, eussent la naïveté de prétendre à la possession de leur amitié. Il en croyait à peine ses oreilles quand il les entendait tenir des propos comme ceux-ci : « Les noirs ne nous aiment point, ils sont méchants; ils voudraient pouvoir nous nuire, c'est une race maudite et exécrable; » tant il lui paraissait singulier que tout en maltraitant ces malheureux, en les méprisant et en les insultant, on espérât en retour le don de leur affection, on comptât sur leur dévouement! Tant que la traite s'était exercée librement, on avait vendu les nègres à vil prix, à l'encan, par douzaines, et on en faisait une grande consommation. Mais à mesure que cet infâme trafic était devenu plus difficile, le prix de cette marchandise humaine avait rapidement haussé, au point qu'un nègre qui, en 1855, ne valait pas plus de 200 fr., était payé jusqu'à 5000 fr. treize ans plus tard. Les maîtres faisaient donc de leur mieux pour conserver la vie à leurs esclaves, mais ils entendaient que cette vie fût dure et, à la campagne surtout, ils y réussissaient à merveille.

Quelle peinture attrayante M. Piron nous fait de l'*Ha-*

cienda ou du *Cafetal* de Sainte-Marguerite, situé à environ 40 kilomètres de Santiago de Cuba! La maison s'élève dans une ravissante vallée, simple et rustique, abritée par de gigantesques manguiers et des orangers alors couverts — on était au mois de mai — de fleurs odorantes et neigeuses. A gauche, on voyait un filet d'eau limpide s'égarer dans des touffes de sureau et de *Palma Christi;* des bosquets de bananiers, de jasmins, de goyaviers, au-dessus desquels se dressaient majestueusement les cocotiers, les palmiers, les raucouyers et les sapotilliers. A l'arrière-plan, une montagne colossale, le *Gros morne*, aux flancs à pic couverts d'herbe de Guinée et de plantes parasites. Les caféiers en fleurs mêlaient leurs suaves senteurs aux parfums plus pénétrants des orangers et des plantes de jardins : c'était en un mot un spectacle magnifique, et que gâtait seule la vue des malheureux esclaves courbés par le travail sous les ardents rayons d'un soleil tropical. Le planteur est maître absolu chez lui : il abuse trop souvent de son pouvoir, et les esclaves ont moins encore à espérer du gérant qu'il met parfois en son lieu et place; car le gérant d'ordinaire est un abominable despote. Il se livre à toutes les fantaisies de son humeur ingénieuse à tourmenter de toutes les façons les malheureux, hommes, femmes et enfants, qui sont placés sous son joug. Ceux-ci n'ont qu'une alternative : accepter leur sort avec une sombre résignation, ou s'enfuir de leur enfer terrestre. Beaucoup prennent ce dernier parti ; ils se font *cimarones* (marrons) et se réfugient dans les bois. Mais malheur à eux si on les rattrape! ils subissent un affreux châtiment qui dure quinze jours au moins. « On les met au cachot les jambes dans deux morceaux de bois appelés *cepés ;* tous les matins on les retire pour les attacher sur une

échelle, et on leur inflige cinquante coups de fouet. La peau se fend ; le sang jaillit, et sur la plaie vive, pour la cautériser, on verse du tafia avec un mélange de sel et de piment. »

Mais la question de savoir si le noir sera affranchi ou s'il restera esclave n'est point la seule qui s'agite entre l'Espagne et sa grande colonie du golfe du Mexique. Cuba est considérée comme une partie intégrante du territoire métropolitain et, comme telle, soumise à ce régime de droits protecteurs et différentiels qui prévaut encore, dans toute sa rigueur, au-delà des Pyrénées. Elle est tenue, ainsi que Porto-Rico sa voisine, de faire venir d'Espagne ses céréales, tant que la métropole peut en vendre, et dans les moments mêmes où il devient nécessaire de recourir aux blés ou aux farines américains, les prix en sont augmentés par les exigences d'un tarif que le fisc espagnol fixe à sa guise. Il en est de même pour les cotonnades ou les tissus de coton et pour tous les objets manufacturés quels qu'ils soient : le colon cubain se voit forcé de s'en pourvoir en Catalogne ou dans les provinces basques, les produits anglais, français, allemands ou américains similaires étant strictement exclus du marché cubain, malgré leur meilleure qualité et leur moindre prix, par un système de droits qui porte non seulement sur ces articles eux-mêmes, mais encore sur les navires de transport. Cuba, cependant, exporte annuellement de 84,000 à 96,000 tonnes de sucres et mélasses, dont les deux tiers pour les sucres, et les 92 centièmes pour les mélasses, sont destinés aux États-Unis; et sur les 1,777 navires, jaugeant 766,865 tonneaux, qui entrent chaque année aussi dans le port de la Havane, 876, jaugeant 433,007 tonneaux, sont américains. En d'autres termes, les États-

Unis accaparent les trois quarts des produits de l'île; ils sont pour moitié les convoyeurs de son commerce, et l'Espagne dont le trafic, malgré sa position privilégiée, atteint à peine le cinquième des exportations et des importations de l'île, l'Espagne persiste, en vertu des principes économiques et fiscaux du XVI[e] siècle, à empêcher sa colonie de commercer librement avec son meilleur client et son plus riche acheteur.

On peut, sans se piquer de prophétie, affirmer que la plus prochaine pierre d'achoppement dans les rapports de Cuba et de sa métropole sera précisément la liberté commerciale, que celle-là réclame et que celle-ci refuse. Il fut un temps, où les capitaines généraux, les gouverneurs civils, les fonctionnaires envoyés à Cuba ne semblaient avoir d'autre mission que celle de la spolier et piller pour le plus grand bénéfice de la mère-patrie et le leur propre. Tout officier qui s'était élevé à un haut grade dans les éternels *Pronunciamentos* de la Péninsule; tout politicien ou tout publiciste qui avait eu le talent de se rendre utile ou dangereux aux gens en pouvoir à Madrid, était dépêché à Porto-Rico ou à Cuba ; et sur dix d'entre eux, il y en avait un à peine qui revînt chez lui sans y avoir fait fortune. Tel ou tel capitaine-général ne craignit point de prélever pour son compte personnel une taxe d'une *onza* (86 francs) sur chaque esclave introduit subrepticement dans l'île, et chacun se souvient que ce fut en administrant les affaires de Cuba ou de Porto-Rico, que les O'Donnell, les Serrano, les Dulce, les Concha, et bien d'autres trouvèrent le moyen de soutenir ce rang de *grands* auquel les malheurs de leur patrie les avaient élevés. Sans doute, avec le général Martinez Campos, l'ère des dilapidations régulières, normales

si l'on peut ainsi dire, n'est pas pour renaître, et la présence aux Cortès d'une vingtaine de députés ou de sénateurs cubains est aussi de nature à ne pas en faciliter le retour à l'avenir. Ils élèveront la voix en faveur de leurs commettants qu'on voudrait pressurer, et il est permis de croire que ce ne sera point la *Vox clamans in deserto*. Mais, on le répète, le grand mal de Cuba, son grand grief, c'est son asservissement commercial, et dans l'état actuel de l'opinion dans la Péninsule au sujet du protectionnisme, tout porte à croire que de sitôt ce grief ne sera pas redressé, ni ce mal guéri par les seules voies légales et pacifiques.

Au sein des Cortès espagnoles, il ne manque pas d'hommes intelligents, accessibles aux idées généreuses et qui se piquent, sur une foule de sujets, d'un vrai libéralisme. Par malheur, la doctrine protectionniste s'est profondément infiltrée dans l'esprit de la plupart des hommes politiques qu'elle laisse personnellement désintéressés, et elle a fait ses âmes damnées de ceux qu'elle intéresse d'une façon directe ou indirecte. Les manufacturiers des provinces basques et de la Catalogne; les armateurs de Barcelone, de Bilbao, de Santander sont d'intraitables adversaires du *Free trade*, et leur influence politique est énorme. Ils s'écriaient naguère : « Périsse l'Espagne, et que Cuba nous reste ! » Avec cet égoïsme féroce, mais souvent inintelligent, de l'intérêt mercantile, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils préparent de leurs propres mains cette perte en apparence tant redoutée. Déjà le commerce de la Péninsule avec cette colonie est des moins florissants, et ceci n'étonnera personne parmi ceux qui savent que le résultat certain, immanquable des tarifs élevés et des droits prohibitifs, est de susciter la contrebande. Évidemment, l'Espagne, qui ne peut

se défendre elle-même contre la contrebande de Gibraltar, sera bien moins en état de lutter, dans ces parages lointains, contre l'énergie et la ruse des smugglers yankees. Et de fait, on assure que depuis la terminaison de la guerre civile, le commerce de la Havane est, pour les trois quarts, un commerce de contrebande qui s'exerce sur une échelle vraiment gigantesque avec le concours et les capitaux des plus riches marchands de la cité.

XI

CONCLUSION

Notre tâche est terminée : dans la mesure de ce que notre cadre restreint comportait, nous nous sommes efforcés de bien faire connaître les hommes ainsi que les choses de l'Amérique latine, et si nous avons réussi, nous aurons certainement laissé le lecteur sous une impression sympathique aux uns et nullement décourageante en ce qui est des autres.

L'Allemagne, avant de nous piller et nous fouler aux pieds de ses chevaux, avait dépravé notre sens moral. C'est à Hégel, son brutal interprète, que Cousin avait emprunté les sophismes qu'il débitait en 1828, devant une jeunesse prise au double piège de formules pompeuses et d'une élocution magnifique. De l'autre côté du Rhin, le père de l'éclectisme avait découvert qu'il faut toujours « absoudre la victoire ; que la gloire est toujours méritée et la puissance toujours durable. » Aussi, ne faut-il nullement s'étonner qu'en 1871, après que la fortune des armes eût trahi la plus glorieuse et la plus puissante des nations latines, il y ait eu unanimité sur les bords de la Sprée, pour déclarer que l'empire du monde appartenait désormais aux races germaniques. C'est pourquoi la nouvelle philosophie de l'histoire explique volontiers,

comme nous l'avons dit au début de ce volume, le contraste entre les républiques hispano-américaines et la grande république anglo-saxonne, par la supériorité ethnique des races du Nord sur les races du Midi. D'autre part, il ne manque pas d'historiens et de philosophes qui inclinent à croire que les Nord-Américains ont dû leur réussite, dans cette œuvre ardue de fonder les libertés publiques, au bonheur seul; à cette circonstance, par exemple, que rencontrant un sol inoccupé, ils ont eu les coudées les plus franches pour se constituer à leur guise, selon un plan préconçu et philosophique.

La vérité est qu'il n'y avait ni lettrés, dans le sens que l'usage attache à ce terme, ni métaphysiciens politiques parmi les émigrants qui vinrent en 1606, sous la conduite de Newport et de Smith, mouiller dans la baie de la Chesapeake, ou les passagers de la *May Flower* qui débarquèrent en 1620, au cap Cod, et que les uns et les autres, lorsqu'ils se sont montrés imprudents ou maladroits, n'ont nullement joui d'une impunité étrangère au cours, des choses humaines. Ainsi, les Virginiens, au début de la Plantation, alors que les Peaux-Rouges la menaçaient d'incursions continuelles, ne partagèrent point le sol; ils défrichèrent, cultivèrent, récoltèrent en commun. L'essai fut des plus désastreux et ce fut seulement après l'appropriation individuelle des terres que les colons, reprenant courage, devinrent industrieux, bâtirent des maisons, fondèrent une église et un collège, commencèrent, en un mot, à se croire « le plus heureux peuple du monde », pour employer l'expression naïve de Beverley, leur historien. De leur côté, les puritains de Boston et de Salem, en devenant, par oubli de leurs propres épreuves et des causes mêmes de leur émigration, les persécuteurs de leurs

frères dissidents, jetèrent le trouble dans leur communauté naissante. Elle se démembra et le sang y coula; mais, par une heureuse compensation, les colonies que deux exilés du Massachussets, Roger Williams et Anne Hutchinson, établirent à Providence, dans un district des Indiens Narragansets et dans l'île de Rhode, devinrent un asile pour la liberté de conscience et un refuge ouvert aux victimes du fanatisme puritain.

Il est resté un curieux témoignage de l'esprit qui animait les premiers colons dans le contrat que signèrent avant de quitter la May-Flower les quarante chefs de famille embarqués sur ce navire. Ils n'y cachent ni leur ferme intention de se constituer en un « corps politique et civil », ni leur volonté non moins ferme d'établir à cet effet « telles justes et équitables lois, telles ordonnances, tels actes, constitutions et tels officiers qu'il leur conviendra, suivant qu'ils le jugeront opportun et utile pour le bien général de la colonie. » Les fondateurs de Providence et ceux de New-Haven, les émigrants qui s'établirent dans l'île de Rhode et les premiers habitants du Connecticut signèrent un acte du même genre. Les Virginiens et les Quakers de la Pensylvanie ne passèrent entre eux aucun contrat; mais les premiers, que la charte de Jacques Ier avait laissés sans aucun droit politique, s'approprièrent bientôt la disposition d'eux-mêmes; quant aux seconds, ce fut leur chef qui prit l'engagement de les faire vivre sous des lois équitables, et l'on sait que William Penn ne mentit point à sa parole. La première charte du Maryland stipulait qu'aucune loi ne serait établie, aucune taxe levée sans l'aveu de la majorité des colons ou de leurs députés. Enfin, le même souffle d'indépendance personnelle et de liberté mu-

nicipale emporta la constitution que Locke et Shaftesbury donnèrent aux Carolines et qui sous un appareil d'érudition puérile, accouplant les Landgraves et les comtes Palatins de la vieille Europe aux Caciques de la jeune Amérique, transportait seulement les institutions et les classes de la Grande-Bretagne sur les bords du détroit d'Albemarle.

La liberté a grandi de l'autre côté de l'Atlantique à la façon d'un arbre déjà vivace, mais qui rencontre plus d'air, plus de lumière, plus d'espace sur le sol où il a été transplanté. L'égalité y a été en quelque sorte un fruit du terroir, et elle fut le résultat des circonstances qui présidèrent à la première installation des émigrants, un choix auquel la nécessité eut plus de part que la sagesse. Les colons trouvèrent devant eux un pays sans industrie et sans commerce, une terre à peu près inoccupée, une forêt et un désert pour tout dire. Il n'y avait point là de population laborieuse qui eût défriché et morcelé le sol ; une population à déposséder, comme les Normands firent à l'égard des Anglo-Saxons ; des serfs prêts à travailler à la place du conquérant et à l'enrichir de leurs sueurs. Non : le désert réclamait la charrue, la forêt exigeait la cognée de l'émigrant lui-même. C'était de ses propres mains qu'il lui fallait abattre les arbres qui, placés horizontalement les uns sur les autres et enchevêtrés dans des poutres transversales, allaient former le corps de sa demeure ; scier les planches de son toit ; extraire la pierre de son âtre ; semer les grains et planter les racines nécessaires à sa subsistance ; apprêter ses vêtements, repousser les bêtes fauves et les Peaux-Rouges. A ce métier, chacun en vaut un autre ; l'activité personnelle et la force physique constituent des dons plus précieux que le rang ou la richesse,

et on comprendrait difficilement qu'entre gens voués au même labeur manuel, on ait pu attacher un grand prix aux distinctions artificielles de la naissance.

De cette première appropriation du sol devaient résulter, en outre, des effets favorables à l'égalité. D'abord, par un effet de la culture personnelle, il n'y eut pas de fermiers : quand la propriété est accessible à tous, qui donc consentirait à travailler pour le compte d'un autre? Aujourd'hui encore, les États-Unis présentent le spectacle d'un peuple de propriétaires cultivant de leurs propres mains, d'un peuple chez qui le *Gentleman Farmer* de l'Angleterre ou le hobereau de nos campagnes ne trouve pas de place ; d'un peuple qui désigne du nom de fermier non le locataire du sol, mais son propriétaire indépendant. Qu'on se figure, par exemple, les conditions d'existence du pionnier du Far-West. Cet homme, pendant de longues années, s'est suffi à lui-même ; il s'est nourri du blé qu'il a semé, du gibier qu'il a tué, du poisson qu'il a pêché ; ses habits sont faits de la peau de son bétail, ou de la laine de ses brebis ; il boit le cidre de ses pommes ou l'eau-de-vie de ses pêches. Ce colon, évidemment semblable aux vieux Romains, n'estimera au monde que la patience, l'économie, le travail, c'est-à-dire les vertus qu'il a pratiquées ; il sera très attaché à la terre qu'il a fécondée et fort indépendant des hommes qu'il ne connaît guère et dont il n'a pas un grand besoin. Que maintenant ces petits propriétaires se groupent en communauté et viennent à former un peuple, ils ne comprendront rien à la noblesse héréditaire, rien aux substitutions et au droit d'aînesse, rien aux privilèges d'aucun genre. Ces institutions n'ont chez un tel peuple aucune raison d'être ; elles seraient au plus

haut point injustes et oppressives, et convenons qu'en bonne équité, elles ne méritent nulle part des épithètes plus douces.

Quand les colons proclamèrent leur indépendance, ce fut en apparence pour mettre leurs bourses à l'abri des entreprises des ministres anglais; mais ce qu'il y eut dans le débat à son origine, ce fut une question d'orgueil royal d'une part, et une question de point d'honneur de l'autre. D'après un calcul fait par Lord North, l'habitant de la Grande-Bretagne payait, en 1775, des taxes annuelles qui ne s'élevaient pas à moins de 40 francs, alors que celles des colons Nord-Américains ne dépassaient pas soixante centimes. « Qu'il est donc ridicule, » s'écriait Hamilton, « de prétendre que nous sommes en querelle pour un misérable droit de trois pence (six sous) par livre de thé ! Mais ce que nous contestons, c'est le principe. Il s'agit de savoir si nous livrerons notre fortune et nos biens, nos chartes et notre sécurité à une Chambre des communes qui n'a pas plus le droit d'en disposer que ne l'aurait le Grand-Mogol (1). »

Lorsque les Mexicains, les Péruviens et les Chiliens prirent à leur tour les armes, ce fut au contraire, comme M. Leroy-Beaulieu le démontrait encore tout récemment dans son remarquable et savant livre sur la colonisation (2); ce fut bien pour échapper aux étreintes d'une fiscalité impitoyable. Elles n'avaient ni libertés générales ni libertés communales à défendre ; jamais elles n'avaient possédé les premières, et les secondes leur avaient été enlevées depuis longtemps.

(1) *The official and other papers of major-general Hamilton.* Londres, 1842, 1: p. 13 14.

(2) *De la Colonisation chez les peuples modernes* (2e édition, Guillaumin et Cie, 1882.)

Mais la métropole les exploitait à outrance et, dans le manifeste si ferme qu'à la fin de l'année 1880, les autorités insurrectionnelles répandirent dans toutes les possessions espagnoles au-delà des mers, on les entendit réclamer, l'égalité civile des colons et des Espagnols ; la liberté entière de culture et de manufacture ; le libre commerce entre l'Amérique espagnole, l'Asie et les Philippines ; la liberté d'exploitation des mines et enfin le partage, par moitié, des emplois publics entre les colons et les habitants de la métropole.

Quelques années après l'émancipation, un anglais, le capitaine Basil-Hall qui parcourait les montagnes du Mexique, entendit un paysan lui dire à propos de ce grand acte : « Voilà mon jugement sur la révolution : auparavant, je payais neuf dollars pour la pièce d'étoffe dont mon vêtement est fait, et maintenant je n'en paye plus que deux. » Tel est le secret de la popularité de la guerre de l'indépendance. « La tyrannie politique n'est perçue que par les classes élevées qu'elle rabaisse et qu'elle dégrade ; mais la tyrannie commerciale et administrative se fait sentir à tous les rangs par des vexations continuelles et incessantes. Elle fomente ainsi dans tous les cœurs des haines et des rancunes qui n'attendent qu'une occasion pour renverser les institutions les plus anciennes et en apparence les plus solides (1). » Mais si la liberté politique, qui leur manquait, ne fut pas l'occasion du soulèvement des colonies espagnoles, elle en fut nécessairement la conquête, et encore une fois nous dirons que ce n'est point merveille qu'avant de savoir s'en servir leurs habitants, que rien n'y avait préparés, ont dû faire un rude apprentissage des conditions indispensables à l'exercice normal et bienfaisant de ce nouvel état de choses.

(1) *De la Colonisation*, chap. 1er, page 36.

Mais n'est-ce pas une injustice notoire, dirons-nous avec un des hommes qui, par le talent et le caractère, honorent le plus l'Amérique méridionale, M. Torrès-Caïcedo, ministre plénipotentiaire de la République du Salvador et membre correspondant de notre Académie des sciences morales et politiques: « N'est-ce pas une injustice notoire de reprocher si âprement leurs incessantes convulsions politiques aux républiques de l'Amérique latine, quand les vieilles nations européennes sont entre elles en guerre ou vivent sous le régime de la paix armée? Quand les nations les plus avancées de l'Europe sont en proie, depuis bientôt un demi-siècle, à de fréquentes explosions de l'esprit libéral et révolutionnaire et luttent avec les institutions justement condamnées du passé ? » (1). Que l'on songe à la situation économique et morale des populations sud-américaines au lendemain de leur émancipation. Leurs législateurs improvisés les dotent de toutes les libertés, une seule exceptée, et elles ne sont familières avec aucune sorte de liberté. Elles passent d'un extrême à l'autre, chose toujours dangereuse pour un peuple, comme nous en avons fait l'expérience, nous autres Français qui, après nous être rués sous la Convention avec la furie de notre tempérament national, dans les folies de la démagogie, avons laissé tranquillement, quelques années plus tard, un Corse déserter son armée et cueillir une couronne, quand la juste rémunération de son action aurait dû être sept balles reçues en pleine poitrine, dans la plaine de Grenelle ou l'esplanade du Champ de Mars.

Ici, nous l'avons déjà dit, le changement était plus

(1) *Mis Ideas et mis Principios* (Paris, 1875, 3 vol. in-8°); III, p. 1 et suivantes.

brusque que partout ailleurs. Le peuple, maintenu dans une ignorance systématique, ne savait ni lire ni écrire, et si parmi les grands propriétaires, les *hacenderos* et les *estancieros*, il y avait beaucoup d'esprits généreux et ouverts, ils n'avaient point été eux-mêmes à l'école des libertés publiques; il n'y avait pas, et il ne pouvait y avoir chez eux l'étoffe de ces grands citoyens, les John Adams, les Franklin, les Hamilton, les Jefferson, les Patrick Henry, les Jay, les Madison, qui furent, de l'autre côté de l'isthme de Panama, les initiateurs du mouvement révolutionnaire, comme plus tard ses guides et ses régulateurs. Et voilà que tout d'un coup, sans avoir la première notion du droit et des devoirs civiques, sans aucune loi appropriée à leur nouveau milieu, les Hispano-Américains, s'affranchissant d'une obéissance passive qui a duré plus de deux siècles et demi, passent à une lutte armée contre leurs agresseurs, n'ont d'autre préoccupation que celle d'assurer leur indépendance. Pour soutenir cette lutte longue et acharnée, il leur fallait des chefs militaires, et il n'est vraiment pas extraordinaire que tous ces chefs n'aient pas été des Bolivar et des Saint-Martin, qui se complurent à imiter dans l'Amérique méridionale les glorieux exemples de vertu civique et de désintéressement personnel que Washington avait donnés dans l'Amérique du nord. Les républiques hispano-américaines devinrent de la sorte la proie de ces ambitieux partisans, sans scrupule d'aucune sorte, tels que furent Iturbide et Santa Anna au Mexique, Rosas sur les bords de la Plata, les deux Lopès au Paraguay, et c'est à notre sens une preuve de vitalité extraordinaire que d'avoir traversé, sans y périr, cette période de troubles, sans cesse renaissants, qui se sont prolongés pendant plus d'une génération.

Non seulement les républiques de l'Amérique latine ont traversé ces épreuves; mais elles en sont sorties grandies et fortifiées. En 1810, elles ne comptaient pas ensemble plus de 11 millions d'habitants; leur population totale est au moins à cette heure de 30 millions d'habitants. Si on y joint le Brésil, on arrive à un total de 41 ou 42 millions. Dans ce même laps de temps, le commerce de ces anciennes colonies, qui était nul en 1810, s'est élevé au chiffre respectable de 800 et quelques millions de francs. Pendant qu'en Espagne il y avait, en 1865, les 75 centièmes de la population qui ne savaient ni lire ni écrire, au Chili le chiffre des enfants fréquentant les écoles était de 47,717 pour une population totale de 1,700,000 habitants. Depuis, ce chiffre s'est élevé (1876) à 82,812 écoliers sur une population de 2,039,000, tandis que le Brésil compte 155,416 écoliers sur 11,780,000 habitants, et que la République Argentine qui, jusqu'à ces derniers temps, s'était laissé distancer sous ce rapport, peut se glorifier aujourd'hui de ce que ses écoles sont les premières de tout le continent sud-américain. Elles sont fréquentées par 117,000 élèves, sur une population de 2,100,000 habitants, ce qui représente environ le quart de la population enfantine et donne 1 écolier par 15 habitants; proportion qui n'est au Chili que de 1 pour 24 et de 1 sur 75 au Brésil.

Un publiciste américain, M. Ezra Seaman, a très bien marqué le caractère dualiste du gouvernement des États-Unis (1). Dans chaque État, le peuple est soumis à deux pouvoirs, à deux ordres de lois, distincts et souverains chacun dans la sphère propre; l'un, fédéral, national et le plus souvent externe quant à sa juridic-

(1) Ricardo Napp, *la République Argentine*, chap. XXI.

tion et son action; l'autre interne et provincial ou municipal. A l'exception d'un petit nombre de cas et d'objets, la plupart de juridiction concurrente, les pouvoirs des divers États sont absolus et exclusifs dans les matières de leur propre compétence, et les deux Chambres qui composent le congrès des États-Unis n'ont pas plus qualité pour intervenir dans les affaires et la législation locale proprement dites, ainsi que les institutions domestiques de chaque État, qui sont régies par leur législature que ne l'aurait le gouvernement russe ou le gouvernement français (1). Tel est le système politique qu'adopta la célèbre Convention qui se réunit à Philadelphie, le 21 février 1787. Dans cette assemblée Hamilton représentait le New-York; Franklin et Governor Morris, la Pensylvanie; Washington, Madison, Randolph, la Virginie; Rutledge, la Caroline méridionale; Dickinson, le Delaware; Paterson, le New-Jersey et ces hommes éminents s'y rallièrent, après des débats prolongés et parfois très orageux, parce qu'il leur parut répondre aux habitudes des colonies qui, même sous le gouvernement de l'Angleterre, formaient déjà une sorte de confédération, et qu'il n'y avait guère qu'un lien fédératif capable de réunir en corps de nation, comme de les y maintenir, des hommes d'origine ethnique, de religions, de mœurs et de coutumes, de sentiments politiques, enfin, aussi divers que le Hollandais de New-York, l'Allemand de la Géorgie et le Suédois du New-Jersey; que le catholique du Maryland et le puritain du Massachusetts; que le royaliste de la Virginie ou des Carolines et le républicain de la Nouvelle-Angleterre.

Les mêmes raisons impérieuses d'adopter la forme

(1) *Du système du Gouvernement américain* (Paris, Guillaume, 1872).

fédérative n'existaient pas pour les anciennes colonies espagnoles ; leur population, en effet, était des plus homogènes sous le rapport ethnique, puisqu'elle ne comprenait fondamentalement que deux races, c'est-à-dire des Espagnols et des aborigènes, et tout à fait une sous le rapport de la religion, les colons et les Indiens étant tous catholiques. Cependant, si les républiques de l'Isthme central, le Chili, le Pérou, la Bolivie, le Paraguay et l'Uruguay se constituèrent sous la forme unitaire, ce qui signifie qu'elles n'ont qu'un corps législatif pour tout leur territoire quelle que puisse être, par ailleurs, l'étendue des franchises dont jouissent leurs départements, leurs provinces, leurs districts, leurs *Cabildos ;* d'autre part, le Mexique, la Colombie, le Venezuela et la République Argentine ont calqué l'organisation politique des États-Unis de l'Amérique du Nord. Elles aussi sont des confédérations d'États avec une législature centrale et des législatures locales, indépendantes l'une et les autres dans leur sphère respective. En présence de ce qui s'est passé dans l'Isthme central, au Pérou, en Bolivie, dans l'Uruguay, il est impossible de voir dans le système unitaire un gage absolu de tanquillité et de stabilité. Mais le système fédéral n'a pas empêché davantage le Mexique, la Colombie, le Venezuela, pendant de trop longues années, d'être en proie à une anarchie violente et incessante. On peut faire remarquer cependant que la plus prospère des républiques de l'Amérique latine, celle qui a eu la moindre part du mal commun, est le Chili, et l'on peut ajouter, sans crainte de se tromper, que la forme fédérale de son gouvernement n'a nullement aidé la République Argentine à trouver son assiette politique, pas plus qu'à venir promptement à bout de ses embarras financiers

ou de ses difficultés économiques. Au Mexique, enfin, les preuves abondent que le fédéralisme, s'il n'a point été la cause originaire des pronunciamentos et des révolutions militaires, en a été toujours le meilleur auxiliaire et le grand facteur de succès.

A diverses reprises, il a été question de la formation d'une ligue ou fédération Latino-Américaine, et le projet en a été même discuté dans les congrès qui se sont réunis à Panama en 1824, à Lima en 1847 et dans cette même ville en 1860. Lors de ce dernier congrès, l'Amérique du sud était évidemment sous le coup des entreprises audacieuses de Walker sur le Nicaragua et des déclarations par lesquelles M. Buchanan, Cass, Masson, Soulé et autres hommes politiques des Etats-Unis, interprétant la fameuse doctrine de Monroë et en faussant tout à fait le sens, proclamaient que *l'Amérique anglo-saxonne devait absorber l'Amérique latine*. La doctrine du président Monroë n'a nullement cette signification, et elle est si peu inquiétante pour les Etats de l'Amérique méridionale qu'il l'émit précisément à l'occasion des projets qu'on prêtait à l'Espagne de chercher des alliés en Europe pour reprendre les colonies qu'elle venait de perdre. « Nous nous sommes abstenus de nous mêler des colonies européennes qui existent encore en Amérique et nous continuerons de le faire, » lit-on dans son message de 1823. « Mais nous considérerions comme la preuve de dispositions hostiles aux Etats-Unis toute tentative de contrarier par une intervention à main armée les destinées des nouveaux Etats qui se sont formés sur le continent et dont, par de justes motifs et avec réflexion, nous avons reconnu l'indépendance (1). » Quoi

(1) On remarquera que M. Seward, quand il insista si poliment dans la forme, mais si énergiquement au fond pour que les troupes

qu'il en soit, à cette heure, on ne saurait suspecter chez les Américains du nord des pensées mauvaises à l'endroit de leurs voisins au sud, et nous estimons que ceux-ci s'ils conservent la pensée d'une ligue Latino-Américaine, doivent tenir à l'établir bien moins sur le terrain politique proprement dit que sur le terrain économique. Il n'y aurait évidemment que de grands avantages pour les républiques à posséder un seul système de poids, de mesures et de monnaies ; à se former en une sorte d'association commerciale, à la façon du *Zollverein* allemand, mais d'après des principes plus libéraux ; à proclamer uniformément la liberté de conscience et l'obligation de l'instruction primaire ; à reconnaître les principes admis parmi les peuples européens en matière d'extradition des criminels de droit commun ; comme aussi à baser sur des principes uniformes les conventions consulaires ou commerciales avec l'étranger (1).

D'ailleurs, il est facile de concevoir pour les républiques sud-américaines de nouvelles combinaisons territoriales qui leur donneraient une meilleure assiette politique que l'état d'émiettement, si l'on peut ainsi dire, où elles se tiennent aujourd'hui, en même temps qu'elles ouvriraient à leur activité sociale un champ

françaises évacuassent le Mexique, où elles avaient introduit l'archiduc Maximilien, ne contestait pas au Mexique le droit de changer la république pour une monarchie. Sa dépêche du 9 octobre 1853 à M. Lothrop Motley, le ministre américain à Vienne, est très précise à cet endroit. Mais il contestait absolument à une puissance européenne quelconque le droit de forcer les volontés du peuple mexicain, et il exigeait que le retrait des troupes françaises permît à ces volontés de se manifester librement.

(1) C'est moins sa partie purement politique, tout le programme développé en 1861 par M. Torrès Caicedo (*Mis ideas et mis Principios*, pag. 66 et 59).

plus étendu. Il n'y a aucune bonne raison pour que les cinq républiques de l'Isthme central subsistent isolément, et il y en a d'excellentes pour qu'elles se fondent en une seule. De même les républiques de la Colombie, le Vénézuéla, l'Équateur ne devraient en faire qu'une. Quant au Pérou et au Chili et à la Bolivie, n'auraient-ils pas beaucoup mieux fait de se fusionner que de se faire pendant deux ans et plus une guerre des plus acharnées? Enfin si nous passons au versant de l'Atlantique, il nous paraît très singulier qu'en place d'un seul État, il y en ait trois dans le bassin de la Plata : le Paraguay, l'Uruguay et la République Argentine. En somme, nous concevrions de la manière suivante la nouvelle assiette territoriale de l'Amérique latine. Au nord de l'Isthme central : 1° le Mexique ; 2° les républiques de l'Amérique centrale ; au nord de l'Amérique méridionale, le groupe de la Vénézuéla-Colombie-Équateur ; 3° sur le versant du Pacifique, le groupe Pérou-Bolivie-Chili ; 4° sur le versant de l'Atlantique, le groupe Paraguay-Uruguay-Argentine. Le reste de l'Amérique méridionale est occupé par les Guyanes et par l'immense empire du Brésil.

FIN

TABLE

—

5136 82. — Corbeil, imprimerie Crété.

